

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

PQ
2122
.S32
1771
SMAS

TABLEAU PHILOSOPHIQUE

DE L'ESPRIT DE M. DE VOLTAIRE,

*P*OUR servir de suite à ses Ouvrages, &
de Mémoires à l'Histoire de sa Vie.

Tibi soli tacebunt homines? Et cum ceteros irriseris,
à nullo confutaberis? *Job. C. XI.*



A GENEVE,
CHEZ les Freres CRAMMER.

M. DCC. LXXI.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY
540 EAST 57TH STREET
CHICAGO, ILL. 60637
U.S.A.



P R É F A C E.

LA vie du grand *Condé*, peinte dans la Galerie de Chantilli, représente, d'un côté, la Muse de l'Histoire arrachant du Recueil des Actions de ce Prince, les feuillets qui contiennent celles qu'il avoit à se reprocher contre son Roi & sa Patrie; & de l'autre, le Héros arrêtant la trompette de la Renommée prête à publier indiscrètement les bonnes & les mauvaises. Si la statue qu'on se propose d'élever à M. de *Voltaire*, devoit aussi le représenter foulant aux pieds ce tas ignominieux de brochures enfantées contre la vérité & la décence, & le Poëte rejetant, avec un air d'indignation & des larmes de repentir, cette plume de fer & de boue qui a déchiré la Religion ou avili les Hommes de Lettres, nous nous dispenserions, avec plaisir, de publier l'Ouvrage que nous avons entrepris: mais

il s'en faut bien que ce soient là les sentimens du Héros de la Littérature. Bien loin d'interrompre le cours de ces productions qui le deshonnorent , on le voit jusques dans la vieillesse la plus avancée , donner un nouvel effort à l'amertume de son fiel , porter de nouveaux coups aux Christianisme & à ceux qui le respectent ou le défendent. On diroit que son génie ne reprend de forces , que quand il est inspiré par la haine ou par l'impiété. Combien d'hommes célèbres n'ont pas été depuis long-tems en butte à ses invectives & à ses sarcasmes ! Une malheureuse facilité de tourner en plaisanterie les injures les plus atroces & les calomnies les plus absurdes , le rendent , depuis plusieurs années , l'amusement des Gens frivoles , en lui faisant oublier qu'il est un sujet d'indignation pour la sagesse & la vertu.

Si nous étions dans un siècle & chez un Peuple , où un seul homme eût acquis le Privilége de diffamer les autres hommes , sans que personne eût le droit de lui répondre , nous nous contenterions de dire : malheur à cet homme ,

malheur au siècle qui le goûte , malheur au Peuple qui le tolère. Heureusement la Nation n'en est pas venue à ce degré d'avilissement & de perversité. Malgré l'enthousiasme des Approbateurs de M. de *Voltaire* , il subsiste encore parmi nous des ames honnêtes , que l'indécence révolte , & des esprits éclairés toujours prêts à défendre le mérite attaqué. Par quelle fatalité , se disent-ils à eux-mêmes , le génie le plus propre à s'élever au plus haut degré de gloire , n'a-t'il pas craint de dégrader les Talens & les Lettres , en répandant l'opprobre sur les Lettres & les Talens ?

Le premier Poëte du siècle , l'Apôtre prétendu de la Tolérance , a donné néanmoins de nos jours , cet exemple si propre à faire connoître le dérèglement des passions & l'abus du génie. Un grand nombre d'hommes de Lettres estimables , soit par leurs mœurs , soit par leurs ouvrages , sont devenus l'objet de sa haine ; & leur réputation , pour n'avoir pas plié sous son despotisme , est devenue la victime de sa jalousie ou de sa malignité. Pour peu qu'on recherche la cause d'une inimitié si acharnée , on

est étonné d'y trouver les fondemens les plus minces, en même-tems qu'on y découvre les excès les plus inexcusables. C'eût été peu pour lui de se montrer injuste à l'égard de leur mérite littéraire ; il a cherché à rendre leur personne odieuse & méprisable. Aveuglé par son amour-propre inflexible, il a cru tenir dans ses mains le fléau du ridicule ; il a cru pouvoir se rendre l'arbitre des jugemens du Public ; & quiconque a été son ennemi, ou n'a pas voulu être son admirateur, s'est vu impitoyablement déchiré par ses traits. Jamais haine ne fut plus féconde en querelles, en injustices, en satyres, en imputations. De-là ce déluge de Libelles qui consigneront sa honte à la postérité, sans nuire aux personnes qu'il s'efforce de décrier.

C'est par un sentiment de justice que nous avons entrepris de présenter aux yeux du Lecteur le Tableau révoltant des proscriptions de M. de *Voltaire*, & d'opposer le langage du désintéressement & de la vérité, à celui de la passion & du mensonge. Si notre Ouvrage parvient

parvient à la connoissance de cet Ecrivain , il ne manquera pas de nous envelopper dans ses anathêmes ; mais qu'il apprenne qu'élevés par nos sentimens au-dessus de ses injures , nous ne rougirons pas d'être associés aux honnêtes-gens qu'il poursuit. Depuis qu'il s'est arrogé le droit de diriger les lumieres, de décider du goût , de juger le mérite, d'assigner les rangs , tout ce qui n'est pas entré dans ses idées est devenu la proie de son ressentiment ; ses lumieres sont dangereuses en bien des occasions, son goût est équivoque en mille autres, ses sentimens presque toujours injustes, ses éloges même suspects ; ce sera donc pour avoir été les amis du vrai , les défenseurs du bon goût , les zélateurs de la justice & peu jaloux de ses louanges, que nous aurons encouru sa disgrâce.

Avant d'entrer dans le détail de ses démêlés littéraires , nous protestons, avec assurance , que nous sommes très-éloignés de vouloir affoiblir en rien les éloges dûs à ses productions qui n'attaquent ni la Religion , ni les mœurs , ni les Réputations. Nous ne craignons

pas de le dire; il eût été le premier homme de son siècle, s'il n'eût pas été peut-être le plus sensible, le plus emporté, le plus intolérant contre tout ce qui a osé contredire ses prétentions. Les discussions littéraires peuvent servir à aiguïser les esprits, à approfondir les matières, à développer la vérité. Quand elles sont contenues dans de justes bornes, on peut alors les regarder comme des fermentations utiles qui éclairent & enrichissent les Lettres; mais quand une plume se dégrade pour venger un amour-propre excessif, on oublie aisément le grand homme, pour ne reconnoître que l'homme foible & trop enivré de lui-même.

On fera à portée d'en juger par l'exposé fidele des démêlés de M. de *Voltaire*, avec des Littérateurs de toutes les classes. On y verra les déclamations, les procédés, les contradictions, les faussetés qu'il a employées pour décrier ses adversaires. Nous avons rassemblé les faits, expliqué les textes, vérifié les citations, confondu les impostures, repoussé les satyres. Selon les différens sujets qu'il nous a fournis, nous nous sommes laissé aller

P R É F A C E. xj

tout naturellement aux impressions qu'ils doivent faire sur tous les esprits équitables. Tantôt nous avons confondu l'imposture en lui opposant la vérité; tantôt nous avons parlé le langage de l'indignation contre les horreurs qu'il n'a pas craint d'avancer, tantôt celui de la plaisanterie contre les indécents badinages qu'il s'est permis, enfin, nous l'avons suivi pas à pas; nous lui avons répondu, pour ainsi dire, mot à mot; nous l'avons redressé trait par trait; & toujours nous nous sommes appuyés sur les faits les plus authentiques, sur les mémoires les plus exacts, sur les réclamations les plus justes, sur les réponses les plus précises. Qu'il ne nous reproche pas d'avoir défigurés ses ouvrages, ni de lui en avoir imputé dont il ne soit pas l'Auteur. Outre qu'il est impossible de le méconnoître à son stile, nous nous en sommes tenus à la dernière Edition de *Grammer*, qu'il avoue & envoyée par M. de *Voltaire* lui-même à un de nos amis. Le Tableau, pour être humiliant aux yeux de son amour-propre, n'en sera donc pas moins fidèle. Il y verra, réunis sous un même point de

vue , les égaremens de son esprit & ceux de son cœur ; son génie obscurci par la bassesse des motifs & l'indignité du langage ; cette Philosophie si vantée par lui , tristement éclipfée sur les nuages de l'humeur & du ressentiment ; ses plus belles maximes contredites par ses procédés ; il y verra enfin ses protestations d'amour & de zele pour le bonheur des hommes , réfutées par son acharnement à poursuivre les vivans & les morts. Après cela , nous ne doutons pas qu'il ne mette encore cet Ouvrage au rang des Libelles ; mais nous lui dirons d'avance , c'est à vous qu'il faudroit vous en prendre si le récit exact de vos démêlés , & les Extraits de vos Ouvrages , étoient propres à former un Libelle. La haine ne nous aveugle point , ne nous en accusez pas ; la Justice seule nous touche ; ce n'est que par justice que nous défendons ceux que vous opprimés. Vous n'avez rien respecté vous-même , pourquoi ne dirions-nous pas , d'après *Lactance* , *Audendum est , ut illustrata veritas pateat , multique ab errore liberentur.*

T A B L E A U

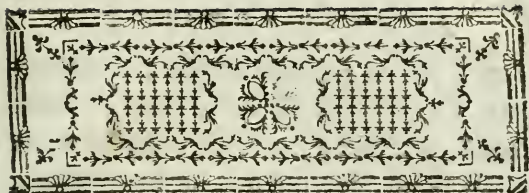


TABLEAU PHILOSOPHIQUE DE L'ESPRIT DE M. DE VOLTAIRE.

CHAPITRE PREMIER.

JEAN-BAPTISTE ROUSSEAU.

M. de *Voltaire* destiné à avoir des querelles avec les *Ecrivains* les plus célèbres & les plus estimables de son siècle , devoit commencer par le grand *Rousseau*. L'origine de cette querelle n'est certainement pas à sa gloire ; la manière dont il l'a soutenue est encore plus honteuse. Nous allons mettre , en peu de mots , le Lecteur à portée d'en juger.

Il étoit encore au Collège , quand il fut accueilli, avec autant de politesse que de

2 JEAN-BAPTISTE

bonté, par le premier de nos Poëtes lyriques. Ce fut d'abord de la part du jeune *Arouët* (a) toutes les démonstrations de respect & de docilité qui lui convenoient alors, & qu'il eut dû conserver dans la suite. Il le consulta sur ses premiers Ouvrages. *Rousseau* en usa avec la sincérité qu'un grand homme a toujours pour un commençant dont il desire les progrès. Ce zele déplut au jeune homme qui dissimula pourtant ; mais son amour propre étoit trop sensible pour lui permettre de se soutenir long-tems dans une apparente docilité.

Il alla voir *Rousseau* à Bruxelles, où cet illustre Poëte s'étoit retiré. Ce fut-là qu'il fit connoître la trempe de son esprit & de son naturel, dans une circonstance où il auroit dû s'instruire au lieu de se révolter. Il lui fit la lecture de son *Épître à Uranie*. *Rousseau*, qui avoit fait voir qu'on pou-

(a) M. de V. a porté le nom d'*Arouët* jusqu'après sa sortie de la B. ; alors il le changea en celui de *Voltaire*. « J'ai été si malheureux avec l'autre, écrit-il à la fille de Me. *du Noyer*, que je veux voir si celui-ci m'apportera du bonheur. »

voit être un grand Poëte en respectant la Religion, ou qui s'étoit repenti de quelques traits échappés à sa plume dans sa jeunesse, ne put s'empêcher de lui témoigner de l'étonnement & de l'horreur, pour un production aussi impie & aussi contraire à sa façon de penser. Il imposa silence au jeune *Arouët*. C'en fut assez pour allumer dans son cœur une haine implacable. Dès lors il se permit, dans ses conversations, en Hollande & à Paris, les propos les plus odieux contre celui qu'il appelloit, peu auparavant, son maître & son ami. Mais la grande époque de son ressentiment fut à l'occasion de sa tragédie de *Zaïre*. On envoya cette pièce à *Rousseau*, lorsqu'elle fut imprimée, en le priant de vouloir bien en dire son sentiment. *Rousseau* en releva les défauts dans sa réponse; on fit courir sa lettre contre son intention, & M. de *Voltaire* ne put voir cette critique sans un surcroît de fureur. Dès ce moment il ne garda plus de mesures. Il publia contre *Rousseau* plusieurs écrits satyriques, dont nous allons donner quelques extraits, sans nous asservir à l'ordre des tems. On pourra

juger par ces diverses citations de la droiture de son cœur, de la justesse de son esprit, de l'équité de sa critique, de l'honnêteté de son style.

Dans une *Épître sur la Calomnie*, adressée à madame la Marquise du Chatelet, il s'éleve avec force contre les médifans & les calomniateurs, & y prodigue en même-tems lui-même les médifances & les calomnies les plus atroces; de sorte qu'on y voit son propre caractère bien mieux tracé, que celui qu'il attribue à l'*Horace* Français.

C E vieux Rimeur couvert d'ignominies ,
 Organe impur de tant de calomnies ,
 Cet ennemi du Public outragé ,
 Puni sans cesse & jamais corrigé ;
 Ce vil *Rufus* , que jadis votre pere (a)
 A , par pitié , tiré de la misere ,

(a) M. de V. veut parler de M. le Baron de Breteuil, le protecteur & l'ami de *Rousseau* qui ne fut jamais ingrat envers ce Seigneur. « M. le Baron de » Breteuil, dit *Rousseau* lui-même dans une de ses » lettres, qui m'a toujours écrit régulièrement jus- » qu'à sa mort, ne manquoit jamais de me parler de » *Voltaire*, & de m'informer, tantôt de ses succès,

Et qui bientôt serpent envenimé ,
 Piqua le sein qui l'avoit ranimé :
 Lui qui mêlant la rage à l'imprudence ,
 Devant *Thémis* accusa l'innocence ;
 L'affreux *Rufus* , loin de caclier en paix
 Des jours tissus de honte & de forfaits ,
 Vient rallumer , aux marais de Bruxelles ,
 D'un feu mourant les pâles étincelles ,
 Et contre moi croit rejeter l'affront
 De l'infamie écrite sur son front.
 Et que feront tous les traits satyriques ,
 Que d'un bras foible il (*b*) décoche aujourd'hui ,
 Et ces ramas de larcins marotiques ,

» tantôt de ses disgraces. C'est par les lettres de ce
 » Seigneur , que je conserve encore écrites la plûpart
 » de sa main , que j'ai sçu une partie des malheurs de
 » ce Poète fougueux , dont un seul auroit dû suffire
 » pour le corriger , s'il étoit susceptible de correc-
 » tion Quelle est l'impudence d'un Impos-
 » teur qui ose avancer que j'ai manqué à mon bienfai-
 » teur , pendant que son amitié & ma reconnoissance
 » sont un fait avéré publiquement , dans mes ouvrages
 » même , dont un des plus considérables est l'Épître
 » que je lui ai adressée. *A Enghien, ce 22 Mai 1736.*»

(*b*) Si l'on vouloit s'attacher aux fautes contre la
 la justesse & contre la grammaire , nous aurions sou-

3 J E A N - B A P T I S T E

Moitié français , & moitié germaniques ,
Pâtris d'erreurs , & de haine & d'ennui ?
Quel est le but , l'effet , la récompense
De ces recueils d'impure médifance ?
Le malheureux , delaiié des humains ,
Meurt des poisons qu'ont préparé les mains.

Qu'on juge par ces vers du motif de son zèle. Une ame honnête s'exprime-t-elle ainsi ? N'est-on pas forcé de croire qu'une Muse si remplie de fiel dans ses déclamations , annonce plus de disposition à tomber dans le vice qu'elle reproche , que de droits de s'en plaindre & de talent pour en inspirer l'horreur ? Tel a toujours été le style de M. de *Voltaire*. Tout le mal qu'on a dit de cet Ecrivain n'a été , selon lui , que des calomnies , & les injures qu'il dit aux autres ne font que des vérités.

Voici comme il s'exprime dans une autre Epître à la même Marquise , où il étoit

vent occasion d'en relever. Nous dirons seulement , en passant , où M. de V. a-t'il vu *des traits satyriques d'ésochés d'un bras ?*

question de la philosophie de *Newton*, & où *Roussseau* trouve encore sa place :

Q U E le jaloux *Rufus* à la terre attaché ,
Traîne au bord du tombeau la fureur insensée ,
D'enfermer dans un vers une fautive pensée :
Qu'il arme contre moi ses languissantes mains
Des traits qu'il destinoit au reste des humains ; &c.

Il dit encore , dans son *discours sur l'envie* ,
en s'adressant à *Roussseau* lui-même :

S I tu veux , faux dévôt , séduire ton lecteur ,
Au miel d'un froid discours mêle un peu moins d'aigreur ;
Que ton orgueil jaloux parle un plus doux langage ,
Singe de la vertu , masque mieux ton visage (a).

Les malheurs de *Roussseau* , dont la cause étoit encore un problème , qui ne l'est plus aujourd'hui , n'exigeoient-ils pas quelques

(a) M. de V. auroit dû prendre pour lui cette maxime. On ne fera jamais embarrassé de décider entre *Roussseau* & lui, lequel a le plus parlé de la vertu & l'a moins pratiquée. On lui laisse le moyen de concilier avec le bon sens & la langue , le froid , l'aigreur & le miel , dans un même *Sermon*.

ménagemens, & ses talens admirés sans aucune contradiction ne suffisoient-ils pas pour arrêter les emportemens d'une Muse aussi injuste, que celle de M. de V. ? Il n'est pas jusqu'aux *Lettres* de cet illustre Poëte qu'il ne cherche à avilir, par les plus excessives & les plus vagues critiques.

» Ceux qui ont fait imprimer les *Lettres*
 » de *Rousséau*, dit-il (a) à un Membre de
 » l'Académie de Berlin, devoient, pour
 » son honneur, les supprimer à jamais :
 » elles sont dépourvues d'esprit, & très-
 » souvent de vérité. Elles se contredisent :
 » il dit le pour & le contre : il loue &
 » déchire les mêmes personnes : il parle
 » de Dieu à des gens qui lui donnent de
 » l'argent, il envoie des satyres à *Brossette*
 » qui ne lui donne rien.

Rousséau ne s'attendoit pas sans doute qu'on mettroit ses *Lettres* au jour. Elles étoient le fruit d'un commerce avec quelques amis particuliers. On fait que dans ces sortes d'écrits, c'est le cœur qui parle & non l'esprit qui cherche à briller. D'ailleurs,

(a) *Nouveaux Mélanges*, troisième Partie.

on peut dire qu'elles respirent un certain caractère de grandeur & de sentiment , auquel M. de V. est bien éloigné d'atteindre. On lui auroit rendu un plus grand service à lui-même , si l'on n'eût point fait imprimer ses *Lettres* (a) prétendues *secrettes*. La sèche-

(a) Ces lettres imprimées en un vol. in-12 , parurent en 1756. Elles sont d'autant plus curieuses , que M. de V. s'y est peint au naturel. Elles sont adressées à deux ou trois de ses amis qui demeuroient à Paris dont il étoit alors absent , car il les écrivit depuis 1734 jusqu'en 1742 ou 1743. On pense bien qu'il y est souvent question de ses ennemis. Voici dans quels termes il parle de l'*Horace moderne* : « On m'assure que » le *Desfontaines* des Poètes , *Rousseau* , est chassé sans » retour de chez le Duc d'*Aremberg* Est-il vrai » que ce misérable soit protégé par Madame la Prin- » cesse de *Carignan* ? Franchement , quand je » lis *Newton* , *Rousseau* me paroît un pauvre homme , » je suis honteux de savoir qu'il existe . . . Les nua- » ges que les *Rousseau* & les *Desfontaines* veulent » élever du sein de la fange où ils rampent , ne vien- » nent pas jusqu'à moi. Je crache quelquefois sur eux , » mais c'est sans y songer Est-il vrai que *Rousseau* » est mort ? Il avoit trop vécu pour la gloire & pour » le repos des honnêtes-gens J'ai parlé de ce

resse qui y regne & les injures dont elles fourmillent, les font tomber des mains du Lecteur, tantôt ennuyé, tantôt révolté.

Des Lettres familières du *Pindare Français*, M. de V. en vient à ses Epitres. Pense-t-il faire adopter aux personnes de bon sens le jugement qu'il en porte, ou plutôt ne doit-il pas craindre de se décréditer lui-même par le peu de discernement & d'équité qu'il y fait paroître ?

» Nous favons, dit-il, [dans son *Parallele*
 » *d'Horace, de Boileau & de Pope*] que la
 » plûpart des Epitres de *Despréaux* sont
 » belles, qu'elles posent sur le fondement
 » de la vérité sans laquelle rien n'est sup-
 » portable ; mais pour les Epitres de *Rouf-*
 » *seau*, quel faux dans les sujets & quelles
 » contorsions dans le style ! Qu'elles exci-
 » tent souvent le dégoût & l'indignation !
 » Que veut dire une *Epitre à Marot*, dans
 » laquelle il prétend prouver qu'il n'y a
 » que les fots qui soient méchans ? Que ce

» Scélérat comme un honnête homme doit parler d'un monstre. » C'est bien là le cas de dire que *les lettres humaines sont devenues très-inhumaines.*

» paradoxe est ridicule ! Peut-on d'ailleurs
 » souffrir la maniere dure & contrainte
 » dont cette idée fausse est exprimée ?

ET si par fois on vous dit qu'un Vaurien
 A de l'esprit, examinez-le bien ;
 Vous trouverez qu'il n'en a que le casque ,
 Et qu'en effet c'est un sot sous le masque.

» *Le casque de l'esprit.* Bon Dieu, est-ce ainsi
 » que *Despréaux* écrivoit ? Un des
 » grands défauts de tous les Ouvrages de
 » cet Auteur, c'est qu'on ne se retrouve
 » jamais dans ses peintures; on ne voit rien
 » qui rende l'homme cher à lui-même, comme
 » dit *Horace*; point d'aménité, point de
 » douceur. Jamais cet Ecrivain mélancoli-
 » que n'a parlé au cœur. Presque toutes ses
 » Epitres roulent sur lui-même, sur ses
 » querelles avec ses ennemis; le Public ne
 » prend aucune part à ces pauvretés. »

Il est aisé de voir que M. de V. s'attache
 ici à des miseres. *Le casque de l'esprit* est une
 mauvaise expression sans doute; mais que
 de beautés ne trouve-t-on point dans cette
 Epitre ! pourquoi s'appesantir sur des fautes

dont (a) *Boileau* lui-même n'est point exempt ? C'est la ressource des Critiques qui veulent décréditer à quelque prix que ce soit ; mais en attaquant les autres de cette manière , ils ne travaillent que contre eux-mêmes.

A quoi bon cette remarque sur le raisonnement que l'Auteur de l'*Épître à Marot* fait pour prouver qu'il n'y a que les fots (b) qui soient méchans ? On peut dire que cette critique est déplacée. Qu'on lise l'*Épître* en entier , & l'on verra que *Rousséau* prouve très-bien ce qu'il avance ; & si M. de V. semble être un exemple du contraire , on consent de le regarder en ceci , & à beau-

(a) Nous ne citerons pour exemple , que les deux premiers vers du Discours au Roi :

Jeune & vaillant Héros dont la haute sagesse ,
N'est pas le fruit tardif d'une lente vieillesse.

le Poète a voulu dire que la sagesse du Roi avoit devancé son âge ; mais sa pensée est mal rendue. Si le Héros est *jeune* , il est hors de doute que sa sagesse n'est pas le fruit de sa vieillesse. *Vaillant Héros* : Y a-t'il des Héros poltrons ?

(b) Un *Sot* , dit M. le Duc de la *Roche-foucault* , n'a pas assez d'étoffe pour être bon.

coup d'autres égards, comme un phénomène.

S'il condamne dans les *Epitres* de *Rouffseau* le ftyle Marotique, il ne devoit pas compofer dans le même genre *la Pucelle*, *le Pauvre Diable*, & quelques autres Ouvrages qui ont peut-être groffi, plus que tout le refte, le nombre de fes Admirateurs.

L'*Epitre* de *Rouffseau* au Pere *Brumoi*, vâut elle feule, de l'aveu des Connoiffeurs, toutes les *Epitres philofophiques* de M. de V.; elle eft néanmoins le fruit de cette vieillesse qu'il cherche fi inhumainement à décrier.

Quant aux *Odes* & aux *Cantates* de *Rouffseau*, M. de V. n'en dit rien. On devine aifément les motifs de fon filence à cet égard.

Après avoir diftilé le fiel, il a recours à la plaifanterie. De fa pleine autorité, il prétend affigner à chacun de nos Poètes le rang qu'il doit tenir dans *le Temple du Goût*. D'autres ont déjà remarqué que le goût n'avoit point prefidé à cette compofition; nous ajoutons que la juftice y prefide encore moins. Voici comme il entre en ma-

tière au sujet de celui qu'il auroit dû prendre pour son maître.

» Dans le moment arrive un autre Véricateur , soutenu par deux petits fatyres ,
» & couvert de lauriers & de chardon.

Je viens , dit-il , pour rire & pour m'ébattre ,
Me rigolant , menant joyeux déduit ,
Et jusqu'au jour faisant le diable à quatre (a).

» Qu'est-ce que j'entends là ? dit la Critique.
» C'est moi , reprit le Rimeur. J'arrive d'Allemagne pour vous voir , & j'ai pris la
» saison du printems :

CAR les zéphirs de leurs chaudes haleines ,
Ont fondu l'écorce des eaux (b).

» plus il parloit ce langage , moins la porte
» [du Temple du Goût] s'ouvroit. Quoi !
» l'on me prend donc , dit-il ,

Pour une Grenouille aquatique ,
Qui du fond du petit Thorax ,
Va chantant pour toute musique ,
Врекеке , Какe , Коах , Коах , Коах (c).

(a) Vers de *Rousséau*.

(b) Vers de *Rousséau*.

(c) Vers de *Rousséau*.

» Ah ! bon Dieu ! s'écria la Critique, quel
» horrible jargon ! elle ne put d'abord re-
» connoître celui qui s'exprimoit ainsi. On
» lui dit que c'étoit *Rouffseau*, dont les mu-
» ses avoient changé la voix, en punition
» de ses méchancetés. Elle ne pouvoit le
» croire & refusoit d'ouvrir. »

On remarquera d'abord que dans le choix des vers que M. de V. affecte de mettre dans la bouche de *Rouffseau*, il s'est attaché, par une chicane ridicule, aux plus foibles d'entre vingt mille. Est-ce d'après ces bagatelles que *Rouffseau* est regardé comme un des Poètes qui fait le plus d'honneur à notre Nation ? N'y a-t'il pas de la mauvaise foi à employer, comme preuve, ce qui ne peut être regardé que comme un de ces amusemens que les grands hommes se permettent, pour sortir quelquefois d'eux-mêmes ? La Fable du rossignol. & de la grenouille est médiocre sans doute, mais que deviendrait la gloire des plus grands Auteurs, si leurs lauriers n'étoient à l'abri du blâme mérité par quelques foibles productions échappées à leur plume ?

On lit ce qui suit dans une précédente

édition du *Temple du Goût*, ainsi que dans les Variantes de la dernière.

« On lui dit que c'étoit *Rouffseau*
 » elle lui ferma la porte au plus vîte. Il fut
 » tout étonné de ce procédé , & jura de
 » s'en venger par quelque nouvelle allégo-
 » rie contre le genre humain qu'il hait par
 » repréfailles. Il s'écrioit en rougissant :

A D O U C I S S E Z cette rigueur extrême ,
 Je viens chercher *Marot* mon compagnon :
 J'eus , comme lui , quelque peu de guignon ;
 Le Dieu qui riime est le seul Dieu qui m'aime.
 Connoissez-moi , je suis toujours le même ;
 Voici des vers contre l'Abbé *Bignon*.
 O vous Critique , ô vous Déesse utile ;
 C'étoit par vous que j'étois inspiré ;
 En tout pays , en tout tems abhorré ,
 Je n'ai que vous déformais pour azile.

les six premiers vers ont été changés plusieurs fois : voici ceux que l'Auteur y a substitués , & qu'on trouve dans les Variantes du *Temple du Goût*.

A H ! montrez-vous un peu moins difficile ;
 J'ai près de vous mérité d'être admis.
 Reconnoissez mon humeur & mon style ;

Voici ,

Voici des vers contre tous mes amis.

O vous Critique ! ô vous , Déesse utile , &c.

L'une & l'autre de ces tournures font également injustes & mal-adroites. M. de V. lui-même fourniroit matiere à des vers plus propres à l'humilier , si on les lui mettoit dans la bouche ; mais nous n'envisageons ici que la critique.

Quelque injuste qu'on soit , les agrémens de l'esprit peuvent quelquefois adoucir la malignité du sentiment ; mais pourra-t-on pardonner à l'ennemi de *Roufféau* , de faire parler la Déesse en vers encore plus mauvais que ceux qu'il a choisis dans les *Œuvres* du Poëte qu'il traite si mal ? Qu'on en juge.

« La Critique entendit ces paroles, r'ouvrit la porte , & parla ainsi :

R O U S S E A U , connois mieux la Critique ;
 Je suis juste & ne fus jamais
 Semblable à ce monstre caustique
 Qui t'arma de ses lâches traits
 Trempés au poison satyrique
 Dont tu t'ennivres à longs traits.
 Autrefois de sa félonie

B

Thémis te donna le guerdon ;
 Par (a) Arrêt ta muse est bannie
 Pour certains couplets de chanson ,
 Et pour un fort mauvais factum
 Que te dicta la calomnie.
 Mais par l'équitable *Apollon*
 Ta rage fut bientôt punie.
 Il t'ôta le peu de génie
 Dont tu dis qu'il t'avoit fait don ;
 Il te priva de l'harmonie.
 Et tu n'as plus rien aujourd'hui
 Que la foiblesse & la manie
 De rimer encor malgré lui
 Des vers tudesques qu'il rénie.

La Critique ne décide pas mieux qu'elle
 ne versifie ; d'après son jugement, «*Rousseau*
 » doit passer devant *la Mote* en qualité de
 » Versificateur, mais *la Mote* aura le pas
 » toutes les fois qu'il s'agira d'esprit & de
 » raison. » Quelle inconséquence ! si l'on
 jugeoit *Rousseau* par les vers que l'Auteur
 du prétendu *Temple du Goût* a rapportés de

(a) M. de V. a joint à ce vers une note infâme ,
 qui se trouve dans toutes les Editions du *Temple du*
Goût. Nous la rapporterons ci-après.

ce Poëte , *Roussseau* méritoit-t-il même une place parmi les *Vérificateurs* ? Ou pour mieux dire , quiconque a lu les deux Auteurs qu'il met ici en concurrence , ne décidera-t-il pas , que c'est *la Mote* qui n'est que le *Vérificateur* & que *Roussseau* est le véritable Poëte ? Celui-ci fera toujours regardé comme un homme de génie , & son émule n'aura jamais de place que parmi les beaux esprits.

Nous ferons remarquer , en passant , la malignité de M. de V. , toujours acharné à relever les plus petites taches dans les grands hommes , afin de les déprimer au moins par quelques endroits. Il met ensuite *Roussseau* aux prises avec *Fontenelle* ; & pour quoi dire ? « Eh ! quoi ! je verrai ici cet » homme contre qui j'ai fait tant d'Épi- » grammes ? Quoi ! le bon Goût souffrira » dans son temple l'Auteur des *Lettres du Che- » valier d'Her**** , d'une *Passion d'Automne* , » d'un *Clair de lune* , d'un *Ruisseau amant de » la Prairie* , de la *Tragédie d'Aspar* , d'*En- » dymion* , &c. Eh ! non , dit la Critique ; » ce n'est pas l'Auteur de tout cela que tu » vois , c'est celui des *Mondes* : livre qui

» auroit dû t'instruire ; de *Thétis* & de *Pelée* ,
 » Opéra qui excite inutilement ton envie ;
 » de l'Histoire de l'Académie des Sciences ,
 » que tu n'es pas à portée d'entendre. »

Il seroit à souhaiter que M. de V. eût été à portée d'imiter la philosophie de *Fontenelle*. La différence qu'il y a entre ces deux Ecrivains , c'est que l'Auteur des *Mondes* a été véritablement Philosophe , sans s'annoncer avec faste , & que l'Auteur du *Temple du Goût* n'a jamais connu la Philosophie qu'il a sans cesse à la bouche. (a)

M. de V. accuse *Roussseau* , en parlant de son *Porte-Feuille* imprimé après sa mort , « de n'avoir pas cessé de faire des Epigrammes malignes contre ses meilleurs amis , » une entr'autres contre M. l'Abbé d'*Olivet* , » qui avoit formé [dit-il] le projet de le faire revenir en France. » Cette accusation a été démentie par feu M. l'Abbé d'*Olivet*

(a) Est-ce le propre de la Philosophie d'être l'ennemi de tout le monde , même de ceux qui passioient pour ne point avoir d'ennemis ? On félicitoit un jour *Fontenelle* de n'en avoir aucun. Il répondit : & Voltaire ?

lui-même, dans une Lettre inserée dans les *Recréations Litteraires*, dont voici un extrait. « *Le Porte-Feuille de Rousseau* est » une brochure imprimée en Hollande, » contenant quelques vers qui sont de lui, » & beaucoup d'autres qu'on a tort de lui » attribuer. De ce nombre est une Epi- » gramme sur mon histoire de l'Acadé- » mie. La voici :

*Lecteur, qui vous sentez l'ame assez intrépide
Pour lire jusqu'au bout la Légende insipide
De ce Compilateur ingénieux & fin,
Vous apprendrez du moins, à sa lecture entiere,
Qui des deux au bon sens rompt le plus en visiere
L'Apologiste de Cotin,
Ou le Censeur de la Bruyere.*

» Ces vers, les seuls qui me concernent dans » le livre en question, sont d'un nommé » *Mahuet*, Avocat de Reims, qui avoit un » frere chargé des affaires de M. le Duc d'*A-* » *remberg*, & qui alloit souvent à Bruxelles, » où je l'ai vû. » Qu'on juge après cela de la foi qu'on doit ajoûter aux imputations de M. de *Voltaire*.

Il falloit enfin qu'il mît le comble à son

injustice , en achevant de ternir la réputation de son ennemi. Un esprit tel que le sien se sert de toutes les armes , & les fameux Couplets devoient servir , sous sa plume , au triomphe de sa haine.

L'article de *Rouffseau* , dans le chapitre des Ecrivains du *siècle de Louis XIV.* est l'ouvrage de l'injustice & de la partialité la plus révoltante. M. de V. y répète ce qu'il a dit dans cent autres endroits au sujet des Couplets qu'il s'obstine à lui attribuer , quoiqu'il convienne lui-même qu'il y avoit un parti furieux contre cet illustre & malheureux Poète , & que lorsqu'on est dominé par l'esprit de parti , plusieurs Tribunaux , & même des Corps plus nombreux , peuvent commettre de très-violentes injustices (a). Non-content de s'être long-tems arrêté sur cet article , il renvoye à des articles plus longs encore , tels que ceux de *Saurin* & de *la Mote-Houdart*. Dans ce dernier , il consacre douze pages à refuter le Mémoire très-circonstancié que laissa en mourant , [en

(a) *Histoire du Siècle de Louis XIV* , chap. 41 , article , *Rouffseau*.

1751] M. (a) *Boindin*, Procureur Général des Trésoriers de France, dans lequel Mémoire on justifie pleinement *Rousseau* aux yeux de la postérité. La longueur de cet article prouve évidemment la grande animosité de M. de V. ; à qui doit-elle cependant moins convenir, qu'à un homme qui a produit des Ouvrages pires que les Couplets ? Ces Couplets n'attaquoient que des Particuliers. Et qui est - ce que M. de V.

(a) Nicolas *Boindin*, de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, & qui auroit été de l'Académie Française, si la profession publique d'incrédulité ne l'en eût exclu, est le même à qui M. de V. adresse ces quatre vers, par la bouche de la Critique, dans son *Temple du Goût* :

- « Ami *Bardou*, vous êtes un grand Maître,
- » Mais n'entrerez en cet aimable lieu.
- » Vous y venez pour fronder notre Dieu ;
- » Contenez-vous de ne pas le connoître :

M. *Boindin* accusé dans son Mémoire, *la Mots*, *Sarrin*, & *Malaffaire*, Négociant, d'avoir comploté la manœuvre qui fit condamner *Rousseau*. M. de V. prétend que c'est une calomnie. Ce qu'il y a de certain, c'est que M. *Boindin* étoit lui-même maltraité dans les couplets, & c'est une raison pour croire qu'il n'est point un calomniateur.

n'attaque pas ? . . . Mais n'anticipons point sur les événemens ; nous n'aurons que trop d'occasions de le prouver dans la suite.

On lit dans une note du *Temple du Goût*, inferée dans toutes les éditions de cet Ouvrage : « On fait que *Roussseau* fût con-
 » damné à l'amende honorable & au ban-
 » nissement perpétuel , pour des Couplets
 » infâmes faits contre ses amis , & dont il
 » accusa le sieur *Saurin* , de l'Académie des
 » Sciences , d'être l'Auteur. Les Curieux
 » ont conservé les pièces de ce procès. Le
 » *factum* de *Roussseau* passe pour être extrê-
 » mement mal écrit. Celui de *M. Saurin* est
 » un chef-d'œuvre d'esprit & d'éloquence.
 » *Roussseau* banni de France , s'est brouillé
 » avec tous ses Protecteurs , & a continué
 » de déclamer inutilement contre ceux qui
 » faisoient honneur à la France par leurs
 » Ouvrages. »

Peut-on s'exprimer avec plus d'amertume & de mépris ? Ce langage , dans un livre purement littéraire , ne decele-t-il pas l'iniquité des motifs qui portent *M. de V.* à se déchaîner sans aucun ménagement ? Quelle partialité ! & par conséquent quel

fujet de défiance pour le Lecteur ! tandis que les honnêtes gens balançoient avec raison à se décider entre les deux Accusés ; le Philosophe ne craint pas de tout imputer à celui qu'il veut noircir. On ne prétend pas accuser *Saurin*, dont le fils, aussi estimable par ses mœurs que par ses talens, fait aujourd'hui tant d'honneur à notre Litterature ; mais on croit être en droit de dire qu'après le désaveu formel de *Rouffseau* au lit de la mort, il faut croire qu'il n'étoit point coupable. L'Ouvrage de ténèbres, qui a été la cause de ses malheurs, peut fort bien être la production d'un esprit aussi pervers dans ses idées, qu'habile à cacher ses crimes. Voici cependant par quelle conjecture M. de V. prétend affoiblir ce témoignage si convaincant de l'innocence de *Rouffseau*.

« Ce qui vous a fait suspendre votre
» Jugement, dit-il (a) à un Membre de
» l'Académie de Berlin, c'est la dévotion
» dont *Rouffseau* voulut couvrir, sur la fin

(a) Nouveaux Mélanges, troisième Partie.

» sa vie, de si grands égaremens & de si
 » grands malheurs. . . . Que voulez - vous
 » que je vous dise ? la *Brinvilliers* étoit dé-
 » vote & alloit à confesse après avoir em-
 » poisonné son pere , & elle empoisonnoit
 » son frere après la confession. »

C'est ici que le défaut de justesse se fait sentir, autant que la haine envenimée qui le produit. La *Brinvilliers* prit le masque de la piété pour couvrir ses crimes ; mais ce fut quand l'hypocrisie pouvoit la servir à écarter les soupçons ; & *Rousseau* fit entendre le langage de l'innocence & de la vérité , dans un tems & dans un pays où il n'avoit plus rien à craindre. D'ailleurs, ce ne fut point au moment de la mort que la *Brinvilliers* chercha à tromper le Public sous le voile de la Religion ; ses derniers instans, si l'on en croit l'histoire , furent marqués par le plus vif & le plus sincere repentir.

Après cela , que M. de V. s'attache si fort à relever les bevuës & les méchancetés des autres ; on dira toujours qu'il doit commencer par les siennes.

CHAPITRE II.

L'ABBÉ GUYOT DESFONTAINES.

C'EST un de ceux envers qui M. de V. a gardé le moins de mesures, & que sa haine s'est efforcée de souiller par les plus noires horreurs. Rien cependant n'étoit moins capable de produire de tels emportemens que le sujet qui a donné lieu à cette querelle. M. l'Abbé *Desfontaines* avoit fait quelques Réflexions critiques, mais honnêtes & pleines de modération, sur la *mort de César*, que l'Auteur est convenu être pour lors remplie de fautes. M. de V., accoutumé depuis long-tems à ne voir qu'à travers un microscope & les services qu'il rend & les injures dont il se plaint, se déchaîna dès ce moment contre le Journaliste. Il publia contre lui un Ouvrage intitulé *le Préservatif*, qu'il fit imprimer clandestinement, qu'il défavoua ensuite pour l'avouer quelque tems après. Il s'acharne dans cet ouvrage à relever, avec autant d'aigreur que de chicanes puérides, quel-

ques erreurs dans les *Observations sur les Ecrits modernes* de l'Abbé *Desfontaines* : lesquelles erreurs ne font , dans le fond , que des bagatelles. C'étoit bien à lui de s'ap-
 pefantir fur une pareille critique , après avoir dit fur un ton dogmatique , dans ce même Ouvrage : « Il est bon qu'on sache » que le *Dictionnaire Néologique* est une fa-
 » tyre dans laquelle on prend la peine » inutile de relever des fautes connues de
 » tout le monde , & de critiquer de très-
 » belles-choses à la faveur des mauvaises
 » qu'on reprend. C'est un libelle où l'Au-
 » teur [M. l'Abbé *Desfontaines*] veut faire
 » passer sa fausse monnoie parmi la bonne
 » qui n'est pas de lui. » Il a beau dire ,
 ce (a) Dictionnaire ne sera jamais un li-

(a) Cet Ouvrage est contre certains Auteurs qui avoient voulu introduire , dans notre langue , des mots nouveaux & des façons de parler nouvelles , qui n'étoient rien moins que naturelles. Le ridicule que ce célèbre Critique donna à ces locutions contraires à l'usage , n'a pas peu contribué à faire tenir sur leurs gardes bien des Ecrivains , qui sans doute auroient suivi & imité ceux qu'il a notés comme reprehensibles.

belle, mais un excellent livre, & le *Préservatif* de M. de V. ne fera un préservatif & un libelle que contre lui-même. En effet, par un tour d'adresse qu'il a souvent employé depuis, cet Auteur judicieux prenant sa propre défense, & satyrifiant le Journaliste, se donne à lui-même les louanges qu'il se croit dûes. On peut croire qu'il ne se les épargne pas; car le Public instruit depuis long-tems de ses manœuvres littéraires, fait bien qu'il n'est pas un *Ronsard*, à donner des soufflets à *Ronsard*.

Un caractère de la trempe de celui de M. de V. n'étoit pas capable de se borner à des attaques clandestines; il falloit se montrer au grand jour & mentir sous son véritable nom. C'est ce qu'il fait dans une Lettre à un de ses amis, imprimée à la fin du *Préservatif*. La voici:

« Je ne connois, dit-il, l'Abbé *Guyot*
 » *Desfontaines*, que parce que M. *Tiriot*
 » l'amena chez moi en 1724, comme un

Les jeunes gens doivent lire ce Dictionnaire. En fait de langage, l'exposition des fautes est plus utile que celle des préceptes.

» homme qui avoit été ci-devant Jésuite , &
 » qui par conséquent étoit un homme d'é-
 » tude. Je le reçus avec amitié , comme je
 » reçois tous ceux qui cultivent les Lettres.
 » Je suis étonné , au bout de quinze jours ,
 » de recevoir une lettre de lui , datée de
 » Bicêtre , où il venoit d'être renfermé.
 » J'appris qu'il avoit été mis , trois mois
 » auparavant , au Châtelet pour le même
 » crime dont il étoit accusé , & qu'on lui
 » faisoit son procès dans les formes. J'étois
 » alors assez heureux pour avoir quelques
 » amis très-puissans que la mort m'a enlevés.
 » Je courus à Fontainebleau , tout malade
 » que j'étois , me jeter à leurs pieds ; je
 » pressai , je sollicitai de toutes parts ; enfin
 » j'obtins & son élargissement & la discon-
 » tinuation d'un procès où il s'agissoit de
 » la vie. Je lui fis avoir la permission d'al-
 » ler à la campagne chez M. le Président
 » *Bernière* , mon ami. Il y alla avec M. *Ti-*
 » *riot* : savez - vous ce qu'il y fit ? un li-
 » belle contre moi. Il le montra même à
 » M. *Tiriot* , qui l'obligea à le jeter dans le
 » feu. Il me demanda pardon , en me disant
 » que le libelle étoit fait un peu avant la

» date de Bicêtre , j'eus la foiblesse de lui
 » pardonner , & cette foiblesse m'a valu en
 » lui un ennemi mortel , qui m'a écrit des
 » libelles anonymes , & qui a envoyé vingt
 » libelles en Hollande contre moi ; voilà ,
 » Monsieur , une partie des choses que je
 » peux vous dire sur son compte. »

· Nous allons reprendre cette lettre dans tous ses points.

· *Je ne connois l'Abbé Guyot Desfontaines , que parce que M. Tiriot l'amena chez moi en 1724.* Il paroît assez difficile que M. Tiriot fut dans le cas d'amener chez M. de V. un homme dont le parent [M. le Président de Bernière] logeoit & nourrissoit alors M. de V. lui-même. Il se garde bien de parler de cette particularité. N'est-ce pas d'abord ingratitude de sa part de garder une pareille reticence ?

· *Je courus à Fontainebleau tout malade que j'étois.* Dans une autre lettre il dit qu'il étoit à l'agonie. Il faut convenir que personne ne fait mieux farder sa drogue. Dans une troisieme lettre adressée à M. l'Abbé Bergier , il dit que c'étoit à Versailles qu'il courut se jeter aux pieds de ses amis. Ce n'est pas la

seule fois que M. de V. a varié sur un même fait , comme on le verra dans les Chapitres suivans.

Je pressai , je sollicitai de toutes parts , enfin j'obtins son élargissement. Cela est vrai ; mais ce beau zele n'étoit que l'effet des sollicitations de M. de *Berniere* , parent de l'Abbé *Desfontaines*. Le crime pour lequel ce Journaliste se vit enlever , étoit une accusation calomnieuse , enfantée par la noirceur & la malignité de ses ennemis. M. de V. fit lui-même un Mémoire justificatif pour l'opprimé , qu'il appelloit alors son ami , dont on reconnut bientôt l'innocence. On lui rendit même si pleinement justice, que M. le Lieutenant de Police écrivit une lettre , par laquelle il témoignoit tout son regret d'avoir été surpris à l'égard de l'ordre qu'il avoit donné pour le faire arrêter. Cette lettre fut adressée à M. l'Abbé *Bignon* , Bibliothécaire du Roi , & l'un des Quarante de l'Académie Française , qui la lut dans l'Assemblée des Auteurs du *Journal des Savans* , auquel M. l'Abbé *Desfontaines* travailloit alors.

Je lui fis avoir la permission d'aller à la campagne , chez M. le Président Berniere , mon
ami

ami. Nous le répéterons encore : Il est singulier qu'un parent de M. de Berniere ait besoin de la protection d'un protégé, pour obtenir la faculté d'être reçu dans sa famille, surtout quand on sçaura que ce même Président, que M. de V. appelle son ami, le chassa peu de tems après [en 1726] de chez lui, pour l'insolence de ses discours.

Savez-vous ce qu'il y fit ? un libelle contre moi L'Abbé Desfontaines a assuré & protesté le contraire. Il fit plus, il défia dans le tems M. de V. de citer ce libelle, & M. de V. resta muet.

Il le montra même à M. Tiriot, qui l'obligea de le jeter dans le feu. M. Tiriot interrogé sur cette accusation, déclara, quoique ami zélé de M. de V., qu'il n'avoit jamais eu connoissance de ce fait. D'ailleurs, n'eût-ce pas été le comble de l'imprudence de montrer un libelle à quelqu'un qu'on pouvoit soupçonner, avec raison, devoir en instruire son ami ? Après cela, que faut-il croire de ce qui suit ?

Il me demanda pardon, en me disant que le libelle étoit un peu avant la date de Bicêtre. Ce qui se présente à l'esprit, c'est que per-

sonne n'a jamais été plus habile que M. de V. à déguiser les circonstances, à les brouiller, à les confondre, à en imaginer, & surtout à les ajuster à ses desseins.

J'eus la foiblesse de lui pardonner. On fait assez que ce n'est point là sa foiblesse. La vérité du fait est qu'il se plaignit à M. l'Abbé *Desfontaines*, par une lettre particuliere, non pas du libelle, parce qu'il n'existoit pas, mais des railleries que ce Journaliste avoit faites sur la tragédie de *Brutus*, & de quelques réflexions innocentes sur le *Temple du Goût*. Celui-ci lui donna toute espece de satisfaction. M. de V. en parut content, & lui écrivit, pour l'en remercier, de la maniere la plus tendre & la plus reconnoissante. Qui croiroit après cela, que bien loin d'être en droit de pouvoir regarder l'Abbé *Desfontaines* comme son agresseur, il le devint lui-même au boût de quinze jours, par des épigrammes inférées dans le *Mercure*. Celui qu'il attaquoit eut beau lui en témoigner de la surprise, il ne répondit que par de nouvelles insultes. Il poussa enfin les choses aux plus grands excès, dans plusieurs imprimés qu'il fit courir. Ce fut dans ce tems qu'il composa le *Préservatif*.

Qui m'a écrit des libelles anonymes & qui a envoyé vingt libelles en Hollande contre moi. On n'ajoutera pas plus de foi à M. de V. sur cet article , que sur les autres. On le défia , dans le tems qu'il publia cette lettre , de nommer un seul de ces libelles. On écrivit même en Hollande , pour s'informer s'il en avoit paru contre lui ; on répondit qu'on n'en connoissoit aucun.

Il est facile de décider à présent à qui les imputations de noirceur , de perfidie & d'ingratitude conviennent le plus. M. de V. ne s'en est pas tenu là : il n'a jamais laissé échapper l'occasion de déchirer celui qu'il avoit si indignement outragé. Peut-on voir rien de plus affreux que ce qu'il dit de lui dans *l'Anti-Giton* ? Nous ne rapporterons point cette tirade ; il suffit de dire que la vérité & les bonnes mœurs y sont également méprisées. Elle commence ainsi :

C E Dieu paroît sous humaine figure. . . .

Il n'a point l'air de ce pédant Abbé ;

Brutalement dans le vice absorbé , &c.

Dans un autre (a) endroit ; après avoir

(a) Ode sur l'Ingratitude.

parlé de la Couleuvre qu'il nomme l'image
des Ingrats, il ajoute ce qui fuit :

QUEL monstre plus hideux s'avance ?

La Nature fuit & s'offense

A l'aspect de ce vieux *Giton* ;

Il a la rage de *Zoile* ,

De (*a*) *Gacon* l'esprit & le stile ,

Et l'ame impure de *Chausson*.

C'EST *Desfontaines* , c'est ce Prêtre

Venu de Sodome à Bicêtre ,

De Bicêtre au sacré Vallon ;

A-t-il l'espérance bizarre

Que le bûcher qu'on lui prépare

Soit fait des lauriers d'*Apollon*.

IL ma dû l'honneur & la vie ,

Et dans son ingrate furie ,

De *Rufus* lâche imitateur ,

Avec moins d'art & plus d'audace ,

De la fange où sa voix croasse ,

Il outrage son bienfaiteur (*b*).

(*a*) M. de V. peut se vanter d'avoir surpassé tous les
Gacons du monde ; on pourra le citer un jour comme
un autre *Gacon*.

(*b*) Ode sur l'Ingratitude.

Nous ne croyons pas devoir faire des remarques sur ces beaux vers ; en voici d'autres qui ne leur cèdent en rien.

(a) GRAND Dieu, je ne m'étonne pas
 Qu'un Ennuyeux, un *Desfontaine*,
 Entouré dans son galetas
 De ses livres rongés des rats,
 Nous endormant dorme sans peine,
 Et que le bouc soit gros & gras.
 Jamais *Eglé*, jamais *Silvie*,
 Jamais *Lise* à souper ne prie
 Un Pédant à citations,
 Sans goût, sans grace, sans génie ;
 Sa personne en tous lieux honnie
 Est réduite à ses noirs *Gitons*.

Si M. de V. croit être amusant par ces détails vraiment délicats, où peut-il être invité & souffert ? Terminons enfin ce Chapitre par cette autre citation.

(b) CENT fois plus malheureux & plus infâme encore,

(a) Epître à M. le Président *Hénault*.

(b) *Discours sur l'Envie*.

Est ce Frippier d'écrits que l'intérêt dévore (a),
 Qui vend au plus offrant son encre & ses fureurs (b),
 Méprisable en son goût, détestable en ses mœurs ;
 (c) Médifant qui se plaint des brocards qu'il effuye ;
 Satyrique ennuyeux disant que tout l'ennuye ;
 Criant que le bon goût est perdu dans Paris ,
 Et le prouvant très-bien , du moins par ses écrits.

Que prouve M. de V. par les siens ? Que l'esprit est un poison entre les mains d'un furieux , & que la honte de ses excès est propre à avilir la vertu même , quand il en emprunte le langage. C'est le même homme qui avoit dit (d) : « il est bien cruel , bien » honteux pour l'esprit humain , que la Littérature soit infectée de ces haines person-

(a) Les Libraires de M. de V. & ceux de l'Abbé Desfontaines savent lequel des deux a été le plus dévoré par l'intérêt.

(b) Je ne fais si M. de V. vend les siennes ; en ce cas on peut dire qu'il remplit bien son marché.

(c) Nous avons fait cet ouvrage exprès pour prouver combien M. de V. fait supporter les brocards & éviter les médifances.

(d) Préface d'Alzira.

» nelles , de ces cabales , de ces intrigues
» qui devoient être le partage des esclaves
» de la fortune. Que gagnent les Auteurs
» en se déchirant cruellement ? Ils avilissent
» une profession qu'il ne tient qu'à eux de
» rendre respectable. Faut - il que l'art de
» penser , le plus beau partage des hommes ,
» devienne une source de ridicule , & que
» les gens d'esprit , rendus souvent par leurs
» querelles le jouet des fots , soient les bouf-
» fons du public dont ils devoient être les
» maîtres ! »



C H A P I T R E I I I .

M A U P E R T U I S .

M. de *Voltaire* s'est souvent plaint de l'ingratitude des enfans qui battoient leur nourrice , des disciples qui insultoient leur maître : si les maximes qu'il débite étoient faites pour lui-même , il auroit dû se comporter bien autrement à l'égard de M. de *Maupertuis*. Mais tel est son caractère : semblable à ces mendians qui demandent humblement dans les villes & attaquent fièrement dans les bois , on l'a vu aux genoux de ce grand Philosophe , dans le tems qu'il avoit besoin de ses lumieres , puis se redresser avec audace , quand ses fautes ont été corrigées. Nous allons transcrire une de ses très-humbles lettres à M. de *Maupertuis*. Voici d'abord à quel sujet elle fut écrite.

M. de *Voltaire* avoit fait un ouvrage obscur sur la Lumière , & un autre fort lourd sur la Pesanteur. Ils étoient pleins de fautes , & il ne les avoit point reconnues lui-même , tant il étoit de bonne foi sur son mérite

physique : on l'en avoit averti amicalement; mais en l'avertissant on n'avoit pu lui donner la science nécessaire pour les corriger. Que fait-il ? Toujours plein d'adresse [qui supplée, comme on fait, à la force] il prend le parti de s'adresser au Voyant, & si le Voyant avoit vu dans le cœur de M. de *Voltaire* ses véritables sentimens, comme il vit ses bévues dans son livre, il auroit présenté que le dessein du Consultant étoit d'abord de se tirer de presse & de se redresser pour se moquer ensuite du Redresseur. Mais nous dirons pour la justification de feu M. de *Maupertuis*, que l'ingratitude est la dernière chose que les grands hommes prévoient. C'est pourquoi il ne fit pas difficulté de se prêter obligeamment aux desirs du Suppliant. Le moyen de résister ? On lui parloit ainsi :

M O N S I E U R ,

« J'APPRENDs dans le moment qu'on » réimprime mon maudit Ouvrage [*les Elé-* » *mens de Newton*]; je vais sur le champ me » mettre à le corriger ; il y a mille contre- » sens dans l'impression. J'ai déjà corrigé » les fautes de l'Éditeur sur la Lumière; mais

» si vous vouliez consacrer deux heures à
 » me corriger les miennes, & sur la Lumiere
 » & sur la Pesanteur, vous me rendriez un
 » service dont je ne perdrois jamais le sou-
 » venir. Je suis si pressé par le tems, que
 » j'en ai la vue toute éblouie : le torrent de
 » l'avidité des Libraires m'entraîne ; je m'a-
 » dresse à vous pour n'être point noyé. La
 » femme de l'Europe la plus digne & la seule
 » digne peut-être de votre société, joint ses
 » prieres aux miennes. On ne vous supplie
 » point de perdre beaucoup de tems, & d'ail-
 » leurs est-ce le perdre que de catéchiser son
 » disciple ! C'est à vous à dire, quand vous
 » n'aurez pas instruit quelqu'un, *Amici, diem*
 » *perdidi.* »

» Comptez que Ciry fera à jamais le
 » très - humble serviteur de Kittis. Ma
 » main ne vous a point écrit, parce que je
 » suis dans mon lit ; mais mon cœur me dit
 » que je vous aimerai toute la vie, autant
 » que je vous admirerai. »

« Je crois que je viens de corriger assez
 » exactement les fautes touchant la Lumiere :
 » je tremble de vous importuner ; mais au
 » nom de *Newton* & d'*Emilie*, un petit mot

» sur la Pesanteur & sur la fin de l'Ouvrage.

» *A Cirey le 22 Mai 1738.* »

Reprenons cette lettre, & joignons-y quelques réflexions.

J'apprends dans le moment qu'on réimprime mon maudit Ouvrage ; je vais sur le champ me mettre à le corriger. Pourquoi donc écrire pour obtenir un Correcteur ? Il y a mille contre-sens dans l'impression. C'est qu'ils étoient dans le manuscrit. J'ai déjà corrigé les fautes de l'Editeur sur la Lumiere. Cependant c'est parce que la lumiere vous manque, que vous vous adressez aux autres. Mais si vous voulez consacrer deux heures à me corriger les miennes. Deux heures, c'est trop peu. Pourquoi corriger les vôtres, puisque vous prétendez avoir corrigé celles de l'Editeur ? Vous me rendriez un service dont je ne perdrois jamais le souvenir. Il est vrai, c'est assez le fort des services qu'on vous rend. Je suis si pressé par le tems, que j'en ai la vue toute éblouie. Et pourquoi, avec une vue aussi foible, entreprendre d'écrire sur la Lumiere ? Le torrent de l'avidité des Libraires m'entraîne. Nous voulons croire que cette avidité n'est que celle des Librai-

res. Je m'adresse à vous pour n'être point noyé. En effet, un Physicien aussi pesant, court grand risque d'aller au fond de l'eau. La femme de l'Europe la plus digne, & peut-être la seule digne de votre société, joint ses prières aux miennes. Passe pour cela, Madame la Marquise du Chatelet méritoit cet éloge. On ne vous supplie point de perdre beaucoup de tems ; & d'ailleurs, est-ce le perdre que de catéchiser son Disciple ? Oui, c'est le perdre, depuis le tems qu'on vous catéchise, & que vous savez si peu votre catéchisme. C'est à vous de dire quand vous n'aurez pas instruit quelqu'un, Amici, diem perdidit. Que cela seroit doux, s'il n'étoit pas du destin de ceux qui vous obligent de pouvoir en dire autant.

Comptez que (a) Cirey sera à jamais le très-humble serviteur de Kitis. Il doit l'être. Ma main ne vous a point écrit, parce que je suis dans mon lit. Il avoit sans doute la fièvre. Mais mon cœur me dit que je vous

(a) Cirey est une maison de Campagne qui appartenoit à Madame la Marquise du Châtelet, & Kittis étoit le lieu où M. de Maupertuis avoit fait, dans le Nord, ses observations astronomiques.

aimerai toute ma vie autant que je vous admirerai. Ce cœur a bien tenu parole !

Je crois que je viens de corriger assez exactement les fautes touchant la Lumière. Dispensez-vous donc d'une requête aussi humble. Mais au nom de Newton & d'Emilie, un petit mot sur la Pesanteur. Eh bien ! au nom de Newton & d'Emilie, on vous accordera ce petit mot sur la Pesanteur ; mais votre légèreté fait tout craindre pour la suite du bienfait.

Il faut cependant rendre justice à M. de V. : sa reconnaissance a duré quelques années ; mais le même homme au bas du portrait duquel il avoit gravé ces vers ,

CE globe mal connu qu'il a sçu mesurer ,
Deviens un monument où sa gloire se fonde :
Son sort est de fixer la figure du monde ,
De lui plaire & de l'éclairer.

celui à qui il avoit adressé cette apostrophe dans un discours sur la modération ,

REVOLE, Maupertuis, de ces deserts glacés ,
Où les rayons du jour sont six mois éclipés ,
Apôtre de Newton, digne appui d'un tel maître ,
Né pour la vérité, viens la faire connoître.

celui enfin à qui il avoit dit, dans une de ses lettres, *comment faites-vous avec un esprit sublime, pour avoir aussi un cœur ?* Oui, cet homme va bien-tôt effuyer des traits de fatyre de toute espèce. Il faut raconter auparavant ce qui a donné occasion à cette inimitié.

M. de *Maupertuis* avoit fait imprimer un Mémoire sur les Loix du Mouvement & du Repos, déduites d'un principe métaphysique. Ce principe est celui de la moindre quantité d'action, c'est-à-dire que « dans le » choc des corps, le mouvement se distri- » bue de maniere que la quantité d'action » que suppose le changement arrivé, est » la plus petite qu'il soit possible. Dans le » repos, les corps qui se tiennent en équi- » libre doivent être tellement situés que » s'il leur arrivoit quelque petit mouve- » ment, la quantité d'action seroit la moin- » dre. » *Kænig*, Professeur de Philosophie à Franeker en Frise, qui avoit été le protégé, l'admirateur, le traducteur & l'ami de M. de *Maupertuis*, lequel l'avoit autrefois introduit chez Madame *du Chatelet*, & depuis l'avoit fait recevoir de l'Académie

de Berlin, dont il étoit lui-même Président; *Kœnig*, dis-je, entreprit d'ébranler ce système, & s'efforça d'en attribuer la gloire à *Leibnitz*. Pour cet effet, il cita un fragment d'une lettre de ce Philosophe Allemand, pour prouver qu'il avoit connu cette loi du *minimum*.

Un procédé de cette espèce ne pouvoit qu'irriter M. de *Maupertuis*; se voir soupçonné de plagiat, s'en voir même accusé publiquement, étoit une insulte difficile à digérer pour un homme qui se sentoit capable d'inventer, & qui étoit réellement l'inventeur de la découverte qu'il avoit publiée. Il se modéra cependant; il écrivit poliment à *Kœnig*, pour le prier de vouloir bien lui indiquer l'original de cette prétendue lettre.

Kœnig répondit que la lettre dont il avoit rapporté le fragment, lui avoit été communiquée par un (a) homme qui avoit été

(a) Cet homme étoit le célèbre *Henzi*, Chef de la Conjuración de Berne, dont *Kœnig* étoit le complice; ce qui engagea ce dernier à s'enfuir en Hollande, où

décapité à Berne quelques années auparavant. M. de *Maupertuis* ne négligea rien pour découvrir la vérité. Il s'adressa à M. de *Paulmi*, alors Ambassadeur de France en Suisse, afin qu'on fit des recherches exactes dans les papiers de cet homme qui avoient été recueillis avec soin, & qu'on avoit consignés dans les archives de la ville de Berne. Le Roi de Prusse écrivit aussi aux Magistrats de Berne pour le même sujet. Toutes les recherches furent inutiles : la prétendue lettre de *Leibnitz* ne se trouva nulle part.

M. de *Maupertuis* indigné de la manœuvre employée contre lui, s'adressa aux Membres de l'Académie qu'il présidoit, & dont *Kœnig* en étoit un, pour avoir raison d'une pareille injustice. Alors l'Académie somma plusieurs fois le Professeur de Hollande de produire l'original de la lettre qu'il avoit citée ; & n'ayant pu satisfaire à la demande qu'on lui faisoit, l'Académie

il devint Bibliothécaire de S. A. S. Madame la Princesse d'Orange.

prononça

prononça , le 13 Avril 1752, que le fragment avoit été supposé.

On ne se feroit pas attendu que M. de V. , à qui son peu de connoissance en ces matieres défendoit d'entrer dans cette querelle , que le Roi de Prusse avoit exhorté de n'y prendre aucune part , que M. de *Maupertuis* avoit obligé dans tant d'occasions , soit à Paris , soit à Berlin , & à qui il avoit pardonné tant de (a) railleries indécentes faites sur son attachement à la Religion , dans les petits soupers du Roi ; on ne se feroit pas attendu , dis - je , que dans cette rencontre il se fût déclaré contre son compatriote & son ami , en faveur d'un étranger convaincu de fausseté , & de plus l'implacable ennemi de Madame *du Chatelet* , que M. de V. avoit tant célébrée. Il le fit cependant , soit qu'il fût jaloux de la con-

(a) Nous savons de bonne part que le *Philosophe de Sans Souci* & M. de V. ont souvent attaqué , par des railleries , M. de *Maupertuis* , au sujet de son attachement à la Religion. Ce Philosophe chrétien repoussoit avec respect & fermeté celles du Monarque , & celles du Poète avec esprit & avec amitié.

fidération que le Roi de Prusse avoit pour M. de *Maupertuis*, soit que le Zéléateur de tous les genres de gloire & de tous les titres d'honneur, fût fâché qu'on eût choisi un autre que lui-même pour Président de l'Académie de Berlin, soit que son caractère, ami du trouble & porté de tout tems à la jalousie, l'emportât sur les motifs d'honneur & de reconnoissance qui auroient dû le retenir.

Il entra donc en lice, & fit d'abord paroître un petit Mémoire sous le titre de *Réponse d'un Académicien de Berlin, à un Académicien de Paris*, dans lequel il prétendoit que le principe de la moindre action étoit démontré faux; que *Kœnig* d'ailleurs avoit prouvé que *Leibnitz* avoit remarqué que dans les modifications du mouvement, l'action devient ordinairement un *maximum* ou un *minimum*; que M. de *Maupertuis* avoit forcé quelques Membres pensionnaires de l'Académie de Berlin qui dépendoient de lui & qui auroient quitté l'Académie, s'ils n'eussent été protégés par le Roi, de rendre un Jugement odieux contre *Kœnig*; & qu'ainsi il avoit été convaincu

non-seulement de plagiat & d'erreur , mais d'avoir abusé de sa place pour persécuter un honnête homme.

Le Roi de Prusse fut indigné contre cet écrit , & le traita publiquement de libelle infâme. Il fit plus , il y répondit lui-même. Sa réponse parut sous ce titre : *Lettre d'un Académicien de Berlin à un Académicien de Paris*. On jugera par les morceaux que nous allons rapporter , de quelle maniere ce Monarque défendoit M. de *Maupertuis*.

« Le Professeur *Kænig* ne pouvant s'élever à l'égal d'un grand homme , crut que
 » ce seroit toujours beaucoup que de l'a-
 » baisser ; il disputa à notre Président les
 » découvertes sur *le Principe universel de la*
 » *moindre action* , en soutenant que *Leibnitz*
 » en étoit l'inventeur. M. de *Maupertuis*
 » demanda des autorités : il voulut savoir
 » dans quel Ouvrage de M. *Leibnitz* on
 » trouvoit des traces de ces découvertes.
 » *Kænig* , pour ne pas demeurer court dans
 » cette embarrassante situation, produisit des
 » fragmens de lettres supposées de M. *Lei-*
 » *bnitz*. Ce procès littéraire exposé dans
 » une assemblée de notre Académie , fut

» jugé , & *Kœnig* condamné d'une voix...

» Le foi - difant Académicien anonyme
 » dit , que M. de *Maupertuis* feroit , par fes
 » mauvais procédés , déferter tous nos Aca-
 » démiciens , s'ils n'étoient foutenus par
 » la protection du Roi. Autant de mots ,
 » autant de fauffetés. C'est un fait connu
 » de tout le Royaume & de toute l'Alle-
 » magne , que nos plus célèbres Académi-
 » ciens ont été attirés ici par les foins de
 » M. de *Maupertuis* ; qu'il est l'économe de
 » nos revenus , le distributeur des places
 » vacantes , le difpenfateur des gratifica-
 » tions , le protecteur des talens ; & que
 » dans toutes ces parties de fon administra-
 » tion , il a constamment montré du défîn-
 » téreffement , un esprit d'ordre dans la régie
 » de nos finances , du discernement dans
 » le choix des personnes pour remplir les
 » places vacantes , de l'équité dans la distri-
 » bution des pensions & des prix , un atta-
 » chement sincere à la gloire de l'Acadé-
 » mie , de l'amitié & de la fidélité à chacun
 » de nous en particulier , & une protection
 » toujours ouverte pour ceux qui en
 » avoient besoin ; de sorte que loin d'avoir

» fujet de nous plaindre de lui , nous lui
 » sommes redevables pour la plupart de
 » nos places , de ses instructions , de ses
 » conseils , de ses lumieres & de son exem-
 » ple.

» Je ne plains pas notre Président : il a
 » de commun avec tous les grands hommes
 » d'avoir été envié , & d'avoir réduit ses
 » ennemis à inventer contre lui des absur-
 » dités ; mais je plains ces malheureux
 » Ecrivains qui s'abandonnent insensément
 » à leurs passions , & que leur méchanceté
 » aveugle au point de trahir en même-tems
 » leur frivolité , leur scélératesse & leur
 » ignorance.

» Mais quel tems pensez-vous , Monsieur ;
 » que ces gens ont pris pour attaquer notre
 » Président ? Vous croyez fans doute qu'en
 » braves champions ils l'ont provoqué au
 » combat pour se battre à armes égales ?
 » Non , Monsieur ; apprenez à connoître la
 » lâcheté & l'indignité de leur caractère ;
 » ils savent que M. de *Maupertuis* est , de-
 » puis six mois , attaqué de la poitrine ,
 » qu'il crache le sang que sa foiblesse
 » l'empêche de travailler , qu'il est plus

» près de la mort que de la vie voilà
 » le moment qu'ils choisissent pour lui plon-
 » ger , selon qu'ils le croient , le poignard
 » dans le cœur , &c. »

Si M. de V. eût été sage , il n'eut pas poussé plus loin ses attaques. Le Roi de Prusse avoit feint d'ignorer que le Mémoire fût de ce Poëte qu'il connoissoit trop bien pour s'y être mépris. Mais faut-il lui demander de la modération ? A-t-il jamais craint de se compromettre par des satyres qui lui ont fait plus de tort qu'à ses Adversaires ? Il publia l'*Akakia* , à la suite duquel on trouve le prétendu *Décret de l'Inquisition* & le *Jugement des Professeurs du Collège de Sapience* , trois libelles où il manque à toutes les regles & à tous les égards.

M. de *Maupertuis* avoit publié , en 1752 , un volume de *Lettres sur différens sujets de Philosophie , de Morale & de Belles-Lettres* , où il dit , dans un endroit , qu'il faudroit ne pas payer le Médecin qui ne guérit pas la maladie. M. de V. prend de-là occasion de s'égayer , sous le nom du Docteur *Akakia* , il ne ménage rien.

On ne trouve que cette répétition continue de sarcasmes contre celui qu'il avoit toujours regardé jusques-là comme son maître : « ô (a) jeune homme , que » vous êtes dur & injuste ! ô jeune incon- » sidéré , jeune ignorant , jeune écolier ; » jeune raisonneur le candidat doit » apprendre que la mémoire est la faculté » de retenir des idées Le candidat se » trompe quand il dit que l'étendue n'est » qu'une perception de notre ame. S'il fait » de bonnes études , il verra que l'étendue » n'est pas comme le son & les couleurs » qui n'existent que dans nos sensations , » comme le fait tout écolier. A l'égard de » la Nation Allemande qu'il vilipende & » qu'il traite d'imbécille en termes équiva- » lens » [M. de V. ne cherche point de détours : on voit bien qu'il fait sa langue ; & de sa langue les termes les plus insultans.] « Cela nous paroît ingrat & injuste. » Ce n'est pas le tout de se tromper , il » faut être poli. » [Soyez-le donc vous-même.] « Il se peut faire que le candidat

(a) Œuvres de M. de V. tom. V.

» ait cru inventer quelque chose après
 » *Leibnitz*; mais nous dirons que ce n'est
 » pas lui qui a inventé la poudre. » [des
 » platitudes, du d'*Affoucy*, du *Gacon*, du
 » *Garassè*: voilà pourtant l'homme qui veut
 » obscurcir la gloire des autres.] « Nous ju-
 » geons unanimement que sa cervelle est
 » fort exaltée, & qu'il va bien-tôt pro-
 » phétiser. Nous ne savons pas encore s'il
 » sera des grands ou des petits Prophetes;
 »; mais nous craignons fort qu'il ne soit un
 » Prophete de malheur. » [M. de V. avoit
 » sans doute un pressentiment de sa destinée :
 » il devoit être bien-tôt puni de sa témérité.]
 » Pour conclusion, nous prions Monsieur
 » le Docteur *Akasia* de lui prescrire des
 » ptisannes rafraîchissantes. » [M. de V. doit
 » n'en avoir jamais pris, où s'il en a fait usage,
 » les ptisannes rafraîchissantes n'ont point
 » apaisé l'exaltation de sa cervelle.] « Nous
 » l'exhortons à étudier dans quelque Uni-
 » versité, & à y être modeste. » C'est lui
 » qui devoit l'être après avoir reçu les
 » leçons & corrections de celui qu'il s'efforce
 » de rendre ridicule.

Sera-t-on étonné d'apprendre, après

cela , que cet Ouvrage de M. de V. fut brûlé par la main du Bourreau [le 4 Décembre 1752 ,] dans toutes les places de Berlin ? Si l'on en croit le rapport de quelques Gens de Lettres , ce fut à cette occasion que le Roi de Prusse dit à l'Auteur ces humiliantes paroles : *Je ne vous chasse point parce que je vous ai appelé : Je ne vous ôte point votre pension , parce que je vous l'ai donnée ; mais je vous défends de reparoître devant moi.* Sans adopter cette anecdote , qui peut n'être pas vraie , il est certain que le même Prince fatigué de ses tracasseries , lui écrivit , trois mois après , cette lettre pleine de sagesse & de grandeur.

Vous êtes bien le maître de quitter mon service quand vous voudrez ; mais avant de partir , faites - moi remettre le contrat de votre engagement , la Clef , la Croix & le volume de Poësies que je vous ai confié. Je souhaiterois que mes Ouvrages eussent été seuls exposés à vos traits & à ceux de KÖNIG ; je les sacrifie de bon cœur à ceux qui croient augmenter leur réputation en diminuant celle des autres ; je n'ai ni la folie , ni la vanité de certains Auteurs. Les cabales des Gens de Lettres me pa-

roissent l'opprobre de la Littérature. Je n'estime pas moins les honnêtes gens qui les cultivent : les Chefs des cabales sont les seuls avilis à mes yeux. Du 16 Mars 1753.

Ainsi M. de *Voltaire* éprouva que M. de *Maupertuis* étoit vraiment Prophete & vrai Prophete de malheur.

Cependant il tâcha de se rapprocher du Roi, & y réussit jusqu'à un certain point ; le Roi lui rendit tout ce qu'il lui avoit ôté. Mais M. de *Voltaire* sentant que Berlin ne pouvoit plus être un séjour agréable pour lui, demanda la permission d'aller à Plombieres prendre les eaux. Il l'obtint ; mais à peine fut-il arrivé à Leipfick qu'il écrivit de nouvelles satyres, malgré la parole qu'il avoit tant de fois donnée, malgré toutes ses protestations de repentir. Ce fut alors que le Roi de Prusse lui écrivit une lettre foudroyante, où il lui rappella toutes ses fautes. Le Monarque en donna une copie à M. de *Maupertuis* : on la verra dans un recueil de lettres de ce Prince, qu'on doit mettre au jour.

Le Roi ne s'étoit pas trompé ; M. de *Voltaire* n'alla point à Plombieres : il se

rendit à Francfort où il pubia la fatyre intitulée, *Vie privée du Roi de Prusse*. Alors le Philosophe de Sans Souci irrité , non de cette fatyre, mais de ce qu'un homme si méchant portoit encore ses Ordres, le fit arrêter à Francfort, jusqu'à ce qu'il eût rendu la Croix , le contrat & le volume de Poësies. M. de *Voltaire* rendit au Résident de Prusse la clef & la croix des Ordres dont il étoit décoré , & promit de rendre le reste , quand il auroit reçu ses males. Le Magistrat de Francfort , pour le traiter avec quelque douceur , lui laissa la faculté de se promener dans la ville , en exigeant de lui une promesse par écrit , qu'il n'en fortiroit point sans permission , ou sans avoir rendu ce qu'on lui demandoit. Il promit tout & ne tint rien , ou du moins il se mit dans le cas de ne rien tenir ; car on apprit bien-tôt qu'il s'étoit enfui de la ville. On dépêcha après lui des Soldats qui le ramenerent ; il fut mis en prison & gardé par un détachement de dix Grenadiers. Il fallut donc laisser là toutes les tergiversations : ce ne fut que par cette déclaration qu'il se tira enfin d'affaires.

*D É C L A R A T I O N de M. de Voltaire
faite à Francfort , au sujet des pa-
piers que le Roi de Prusse exigeoit de
lui.*

« **J**E suis mourant : je proteste devant
» Dieu & devant les hommes , que n'étant
» plus au service de S. M. le Roi de Prusse ,
» je ne suis pas moins attaché à ce Mo-
» narque , ni moins soumis à ses volontés ,
» pour le peu de tems que j'ai à vivre. Il m'a
» fait arrêter à Francfort pour le livre des
» Poésies dont il m'avoit fait présent; j'y reste
» volontiers en prison , jusqu'à ce que ce li-
» vre soit revenu de Hambourg , où je l'ai
» laissé. J'ai rendu au Résident de Sa Majesté
» Prussienne , toutes les lettres que j'avois
» reçues d'elle , & que j'avois conservées
» comme de cheres marques des bontés dont
» elle m'avoit honoré. Elle veut aussi r'avoir
» un contrat qu'elle avoit daigné faire avec
» moi ; je suis assurément prêt à le rendre
» comme tout le reste , dès qu'il sera retrou-
» vé. Cet Ecrit qui n'étoit point , à propre-
» ment parler , un contrat , mais un pur effet

» de la bonté du Roi , ne tirant à aucune
 » conséquence , ne contenoit autre chose
 » qu'un remercement de ma part , tant au
 » sujet de la pension dont Sa Majesté le Roi
 » de Prusse me gratifioit , avec la permission
 » du Roi mon maître , que de celle qu'il ac-
 » cordoit à ma Niece après ma mort , ainsi que
 » pour la croix & la clef de Chambellan. Le
 » Roi de Prusse avoit d'aigné mettre au bas
 » de ce petit Ecrit , autant qu'il m'en sou-
 » vient : *Je signe de grand cœur ce marché , que*
 » *j'avois envie de faire il y a quinze ans. Ce*
 » papier absolument inutile à Sa Majesté , à
 » moi & au public , sera certainement rendu ,
 » dès qu'il sera retrouvé parmi mes autres
 » papiers ; je me déclare criminel de Leze-
 » Majesté envers le Roi de France mon maî-
 » tre , & le Roi de Prusse , si je ne rends
 » pas ce papier à l'instant qu'il sera entre
 » mes mains. Ma Niece qui est auprès de
 » moi durant ma maladie , s'engage , sous
 » le même ferment , à le rendre , si elle le
 » trouve ; & en attendant que je puisse avoir
 » communication de mes papiers à Paris ,
 » j'annule entièrement ledit Ecrit , décla-
 » rant ne prétendre rien de Sa Majesté le

» Roi de Prusse, & je n'attends rien dans l'é-
 » tat cruel où je suis, que la compassion
 » que doit sa grandeur d'ame à un homme
 » mourant, qui avoit tout sacrifié & qui a
 » tout perdu pour s'attacher à lui, qui l'a
 » servi avec un zele qui lui a été utile, qui
 » n'a jamais manqué à sa personne, & qui
 » comptoit sur la bonté de son cœur. Je
 » suis obligé de dicter ceci, ne pouvant
 » écrire, & je signe avec le plus profond
 » respect, la plus pure innocence & la dou-
 » leur la plus vive, &c. »

Cette disgrâce l'humilie trop, pour nous permettre aucune réflexion. Mais il va bientôt reprendre sa gayeté & donner une libre carrière à la nôtre.

A peine l'orage fut-il conjuré, que semblable aux Matelots qui oublient les résolutions & les vœux formés durant la tempête, il s'embarqua de nouveau sur son élément favori, c'est-à-dire; la dispute & la plaisanterie. Plusieurs Epigrammes de sa façon, plusieurs Vers satyriques furent semés dans le Public contre le Roi de Prusse & M. de *Maupertuis*. Celui-ci indigné d'un acharne-

ment dont il sembloit que l'humiliation de son ennemi eut dû le débarrasser, y répondit par ce fameux billet doux.

M. de MAUPERTUIS à M. de VOLTAIRE.

JE vous déclare que ma santé est assez bonne pour vous aller trouver partout où vous serez, pour tirer de vous la vengeance la plus complete. Rendez grace au respect & à l'obéissance qui ont jusqu'ici retenu mon bras. MAUPERTUIS.

M. de *Voltaire*, toujours habile à saisir le ridicule de tout ce qu'on fait contre lui, & à le tourner à son avantage, ne manqua pas de tirer parti de cette Lettre. Il y répondit & publia sa Réponse sous ce titre : *L'Art de bien argumenter en Philosophie, réduit en pratique par un vieux Capitaine de Cavalerie, travesti en Philosophe.* Elle contenoit le billet en question, mais falsifié, & deux lettres, l'une adressée à M. de *Maupertuis* en réponse de la sienne, & l'autre à M. *Formey*, Secrétaire perpétuel de l'Académie de Berlin. C'est ainsi qu'il parloit à M. de *Maupertuis*.

« J'ai reçu, Monsieur, la Lettre dont

» vous m'honorez. Vous m'apprenez que
 » vous vous portez bien ; que vos forces
 » sont entièrement revenues , & vous me
 » menacez de venir m'affaffiner , si je publie
 » (a) la Lettre de *la Beaumelle*. Ce procédé
 » n'est ni d'un Président d'Académie , ni d'un
 » bon Chrétien tel que vous êtes. Je vous
 » fais mon compliment sur votre bonne santé,
 » mais je n'ai pas tant de forces que vous. Je
 » suis au lit depuis quinze jours , & je vous
 » supplie de différer la petite (b) expérience
 » de physique que vous voulez faire. Vous
 » voulez peut-être me disséquer ; mais son-
 » gez que je ne suis pas un géant des terres
 » australes , & que mon cerveau est si petit ,
 » que la découverte de ses fibres ne vous don-

(a) Dans le billet de M. de *Maupertuis* est-il question de cette Lettre ? Ce qui avoit irrité le Philosophe n'étoit autrè chose que les Libelles que vous avez publiés , non contre sa découverte , mais contre sa personne. Il y en avoit même quelques-uns dans lesquels Madame de *Maupertuis* se trouvoit compromise.

(b) Ce n'étoit pas une expérience de physique qu'il vouloit faire , mais une expérience de courage , & l'on voit qu'il s'adressoit fort mal.

nera

» nera aucune notion (a) de l'ame. De plus, si
 » vous me tuez, ayez la bonté de vous sou-
 » venir que M. de *la Beaumelle* m'a promis
 » de me poursuivre jusqu'aux enfers : il ne
 » manquera pas de m'y aller chercher, quoi-
 » que le trou qu'on doit creuser par votre
 » ordre jusqu'au centre de la terre, & qui
 » doit mener tout droit en enfer, ne soit
 » pas encore commencé : il y a d'autres
 » moyens d'y aller; & il se trouvera que
 » je ferai mal mené dans l'autre monde,
 » comme vous m'avez (b) persécuté dans

(a) Vos procédés & vos ouvrages lui avoient assez fait connoître la vôtre.

(b) Personne ne vous a persécuté que vous-même. Il ne falloit pas vous unir à *Kœnig* contre votre ancien Précepteur, auquel vous aviez promis une reconnoissance éternelle : il ne falloit pas désobéir au Roi de Prusse qui vous avoit expressément défendu d'entrer dans cette querelle ; il ne falloit pas publier Epigramme sur Epigramme contre les Membres de l'Académie de Berlin qui n'étoient point de votre avis ; il ne falloit pas Et le Roi de Prusse ne vous auroit pas puni.

» celui-ci. Voudriez-vous, Monsieur,
 » pousser l'animosité si loin ? Ayez la
 » bonté de faire une petite attention. Pour
 » peu que vous vouliez exalter votre ame
 » pour voir clairement l'avenir, vous ver-
 » rez que si vous venez m'affaffiner à Leip-
 » sick, où vous n'êtes pas plus aimé qu'ail-
 » leurs, & où votre Lettre est déposée,
 » vous courez quelque risque d'être (a)
 » pendu ; ce qui avanceroit trop le moment
 » de votre maturité & feroit peu convena-
 » ble à un Président d'Académie. Je vous
 » conseille de faire d'abord déclarer la Let-
 » tre (b) de *la Beaumelle*, forgée & atten-

(a) Voilà d'où procede votre courageuse plaignante : le délateur a beau jeu pour rire quand il a pris ses précautions.

(b) Voici cette fameuse Lettre dont M. de *Voltaire* prétend tirer un si grand avantage contre M. de *Maupertuis*. Nous la rapporterons telle que M. de *Voltaire* la rapporte lui-même. Elle fut adressée à M. *Roques*, Pasteur au Pays de Hesse-Hombourg. « *Maupertuis* » vient chez moi, ne me trouve pas ; je vais chez lui : » il me dit qu'un jour aux soupers des petits apparte-

» tatoire à votre gloire dans une de vos Af-
 » semblées : après quoi il vous fera permis
 » peut-être de me tuer, comme perturba-
 » teur de votre amour-propre.

» mens, M. de *Voltaire* avoit parlé d'une manière
 » violente contre moi ; qu'il avoit dit au Roi [de
 » Prusse] que je parlois peu respectueusement de lui
 » dans mon Livre [intitulé *mes Pensées*] ; que je
 » traitois la Cour philosophe de Nains & de Bouffons ;
 » que je le comparois aux petits Princes Allemands ,
 » & mille faussetés de cette force. M. de *Maupertuis*
 » me conseilla d'envoyer mon Livre au Roi en droi-
 » ture avec une Lettre qu'il vit & corrigea lui-même. »
 M. de *Voltaire* traite cette confidence de M. de *Mau-*
pertuis , de crime atroce ; mais il ne rapporte pas la
 Lettre de M. de *la Baumelle* en entier , dont le com-
 mencement, qu'il a prudemment retranché, auroit
 éclairci le fait & justifié M. de *Maupertuis* , au sujet
 du reproche d'avoir manqué au secret qu'il devoit à ce
 qui se dit aux soupers particuliers du Roi. M. de *Mau-*
pertuis n'alla chez M. de *la Baumelle* , que parce que
 celui-ci lui avoit déjà fait une visite, & il ne lui ra-
 conta l'entretien du souper, qu'après que M. de *la*
Baumelle lui en eût parlé lui-même, car il en avoit été
 déjà instruit par un Secrétaire du Roi de Prusse.

» Au reste, je suis encore bien foible:
 » Vous me trouverez au lit, & je ne pour-
 » rai que vous jeter à la tête ma feringue
 » & mon pot-de-chambre; mais dès que
 » j'aurai un peu de force, je ferai charger
 » mes pistolets *cum pulvere pyrio*, & en mul-
 » tipliant la masse par le quarré de la vi-
 » tesse, jusqu'à ce que l'action & vous
 » soient réduits à zéro, je vous mettrai du
 » plomb dans la cervelle; elle paroît en
 » avoir besoin.

» Il fera triste pour vous que les Alle-
 » mands que vous avez tant vilipendés,
 » aient inventé la poudre, comme vous
 » devez vous plaindre qu'ils aient inventé
 » l'Imprimerie. Adieu mon cher Président.»

V O L T A I R E.

La Lettre à M. Formey est dans le même goût. Comme elle ne se trouve dans aucune Edition des Œuvres de M. de *Voltaire*, nous croyons devoir la joindre à la précédente.

« *Monfieur le Secrétaire Eternel*,
 » Je vous envoie l'arrêt de mort que le

» Président a prononcé contre moi , avec
 » mon (a) appel au Public, & les témoigna-
 » ges de protection que m'ont donné tous les
 » Médecins & tous les Apoticaire de Léip-
 » sîck. Vous voyez que M. le Président ne
 » se borne pas aux expériences qu'il pro-
 » jette dans les terres australes, & qu'il
 » veut absolument séparer dans le Nord
 » mon ame d'avec mon corps. C'est la pre-
 » miere fois qu'un Président a voulu tuer
 » un de ses Conseillers. Est-ce là le principe
 » de la moindre action ? Quel terrible hom-
 » me que ce Président ! Il déclare faussaire
 » à gauche, il assassine à droite, & il prou-
 » ve Dieu par *a* plus *b* divisé par *x*. Fran-
 » chement on n'a rien vu de pareil. J'ai fait,
 » Monsieur, une petite réflexion ; c'est que
 » quand le Président m'aura tué, disséqué,
 » & enterré, il faudra faire mon éloge à

(a) M. de *Voltaire* fait ici allusion au jugement
 prononcé contre *Kœnig*, par l'Académie qui le
 déclara faussaire & le raya du nombre de ses Membres.
Kœnig publia alors un Ouvrage sous le titre d'*Appel*
au Public.

» l'Académie , selon la louable coutume.
 » Si c'est lui qui s'en charge , il ne fera pas
 » peu embarrassé. On fait comme il l'a été
 » avec feu M. le Maréchal de *Sch-Metteau* ,
 » auquel il avoit fait quelque peine pendant
 » sa vie. Si c'est vous , Monsieur , qui faites
 » mon Oraison funebre , vous y ferez tout
 » aussi empêché qu'un autre. Vous êtes
 » Prêtre , & moi je suis Profane ; vous êtes
 » Calviniste , & je suis Papiste ; vous êtes
 » Auteur , je le suis aussi ; vous vous portez
 » bien , & je suis Médecin. Ainsi , Monsieur ,
 » pour esquiver l'Oraison funebre & pour
 » mettre tout le monde à son aise , laissez-
 » moi mourir de la main cruelle du Prési-
 » dent , & rayez-moi du nombre de vos
 » Elus. Vous sentez bien , d'ailleurs , qu'é-
 » tant condamné à mort par son Arrêt , je
 » dois être probablement dégradé. Retran-
 » chez-moi donc , Monsieur , de votre liste ;
 » mettez-moi avec le faussaire *Kœnig* , qui
 » a eu le malheur d'avoir raison. J'attendrai
 » patiemment la mort avec ce coupable :
 » *pariterque cadentes ignovère diis*. Je suis mé-
 » taphysiquement , Monsieur , votre &c. »

Depuis, M. de *Voltaire* n'a cessé de déclamer contre son ennemi ; la mort de M. de *Maupertuis* n'a point apaisé sa haine. Il a fait réimprimer cet amas d'injures qu'il avoit vomies : & en dernier lieu dans son *Siècle de Louis XV*, il ne craint point d'attaquer les Observations de tant d'Académiciens sur la figure de la terre, uniquement pour ravir à M. de *Maupertuis* la gloire de cette découverte qui lui appartenoit plus qu'à toute autre, puisqu'il avoit été le principal Instigateur de l'entreprise.



C H A P I T R E I V.

M. DE LA BEAUMELLE.

CET AUTEUR, après avoir quitté Copenhague où il étoit Professeur Royal en Belles-Lettres Françaises, se rendit à Berlin dans l'intention de voir la Cour de Prusse, & peut-être de s'y établir, à l'exemple de plusieurs autres Français. M. de *Voltaire* étoit un de ceux qui paroissoient y avoir plus de crédit; c'est pourquoi M. de *la Beaumelle*, qui avoit été avec lui en correspondance de lettres, crut lui devoir une visite en arrivant. Cette première entrevue se passa d'une manière assez honnête, à beaucoup de questions près que M. de *Voltaire* lui fit, pour savoir quels étoient ses projets d'établissement. Le nouveau débarqué ne jugea pas à propos de s'expliquer. On l'avoit déjà prévenu sur le caractère de l'homme à qui il avoit affaire; on lui avoit sur-tout conseillé de ne pas trop s'y fier. Il se contenta donc de dire qu'il venoit pour

voir trois grands hommes, le Roi, M. de *Voltaire* & M. de *Maupertuis*. Cette réponse ne fut point une recommandation : il avoit nommé un homme de trop, & peut-être deux. L'estime qu'il témoignoit pour M. de *Maupertuis*, ne pouvoit que déplaire à quelqu'un qui n'étoit déjà que trop jaloux du mérite de ce Philosophe, & de la considération dont il jouissoit. M. de *la Beaumelle* ne tarda pas à s'en appercevoir. Il avoit prêté à M. de *Voltaire*, qui le lui avoit demandé, un exemplaire de ses *Pensées*, où l'on trouve celle-ci :

Qu'on parcoure l'Histoire ancienne & moderne, on ne trouvera point d'exemple de Prince qui ait donné 7000 écus de pension à un Homme de Lettres, à titre d'Homme de Lettres. Il y a eu de plus grands Poètes que Voltaire ; il n'y en eut jamais de si bien récompensés, parce que le goût ne met jamais de bornes à ses récompenses. Le Roi de Prusse comble de bienfaits les hommes à talents, précisément par les mêmes raisons qui engagent un petit Prince d'Allemagne à combler de bienfaits un bouffon ou un nain.

M. de *Voltaire* ne manqua pas de se servir

de ce passage pour prévenir le Roi contre le Penſeur François, ſuppoſé qu'il fût dans l'intention de ſe fixer à Berlin. Ce ne fut en apparence que par zele pour la gloire du Monarque, qu'il prétendoit y être offenſé ; mais la vraie cauſe de ce mécontentement doit s'attribuer ſans doute à ces paroles, *il y a eu de plus grands Poètes que Voltaire, il n'y en eut jamais de ſi bien récompénſés.* En effet, il n'en falloit pas davantage pour irriter un homme qui, dans la République des Lettres, comme *Céſar* dans la République Romaine, ne vouloit point avoir de ſupérieur, ou comme *Pompée*, ne vouloit point avoir d'égal.

Il diſſimula pourtant. Il ſe contenta, en rendant le livre à M. de *la Beaumelle*, de lui en faire une Critique judicieuſe & très-févere, & d'ajouter un petit mot de reproche au ſujet du paſſage que nous avons cité. Le jeune Auteur n'eut pas de peine à ſe juſtifier : M. de *Voltaire* parut content, & lui promit de le ſervir auprès du Roi.

Bien loin de lui tenir parole, M. de *la Beaumelle* apprit que ſon Ouvrage avoit fait

la matiere de l'entretien des petits Soupers du Roi, & que son Protecteur prétendu avoit été le seul qui eût donné un mauvais sens à la Pensée en question.

Un semblable procedé ne pouvoit que révolter un Auteur qui convenoit à la vérité de la trop grande hardiesse & du peu de précision de quelques-unes de ses Pensées, mais qui protestoit n'avoir offensé personne dans celle qu'on cherchoit à envenimer. Il soutenoit au contraire qu'elle ne pouvoit tourner qu'à la gloire du Roi de Prusse & des Hommes de Lettres qu'il admettoit à sa familiarité; & qu'à moins de vouloir la défigurer, il étoit clair qu'elle signifioit, qu'autant que le Roi de Prusse est au-dessus des Princes qui font leurs délices des bouffons & des nains, autant les Savans de sa Cour sont au-dessus des nains & des bouffons. C'est du moins le sens que M. le Comte *Algaroti* & M. de *Maupertuis*, incapables de tremper dans d'indignes manœuvres & assez généreux pour dire leur sentiment en Présence d'un Roi, donnerent à cette pensée, lorsque M. de *Voltaire* la cita comme un trait injurieux à la gloire du

Prince & des Gens de Lettres qui l'enviro-
noient.

Quelque irrité que fut M. de *la Beaumelle* de la duplicité de M. de *Voltaire*, il se contenta de lui en faire des reproches très-moderés, persuadé qu'il étoit dangereux de rompre avec lui. Celui-ci fit de son mieux pour lui cacher qu'il fût son ennemi; & cependant il continua toujours ses menées. Il ne cessa de lui rendre des mauvais offices auprès du petit nombre de personnes qu'il voyoit; il attaquoit à la fois son esprit & sa probité; il engagea même un (a) homme attaché au service du Roi, à lui écrire une lettre qui lui annonçoit mille choses à craindre, s'il restoit plus long-tems à Berlin.

M. de *la Beaumelle* ne fut point effrayé de ces avis qu'il jugeoit faux, ce qui lui fut confirmé par plusieurs personnes qui lui dirent que le Monarque n'étoit point indisposé contre lui. M. de *Maupertuis* fut un de ceux qui l'assurèrent le plus qu'il n'a-

(a) Cet homme étoit M. d'*Arges*, alors.

voit rien à craindre ; il lui ménagea même l'occasion de se justifier pleinement auprès du Prince Royal de Prusse & de la Reine mere , de quelques bruits calomnieux qu'on avoit répandus contre lui ; & l'amitié qu'il lui témoigna dans cette circonstance fut ce qui envenima le plus la haine de M. de *Voltaire* , qui ne cessa, dès ce moment, de le persécuter de toutes les manieres. Il poussa les choses jusqu'à dire dans plusieurs maisons qu'il n'étoit point Français ; que s'il l'étoit , il avoit sans doute été chassé de France ; que s'il n'avoit pas été chassé de France , il l'avoit été de Dannemarck ; que s'il ne l'avoit pas été de Dannemarck , il étoit du moins un mauvais sujet. Quand on raisonne ainsi , on trouve toujours des griefs à imputer aux gens. Enfin M. de *la Beaumelle* dégoûté d'un séjour qui lui offroit l'ennemi le plus artificieux , & par conséquent le plus à craindre , prit la résolution de quitter Berlin pour se rendre dans sa Patrie ; & en partit au mois de Mai 1752 , en emportant l'estime & les regrets de ses compatriotes , que son ennemi ne put lui enlever.

Arrivé à Francfort , il apprit que le Libraire *Eslinger* alloit faire une édition du *Siècle de Louis XIV.* Le cœur tout ulcéré des mauvais traitemens qu'il avoit récemment éprouvés de la part de l'Auteur de cet Ouvrage , il proposa au Libraire d'insérer dans cette édition des Notes critiques de sa façon. Il lui en fournit d'abord pour le premier volume ; mais lassé de ce genre de travail , il l'abandonna. Ce fut M. le Chevalier de *Mainvillers* , qui commenta les deux autres volumes.

A peine cette édition eut-elle vû le jour ; que M. de *Voltaire* entra en fureur ; & sans s'informer si toutes les Notes étoient de la même main , ou du moins feignant d'ignorer qu'elles n'en étoient pas , il n'épargna rien pour soulever l'Autorité contre celui qui avoit osé le critiquer. Il écrivit vingt lettres à Paris contre lui. Madame *Dénis* , sa nièce , fut députée à M. d'*Argenson* , pour se plaindre de l'injustice du Commentateur , pour prouver au Ministre que le Régent étoit attaqué dans une Note du troisième volume , & lui protester en outre

que M. le Duc d'Orléans en étoit fort irrité. M. de *la Beaumelle* apprit cette scène par feu M. l'Abbé *Sallier*, un des spectateurs. Il resta tranquille ; & se dispofoit à prouver, par une lettre du Magistrat de Francfort & une autre du Libraire *Eflinger*, qu'il n'avoit commenté que le premier volume, quand il fut arrêté le 23 Avril 1753, & mené à la Baſſille.

Le succès de cette noble manœuvre ne calma point l'Auteur du *Siècle de Louis XIV.* Il profita de la détention de son ennemi pour publier contre lui un Libelle intitulé *Supplément au Siècle de Louis XIV.*, dans lequel il prodigue les personalities & les injures les plus atroces.

M. de *la Beaumelle* n'eut pas plutôt recouvré sa liberté, qu'il trouva Paris inondé d'exemplaires de cette Satyre odieuse, où l'on s'efforçoit de le noircir dans un tems où il ne pouvoit se défendre, où il ignoroit même qu'il fût attaqué. Il crut devoir y répondre ; & ce fut alors que parurent ses *Lettres (a)* à M. de *Voltaire*, qui pour

(a) Ces lettres au nombre de vingt-quatre, paru-

lors étoit à Colmar où il s'étoit retiré ; après sa disgrâce à la Cour de Prusse. On jugera par les morceaux que nous allons en citer, où nous réunirons l'attaque & la défense, quel est celui des deux qui mérite le plus l'indulgence du Public : nous disons l'indulgence ; car rien n'est plus avilissant pour la Littérature que ces démêlés qui animent les Gens de Lettres les uns contre les autres.

(a) « Je viens de lire votre *Supplément au*
 » *Siècle de Louis XIV.* C'est un tissu d'inju-
 » res contre moi : j'en ai eu honte pour
 » vous. Vous faites des fautes, on les ré-
 » prend ; vous répondez à la Critique par
 » des invectives : & vous appelez cela
 » faire des *Supplémens* à vos Livres ? D'où
 » vous vient cette haine, cette rage contre
 » moi ? Vous avez commencé les hostilités :
 » comptez qu'elles ne finiront pas quand

rent en 1753, en un vol. in-12, avec cette épigraphe : *An si quis atro dente me petiverit, Anultus ut flebo puer?* Hor.

(a) Lettre 1. pag. 7.

VOUS

» vous le voudrez. Que je vous rappelle
 » les faits. Vous m'avez fait tout le mal
 » qu'un homme peut faire à un homme. Je
 » parus à peine à Berlin, que je fus persé-
 » cuté par vous, &c.

» (a) Je vais donc vous répondre, mais
 » sans fiel, je n'en ai point : sans déclama-
 » tion, j'ai la voix trop foible : sans invéc-
 » tives, je fais les bienféances ; sans égard
 » aux conseils timides & faussement modé-
 » rés : qui fait mieux que moi ce que je
 » me dois ? Mais si par une méchanceté
 » qu'à peine je crois possible des ennemis
 » que je ne connois pas, parce que je ne
 » les ai pas mérités, donnoient un mau-
 » vais sens aux paroles les plus mesurées,
 » s'ils exigeoient que je connivasse par
 » mon silence à mon propre deshonneur ;
 » je fors d'un lieu où j'ai fait le souhait
 » d'un Empereur Romain : *plût à Dieu que*
 » *je ne sçusse pas écrire !* & je n'hésite pas à

(a) Page 12.

» faire celui d'un Philosophe Grec, qu'on
 » me ramene aux Carrieres.

« (a) J'avois à me plaindre de vous quand
 » je commençai l'examen du *siècle de Louis*
 » *XIV.* . . . un homme plus mûr se feroit
 » défié de son ressentiment ; & ce fut en ce
 » moment-là même que je pris la plume ,
 » *en jeune homme inconsidéré* , comme vous
 » le dites très-bien je (b) n'avois pas
 » alors le droit que votre Libelle m'a donné
 » depuis , de vous traiter comme il me
 » plairoit. Relisez cet affreux recueil d'in-
 » sultes , & vous conviendrez qu'aujour-
 » d'hui vous ne pouvez avoir auprès de
 » moi d'autre Avocat que moi-même
 » Peut-être aussi le chagrin m'arracha quel-
 » ques remarques injustes , & le *Voltaire*
 » qui m'avoit nui auprès du Roi de Prusse ,
 » me gâta le *Voltaire* que je lisois. Je me dé-
 » goûtai bien-tôt de ce genre de travail, non
 » que je ne trouvasse par-tout des fautes ,

(a) Lettre 2. pag. 13.

(b) Pag. 14.

« mais je ne me trouvois pas la même hu-
 « meur. Je ne passai donc point le premier
 « volume. C'en étoit trop sans doute. Je
 « devois me dire qu'il étoit fort au-dessous
 « de moi d'imprimer des apostilles sur un
 « Livre plus aisé à refaire qu'il ne l'est d'en
 « compter les erreurs. Mais à mon âge, on
 « fait la faute, & ensuite on la voit. Ce-
 « pendant vous assurez que je suis l'Auteur
 « de toutes les remarques . . . de 3 à 400
 « Notes du premier tome, vous n'en com-
 « battez que cinq ou six. Mon Continua-
 « teur vous a fourni plus de matière. C'est à
 « lui à se défendre.

« (a) *Maupertuis a suscité contre moi Ju-*
 « *piter & la Beaumelle.*

« Ce n'est point à moi à relever l'indé-
 « cence de l'association de ces deux noms.
 « Mais M. de *Maupertuis* n'est point homme
 « à *susciter*, ni la *Beaumelle* homme à être
 « *suscité*; & pour *Jupiter*, *Jupiter* a écrit
 « plusieurs fois à Paris, qu'il n'avoit été

(a) Pag. 18.

» suscité contre M. de *Voltaire*, que par les
 » fautes de M. de *Voltaire*.

» (a) Vous dites que je suis * leve de Ge-*
 » *n ve*. Je suis né à Valleraugue en Lan-
 » guedoc : j'ai été élevé au Collège de
 » l'Enfance de Jésus   Alais. C'est autant
 » au Roi qu'à mon pere, que je suis rede-
 » vable de mon  ducation. Je ne suis donc
 » point * leve de Genève* : & quand je le fe-
 » rois ! que ne l'avez-vous été vous-même :
 » vous y auriez appris à être juste & bien-
 » faisant, libre sans licence, tolérant sans
 » impiété, philosophe sans bel esprit, histo-
 » rien sans partialité. puissiez - vous
 » n'en être jamais l'habitant, vous qui me
 » reprochez d'en être l'éleve ! Genève ne
 » mérite point d'avoir les restes de l'u-
 » nivers.

» (b) *J'aurois d *, dites-vous, *vous choisir*
 » *plutôt pour maître que pour ennemi*. Je fe-
 » rai votte disciple en fait de pensées ing -
 » nieusement vernissées : soyez le mien en

(a) Lettre 3. p. 20.

(b) Pag. 23.

» fait de procédés honnêtes. Apprenez-moi
» à avoir de l'esprit, je vous apprendrai à
» reconnoître vos torts. . . . &c.

» (a) Que nous sommes petits, vous &
» moi! depuis un an, nous disputons sans
» pudeur sur quelques syllabes d'un livre
» historique, & *Leibnitz* & *Newton* dispu-
» toient sans fiel de l'empire du Monde Pen-
» sant. *Leibnitz* & *Newton* ne font qu'un
» trait dans le tableau de l'univers: que
» ferons-nous, vous & moi, dans cette
» foule d'Ecrivains polémiques, qui après
» avoir servi de risée à leurs contempo-
» rains, disparoissent aux yeux de leurs des-
» cendants?

» (b) Vous dites qu'*au sortir de la Saxe,*
» *je mis dans mes Pensées des choses sur la*
» *Saxe, que vous ne pouvez lire sans frémir.* Je
» n'ai jamais été en Saxe; & dans aucune
» édition de mon Livre, il n'y a pas un mot
» sur la Saxe. Qui croiroit que vous citez des

(a) Lettre 4. pag. 26.

(b) Lettre 6. pag. 35.

» phrases de mon Livre qui n'y font point ;
 » & qui n'y ont jamais été ?

» (a) Vous dites que *je gâte tout ce que je*
 » *touche*. Et moi je dis que votre unique
 » talent est d'embellir tout ce que vous *tou-*
 » *chez* : aussi touchez-vous fans cesse.

» (b) *Le Fou du Roi Jacques*, s'étant un
 » jour assis sur le trône, on lui demanda :
 » que fais-tu là, Maraut ? Il répondit : je
 » regne. *L'Auteur de mes Pensées fait plus*,
 » *il fait regner*.

» Ceci n'est point mal, quoique volé du
 » *Roi de Cocagne*. Si tout étoit écrit sur ce
 » ton-là, vous auriez agréablement péché
 » contre les regles du Libelle. Mais il vous
 » est plus facile d'être atroce, que d'être plai-
 » fant. Il vous l'est fans doute aussi plus d'être
 » injuste que d'être vrai ; puisque dans
 » la page 15, vous osez assurer que je n'ai
 » relevé aucune de vos fautes. Je n'en ferai

(a) Pag. 36.

(b) Pag. 38.

» point ici l'énumération: j'écris des Lettres
» & non des Volumes. Mais dans l'*Introduc-*
» *tion* seule, qui n'est que de quinze pages,
» j'en ai relevé quinze, & dans tout le reste
» à proportion. Je n'ai relevé aucune de vos
» fautes! ingrat que vous êtes! Pourquoi
» avez-vous donc si souvent profité de mes
» remarques dans votre nouvelle Edition, où
» vous annoncez des augmentations que vous
» n'y avez pas mises, & où vous avez mis
» des corrections que vous n'annoncez pas?
» Pourquoi ne répondez-vous qu'à quel-
» ques-unes de mes Notes critiques? Pour-
» quoi y répondez-vous en homme piqué
» de ses erreurs? Je n'ai relevé aucune de
» vos fautes! J'en ai, sans livres, sans se-
» cours, en quelques après-midi, relevé
» trois cens-quarante dans les deux tiers du
» premier volume. Que seroit-ce si j'avois
» continué?

» (a) Vous apprenez au Public, qu'on
» vous a volé une *Histoire Universelle* depuis
» Charlemagne, & que si je sais où elle est,

(a) Lettre 7. pag. 45.

» vous m'en donnerez plus de quinze ducats.
 » Je vous apprends , gratis , que je l'ai vue
 » reliée en parchemin , in-4^o. , entre les
 » mains de S. A. S. Madame la Duchesse de
 » Saxe-Gotha , à qui vous l'avez envoyée ,
 » dans des espérances insinuées , qui ne fe-
 » roient point honneur à votre défintéref-
 » sement. A quelle réplique me réduisez-
 » vous ? Ne dégradons point les Lettres :
 » c'est à nous à les ennoblir.

» (a) Vous aviez dit dans votre *Siècle* ,
 » du ton d'un Charlatan qui annonce à la
 » populace une drogue nouvelle : aucun
 » Historien n'a parlé de l'homme au masque
 » de fer. On vous répondit avec modestie :
 » les *Mémoires secrets de Perse* en ont parlé. Au-
 » jourd'hui vous répliquez fougueusement ,
 » que les *Mémoires de Perse* sont obscurs & aussi
 » méprisables que M E S P E N S É E S : com-
 » me si l'obscurité prouvoit le silence. Vous
 » ajoutez que votre *Siècle* étoit fait en partie
 » long-tems avant les *Mémoires de Perse* :
 » comme s'il étoit moins vrai que les Mé-

(a) Lettre 8. pag. 49.

» moires de Perse en ont parlé avant le
» Siècle.

» On ennoblira l'humiliation où l'on des-
» cend de parler d'un tel Critique ; on se lavera
» de l'opprobre de lui adresser la parole. La mo-
» dération me conseille le silence : mais par
» honneur je dois une réponse aux Esprits
» foibles & à vous. Il est mille gens que de
» pareils discours déterminent dans leurs dé-
» cisions. Ils ne peuvent pas examiner ; ils
» ne sont capables que d'être frappés : &
» pour les réveiller il faut les frapper vive-
» ment. Ils jugent d'après l'impression du
» mot, du son, qui affecte leurs yeux, leurs
» oreilles. Qu'ils réfléchissent combien ce
» jugement est injuste.

» L'homme le plus vertueux, le plus res-
» pectable pourroit donc être flétri gratui-
» tement par la plume ou le ton d'un Ecri-
» vain qui auroit trouvé un tour de phrase
» méprisant ! La réputation d'un homme
» dépendroit des insolences artificieuses d'un
» autre homme ! Voilà pour les Esprits foi-
» bles.

» Je demande pardon à M. le Président He-
» nault de mêler son nom au nom d'un homme

» tel que vous on se lavera de l'opprobre
 » de vous adresser la parole. Qu'est ce que
 » tout cela ? des injures grossières, des mots
 » vides de sens : oui , des mots vides de sens.
 » Car , que peut-on me reprocher ? de le-
 » geres imprudences à un âge où les loix les
 » présumant, puisqu'elles ne laissent pas aux
 » hommes toute leur liberté ; quelques har-
 » dieffes dans des écrits peu réfléchis ; un
 » abus de la façon de penser indépendante ,
 » permise dans des pays étrangers où j'ai
 » vécu , & où l'esprit n'a peut-être pas af-
 » fez de chaînes, comme , peut-être , il en
 » a trop ailleurs. Peut-on m'objecter de ces
 » traits contraires à l'honneur , à la pro-
 » bité , de ces traits qui font que les gens
 » scrupuleux répugnent à parler d'un hom-
 » me ! Mon nom peut hardiment paroître à
 » côté d'un nom respectable : il est sans tache,
 » s'il est sans gloire ; & j'ai à vivre. *Vous de-*
 » mandez pardon au Président Hénault : de-
 » mandez pardon à la vérité & à la vertu qui
 » vous crient que M. le Président Hénault ,
 » sous quelque aspect qu'il m'envisage , soit
 » du côté de l'extraction , soit du côté de l'es-
 » prit , soit du côté de la probité , ne sera ja-

» mais fâché que vous parliez de lui & de moi
» dans la même ligne. Qui parle de moi n'a
» nulle expiation à faire : mais fusſai-je un
» monſtre , votre délicateſſe feroit encore
» mal placée , &c.

» (a) *On eſt malheureusement obligé de reve-*
» *nir à un objet bien dégoûtant pour le public ,*
» *à la Beaumelle. Quoi ! n'avez - vous pas*
» *craint la rétorſion ! Vous n'avez pas craint*
» *que le public vous dit par moi que ſi vous*
» *continuez à écrire vous perdrez votre ré-*
» *putation , mais que votre ignominie vous*
» *reſtera ? L'aimable , le délicieux objet que*
» *Voltaire ! Eh ! il ne peut pas feulement ſe*
» *ſupporter lui-même. Sans ceſſe il cherche*
» *à s'étourdir ſur les remords dont il eſt dé-*
» *chiré , par un vain bruit qu'il excite ſes*
» *aveugles admirateurs à former autour de*
» *lui. Je ſuis dégoûtant pour le public ; &*
» *qu'êtes-vous à ſes yeux ? Qu'eſt pour les*
» *Dévots l'Auteur, de la Pucelle d'Orléans ;*
» *pour les Chrétiens, l'Auteur du (b) Sermon*

(a) Lettre 9. pag. 53.

(a) Comme les lettres de M. de la Beaumelle ſu-

» des Cinquante ; pour les Rois , l'Auteur de
 » ce mot à jamais odieux , *il n'y a qu'un*
 » *Dieu & qu'un Roi* ; pour ce Roi unique ,
 » l'Auteur de sa *Vie privée* ; pour les Gens
 » de goût , l'Auteur de *Semiramis* , d'*Oreste* ,
 » du *Duc de Foix* , &c. ? pour les Ames gé-
 » néreuses , l'implacable ennemi de *Desfon-*
 » *taines* , de *Rousseau* , &c. pour les Esprits
 » vrais , l'infidèle Compilateur de l'*Histoire*
 » *Universelle* ; pour les Cœurs droits , le pâle
 » Envieux de *Maupertuis* , de *Montesquieu* ,

rent composées en 1753 , cet Auteur n'a pu citer des
 Ouvrages encore plus forts contre le Christianisme ,
 que M. de *Voltaire* a publiés depuis ce tems-là , tels que
 sont le *Dictionnaire Philosophique* , les *Questions de*
Zapata , le *Cathécumène* , l'*Histoire du Bannissement*
des Jésuites de la Chine , les *Homélies* prétendues pro-
 noncées à *Londres* , les *Notes sur le Discours de l'Em-*
pereur Julien , composé par M. le Marquis d'*Argens*.
 Quant à la liste de ses mauvais Ouvrages , elle est fu-
 ricieusement augmentée depuis 1753. On ne connois-
 soit pas alors le *Triumvirat* , les *Scithes* , les *Guebres* ,
 le *Droit du Seigneur* , la *Princesse de Babylone* , la *Phi-*
losophie de l'Histoire , la *Défense de mon Oncle* , l'*A* ,
B , *C* , les *Colimaçons* , &c. &c. &c.

» de *Crébillon* ; pour toutes les Nations,
 » l'homme qui a médité de toutes ; Pour les
 » Libraires, l'Ecrivain contre lequel tous les
 » Libraires élèvent leur voix ; pour tous
 » les honnêtes-gens, le, &c. Après
 » cela, lequel des deux de *la Beaumelle* ou
 » de *Voltaire*, est le plus dégoûtant pour le
 » public ? Vous me forcez à des répliques
 » cruelles. Voilà ce que c'est d'écrire & de
 » raisonner d'après votre haine.

» C'est à-peu-près avec la même logique,
 » ou pour mieux dire, le même aveugle-
 » ment que vous me reprochez ma jeunesse :
 » *Apprenez, jeune homme*, me dites-vous en
 » vingt endroits. Et vous, *Vieillard* ! ap-
 » prenez une fois pour toutes, que la
 » jeunesse n'est ni un crime, ni un défaut,
 » ni un ridicule. Apprenez combien il est
 » imprudent d'irriter par des insultes, d'a-
 » guerrir par des attaques *un jeune homme*
 » qui n'a pas encore toutes ses forces, & à
 » qui les combats peuvent les donner. Ap-
 » prenez mais non ! je ne veux pas
 » me servir de tous mes avantages. Il faut
 » donner quelque chose à l'opinion publi-
 » que. D'ailleurs je ne suis qu'un simple

» météore & vous êtes un astre : il est vrai
 » que vous avez passé votre méridien , &
 » que le tems est bien couvert. »

M. de *Voltaire* parut affommé du coup ; ceux qui ont lu ces lettres en entier, croiront facilement qu'il n'en reçut jamais de pareil. L'effet de son étourdissement fut de laisser M. de la *Beaumelle* tranquille pendant cinq ou six ans. Ce ne fut qu'en 1759 qu'il recommença les hostilités. Pour mettre le Public au fait de ce renouvellement de querelle , il est bon d'apprendre que M. de *Voltaire* est dans l'usage de se faire relire , de tems en tems , les Ecrits qui ont paru contre lui. La Réponse au prétendu *Supplément au Siècle de Louis XIV* , revint apparemment à son tour ; & les impressions qu'elle avoit faites sur le Héros si complètement vaincu , ranimerent sa bile , & le disposerent à de nouvelles escarmouches. Il donnoit dans ce tems-là l'histoire du Czar *Pierre le Grand*. Il profita de cette occasion pour lancer dans la Préface du premier volume , quelques traits qui portent plutôt un caractère de crainte que de modération. Ensuite parurent les Contes de *Guillaume Vadé* , où se

trouve le *Chant* à ajouter au *Poëme de la Pucelle*, digne en effet de figurer dans cet Ouvrage licentieux, comme l'Auteur de ce (a) *Chant* est digne de figurer, avec plus de justice, à la tête de ceux qu'il s'efforce d'y deshonoré. C'est ainsi qu'il fait parler un des personnages de ce *Chant*, sur le compte de M. de *la Beaumelle*.

Pour le dernier de la noble Sequelle ,
 C'est mon foutien , c'est mon cher *la Beaumelle* ;
 De dix Gredins qui m'ont vendu leur voix ,
 C'est le plus bas, mais c'est le plus fidele ;
 Esprit distrait , on prétend que par fois ,
 Tout occupé de ses œuvres chrétiennes ,
 Il prend d'autrui les poches pour les siennes.
 Il est d'ailleurs si sage en ses écrits !
 Il fait combien pour les foibles esprits
 La vérité souvent est dangereuse ,
 Qu'aux yeux des Sots sa lumiere est trompeuse ,

(a) Pour l'intelligence de ceux qui ne connoissent pas ce *Chant*, il est bon de dire que M. de *Voltaire*, par une noble invention, introduit devant le Roi *Charles VII*, une troupe de Gens de Lettres de nos jours qu'il suppose condamnés aux galères. Il fait dire au Chef de ces prétendus Galériens, toutes les sottises qu'il fait imaginer avec tant de fécondité.

Qu'on en abuse ; & ce discret Auteur
 Qui toujours d'elle eut une sage peur ,
 A résolu de ne la jamais dire.

Il faut excepter ce qu'il a dit contre M. de *Voltaire* , qui l'a bien senti lui-même , ou du moins le Public l'a senti pour lui.

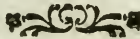
Au reste nous abandonnons aux réflexions de ceux qui aiment le bon sens , la justesse , l'honnêteté & la poésie , cette tirade qui , s'il faut parler vrai , sent la rame , ou la mérite.

M. de *la Beaumelle* retiré a sa Campagne , dans le pays de Foix , préféra , pour le moment , le silence à ce qu'il auroit pû répondre aux injures calomnieuses répandues contre lui. Il se contenta de travailler à faire flétrir ces libelles par un Arrêt du Parlement de Toulouse. C'est ainsi qu'auroient dû agir tous les Gens de Lettres dont M. de *Voltaire* a attaqué les mœurs : s'il appartient à la Critique de venger l'Auteur, c'est aux Loix à venger le Citoyen. Il présenta donc au Parlement de Toulouse une Requête en plainte , pour demander la suppression des Imprimés qui le calomnioient. Cette Requête fut ré-
 pondue

pondue d'un *Soit communiqué aux Gens du Roi*. L'affaire des *Calas* survint dans cette rencontre : elle occupa tous les esprits ; & M. de la *Beaumelle*, qui y prit le plus vif^(a) intérêt, oublia ces misères pour ne s'occuper que de la défense des Accusés. Ce fut lui qui composa le premier Mémoire publié dans cette cause.

M. de *Voltaire* content d'avoir harcelé son ennemi dans les Ecrits dont nous avons parlé, parut ne plus songer à lui jusqu'en 1766. Alors il lui prit une révolution de bile, & cette révolution produisit une Lettre supposée écrite à un tiers, qu'il adressa par la poste à M. de la *Beaumelle* : elle formoit quatre pages d'impression ; c'est d'après ce même exemplaire que nous allons la transcrire fidelement.

(a) M. de la *Beaumelle* est beau-frère du jeune *Lavaisse*, qui étoit du nombre des Accusés.



LETTRE DE M. DE VOLTAIRE.

PARMI un grand nombre de Lettres anonymes, j'en ai reçu une de Lyon, datée du 17 Avril, commençant par ces mots : J'OSE RISQUER UNE 95^e. LETTRE ANONYME. Quelle apparence que M. de Voltaire ait en effet reçu ces quatre - vingt - quinze Lettres anonymes? Quel est l'homme en Europe assez rempli de fiel, assez désœuvré, assez chimérique, pour écrire dans une année quatre-vingt-quinze Lettres à un autre homme? Car M. de Voltaire qui en a formellement accusé M. de la Beaumelle auprès du Ministre, a dit que c'étoit dans cet espace qu'elles lui avoient été écrites : ce seroit imiter *Don-Quichotte* & se battre pendant la nuit contre des Oûtres. Je l'ai envoyée au Ministre, qui sait réprimer ces délits, & qui est persuadé que tout Ecrivain de Lettres anonymes est un lâche & un coquin ; un lâche, parce qu'il se cache ; & un coquin, parce qu'il trouble la Société. D'accord ; mais on peut dire à M. de Voltaire, *Quam temerè in nosmet legem sancimus iniquam !* Cette Lettre-ci

est anonyme, car en fait de personnalités une signature typographique est équivalente à nulle signature. Aussi M. de *la Beaumelle*, dès qu'il l'eût reçue, somma M. de *Voltaire* de la signer ; mais M. de *Voltaire* n'eut garde d'y mettre son nom.

Cet homme, entre autres sottises, me reproche d'avoir dit qu'un nommé la Beaumelle est huguenot. Je ne me souviens point de l'avoir dit, & je ne sais si on s'est servi de mon nom pour le dire. Vous l'avez dit vingt fois, entre autres dans la lettre au Sénateur Albergati, où vous accusez, en autant de termes, M. de la Beaumelle, d'être l'Auteur de votre Pucelle, Poème dont vous sentiez que les traits agréables ne pouvoient faire pardonner les impiétés, les obscénités choquantes & la causticité qui s'acharne sur tout ce que les hommes réverent. Et je ne sais si on s'est servi de mon nom pour le dire. Propos d'un homme qui à son ordinaire se ménage un défaveu en cas de conviction. Il m'importe fort peu que l'on soit huguenot. Il est assez public que je n'ai jamais regardé ce titre comme une injure. Mais il importoit à M. de Voltaire de donner cette qualification à son ennemi, afin de le

rendre odieux. *Et il n'est pas moins public que j'ai rendu des services importans à des personnes de cette Communion.* Vous aviez l'une de ces deux raisons, l'intérêt ou la gloire. *Mais ceux qui ont dit ou écrit que la Beaumelle étoit Protestant & Prédicant, ne se sont certainement pas trompés.* Cette accusation formée contre un Citoyen d'être Prédicant dans un Pays où les loix mettent les Prédicans sous le joug de la mort, n'est point une plaisanterie. On ne peut attribuer cette qualification qu'à des vues qui ne sont certainement point du ressort de la Littérature. *Et l'Auteur de la Lettre anonyme a menti quand il a écrit le contraire.* Ces expressions grossières que M. de *Voltaire* se permet trop souvent, nous autorisent sans doute à ne pas ménager les nôtres, surtout quand il s'agit de défendre un honnête homme, un Ecrivain connu qu'il veut opprimer.

On trouve dans les registres de la Compagnie des Ministres de Genève, que Laurent Anglivieux, dit la Beaumelle, natif du Languedoc, fut reçu Proposant en Théologie le 12 Octobre 1745, sous le Rectorat de Monsieur Ami de la Rive. Rien n'est plus odieux que cette

imputation. Qui ne la croiroit véritable ? Cependant les registres de la Compagnie des Pasteurs de Genève, ont été compulsés d'autorité du Magistrat, à la requête de M. de *la Beaumelle*, & son nom ne s'y est pas trouvé. Cette pièce fera sans doute une de celles que cet Auteur se propose de déposer en original (a) à la Bibliothèque du Roi. *Laurent Anglivieux*. Jamais M. de *la Beaumelle* ne s'est appelé *Anglivieux*. Son nom de famille est *Angliviel*, comme on le voit à la tête de son *Séneque* & dans l'*Almanach des Gens de Lettres*. Cette seule

(a) Voyez la Lettre de M. de *la Beaumelle* à MM. *Philibert & Chirol*, Libraires à Genève. Cet Auteur y annonce une Critique raisonnée de tous les Ouvrages de M. de *Voltaire*, qu'il a, dit-il, entreprise dans l'intention d'attacher sa justification à chaque calomnie, & de faire, par-là, passer à la postérité, l'antidote avec le poison. Il a, dit-il, rassemblé les preuves les plus propres à démentir les faits que M. de *Voltaire* a articulés contre lui; & après en avoir déposé les Originaux dans la Bibliothèque du Roi, il en présentera l'Extrait au Public dans cette nouvelle Edition des Œuvres de M. de *Voltaire*.

méprise suffiroit pour déceler l'imposture. Il prêcha à l'Hôpital & dans plusieurs Eglises pendant deux ans. M. de la Beaumelle n'a passé que dix-huit mois à Genève : avant de prêcher les Protestans, il avoit sans doute étudié leurs Dogmes pendant quelques mois : car on fait, & il le dit lui-même dans sa Réponse au *Supplément de Louis XIV.*, qu'il avoit été élevé dans la Religion Catholique au Collège de l'Enfance de Jesus à Alais : il est né en 1727, suivant l'Almanach des Gens de Lettres ; il n'avoit donc, en 1745, que dix-huit ans. Or, qui pourra croire qu'un enfant soit, en arrivant, admis par le Corps des Pasteurs de Genève, à prêcher dans plusieurs Eglises ? Il faut observer que M. de *Voltaire* a fait imprimer à Genève cette Lettre-ci, mais qu'il n'a osé l'y publier : tout le monde auroit élevé sa voix contre des faits aussi peu vraisemblables que faux. Il fut Précepteur [à Genève] du fils de M. de Budé de Boissi. M. de *Voltaire* a inventé ce fait qui semble d'abord indifférent. Mais dans quelle vue l'a-t-il fait ? Pour avilir M. de la Beaumelle dans l'esprit de certaines gens : car on

fait qu'il écrit pour tous les Lecteurs, & même pour les Sots. Quelle ineptie d'imaginer, pour décrier un homme, une fausseté qui ne le décrie point ! C'est être méchant en pure perte. *Il alla ensuite à Coppenhague solliciter une place de Professeur.* Nous avons oui-dire, & il nous l'a répété lui-même, qu'il y fut appelé. *Et fut ensuite chassé de Coppenhague.* C'est une vieille calomnie. Voici ce que M. de la Beaumelle y répondit en 1752, dans un petit Mémoire imprimé à Francfort : « *Vol-*
 » *taire se trompe quand il dit que j'ai été*
 » *chassé de Dannemarck. Je demandai mon*
 » *congé, & je l'obtins: je ne demandai*
 » *point de gratification, & le Roi de Dan-*
 » *nemarck m'en accorda une très-confi-*
 » *dérable. Il ne tient qu'à moi de retourner*
 » *à Coppenhague reprendre mon poste.*
 » *J'ai des preuves de ces faits. A la vérité,*
 » *je ne suis plus payé de ma pension, mais*
 » *peut-être le serai-je un jour; du moins*
 » *elle n'est pas supprimée. Nil desperandum*
 » *Teucro duce, & auspice Teucro.* »

Si cet homme s'étoit contenté de faire de mauvais Sermons, je me dispenserois de ré-

pondre à la Lettre anonyme , quoiqu'elle soit la quatre-vingt-quinzième que j'aye reçue. De faire de mauvais Sermons. Plaifanterie doublement fauffe , en ce qu'elle n'a nul rapport à ce qui fuit , & en ce qu'elle tombe fur une fauffe imputation. C'est affez le fort de M. de *Voltaire* , quand il veut faire le plaifant ; mais la plaifanterie n'aveugle pas fur le menfonge , & le menfonge indigne contre la plaifanterie. Mais la *Beaumelle* eft le même homme qui ayant falsifié l'*Hiftoire de Louis XV.* , la fit imprimer avec des Notes à Francfort , chez *Eflinger* en 1752. M. de la *Beaumelle* ne fit point cette édition , c'est le Libraire *Eflinger*. D'ailleurs , on défie M. de *Voltaire* d'en citer un feul endroit qui ne foit fidèlement copié de l'édition de Berlin , qu'il donna lui même fous le nom de *Francheville*. Il dit dans ces Notes , en parlant de *Louis XIV.* & de *Louis XV.* , qu'un Roi qui veut le bien eft un être de raifon. M. de la *Beaumelle* ne parle que d'un Roi abfolu. Il ne falloit pas fupprimer le mot *abfolu*. Il ne parle ni de *Louis XIV.* ni de *Louis XV.* dans cette Note que l'Auteur de la Lettre défigure. Il ofe foupçonner *Louis*

XIV. d'avoir empoisonné le Marquis de Louvois. Il refute au contraire cet indigne soupçon dans ses *Mémoires de Madame de Maintenon*. Il insulte la mémoire du Maréchal de Villars, de M. le Marquis de la Vrillière, de M. le Marquis de Torcy, de M. de Chamillard. Il n'est point du tout question du Marquis de la Vrillière dans cette édition du *Siècle de Louis XIV.*, & M. de Voltaire ne le produit ici que pour exciter contre son ennemi un homme de plus. Sans convenir que les autres personnes soient insultées, nous dirons qu'il n'en est parlé que dans le second & troisième volumes, & M. de la Beaumelle ne répond que du premier. Il pousse la démence jusqu'à faire entendre que le Duc d'Orléans Regent empoisonna la famille Royale. La Note dont il s'agit se trouve dans le second volume, & M. de la Beaumelle, comme nous l'avons déjà dit, n'est garant que des Notes du premier. Son infâme Ouvrage, écrit du style d'un Laquais insolent, se debite, graces à l'ex-cès même de cette insolence. Écrit du style d'un Laquais. . . . Si cela étoit, M. de Voltaire témoigneroit-il tant de chagrin de

ce qu'encore aujourd'hui cette édition est si recherchée? Auroit-il dit dans le tems, qu'il falloit favoir que ces Notes étoient d'un jeune homme, pour ne pas les croire d'un homme consommé dans notre Histoire. *C'est le sort passager de tous les libelles écrits contre les Gouvernemens & contre les Citoyens; ils inondent & inonderont toujours l'Europe, tant qu'il y aura des fous sans éducation, sans fortune & sans honneur, qui sachant barbouiller quelques phrases, feront, pour avoir du pain, ce métier aussi facile qu'infâme.* Si on ne ménageoit pas plus les termes que ne le fait M. de *Voltaire*, on lui diroit, en retranchant le mot de *fortune*, sur lequel il y auroit cependant bien des choses à dire, *Mutato nomine, de te fabula narratur.* Il représente par-tout son ennemi comme un *fou furieux*, qui, niché dans son *galletas*, barbouille du papier pour avoir de quoi vivre. Cependant il ne peut ignorer que ce *fou furieux* a souffert les hostilités pendant dix ans, sans se plaindre, & qu'il n'a publié aucun Ouvrage dans cet espace de tems.

Le Prédicant la Beaumelle, qui osa retour-

ner en France, ne fut puni que par quelques mois de Bicêtre. Il n'a jamais été à Bicêtre, qui est une prison destinée à l'opprobre, au crime ou à la folie; mais à la Bastille, où l'on enferme les Auteurs imprudens; & M. de *Voltaire* fait combien il eut besoin d'employer de manèges pour lui attirer cette punition. Mais son châtimement étant peu connu, & son crime étant public, mon devoir est de prévenir, dans toutes les occasions, les suites de ce crime, & de faire connoître aux Français & aux Etrangers, quel est l'homme qui a falsifié. . . . L'admirable maniere de faire connoître un homme que de le masquer, de le défigurer, d'avancer contre lui des faits démentis, & de se faire connoître ainsi soi-même pour un insigne calomniateur? Qui a falsifié l'Histoire du Siècle de Louis XIV., & qui a tourné en un indigne Libelle un monument si justement élevé à l'honneur de ma Patrie. Il paroît que M. de *Voltaire* se connoit bien en gloire! La Patrie a reprové ce monument: la vérité & le bon sens confirment tous les jours la Sentence.

Comme il a fait contre moi plusieurs autres

Libelles calomnieux, je dois demander quelle foi on doit ajouter à un homme qui, dans un autre Libelle intitulé MES PENSÉES, a insulté les plus illustres Magistrats de Berne, en les nommant par leur nom. M. de la Beaumelle n'a rien écrit contre M. de Voltaire depuis l'année 1752, que parut sa Réfutation du Supplément au Siècle de Louis XIV, & cette Réfutation n'est point un Libelle, mais une Réponse vigoureuse aux injures de M. de Voltaire. Qui, dans un autre Libelle intitulé MES PENSÉES. Jusqu'ici on n'avoit pas regardé comme un Libelle cet Ouvrage de politique que nous sommes bien éloignés d'adopter dans tous ses points. A insulté les plus illustres Magistrats de Berne, en les nommant par leur nom, & Monseigneur le Duc de Saxe Gotha, à qui je suis attaché depuis très-long-tems. M. de Voltaire répète cette accusation dans les Notes du Siècle de Louis XV.; il veut soulever la Nation Suisse contre son ennemi. Voici le passage fidèlement copié; c'est le seul que l'Auteur de la Lettre puisse avoir en vue, puisque c'est le seul dans le Livre en question, où il soit parlé des

Bernois : « Le Gouvernement de Berne est
» démocratique de droit, & aristocratique
» de fait. Un jour il s'élevera , dans cette
» République , un homme de tête , qui
» réunira en sa personne toute la puis-
» sance Souveraine , en délivrant le pays
» de Vaud de la tyrannie des Baillifs , en
» humiliant les six familles regnantes , en
» associant aux premiers emplois ce qu'on
» appelle à Berne les petits Bourgeois , en
» pillant cet immense trésor , fruit de la
» parcimonie de plusieurs siècles.

» Les forces du Canton de Berne réunies
» sous un Chef habile , peuvent tenir tête
» à tous les autres Cantons. Tous les
» Cantons sont donc intéressés à faire ren-
» trer cette République dans sa constitu-
» tion primitive , comme la plus propre à
» les garantir des entreprises de l'ambi-
» tion.

» La Suisse n'a rien à craindre que de
» Berne , mais Berne à tout à craindre de
» son aristocratie. »

» La France, l'Autriche, la Savoye, sont,
» dit-on , intéressées à maintenir la liberté
» de cette République fédérative : cela est

» vrai : mais l'Europe peut se trouver dans
 » mille circonstances qui , en occupant ces
 » Puissances, permettront aux Suisses de per-
 » dre leur liberté de la même manière qu'ils
 » l'ont acquise. »

Ces réflexions sur la constitution de Berne, sont-elles une insulte faite aux Magistrats de cette République ? L'Auteur de *mes Pensées* les nomme-t-il par leur nom ; comme le prétend M. de *Voltaire* ? Ce qui est véritablement une insulte faite aux Suisses , ce sont ces deux vers de la *Henriade* ,

Barbares , dont la Guerre est l'unique métier ,
 Et qui vendent leur sang à qui veut le payer.

Et Monseigneur le Duc de Saxe-Gotha. Cette accusation n'est pas tout-à-fait dépourvue de vérité. Voici le passage que M. de *Voltaire* a eu en vue. « Je voudrois bien savoir ,
 » dit M. de *la Beaumelle* , de quel droit les
 » petits Princes , un *Duc de Saxe-Gotha*
 » par exemple , vendent aux Grands le sang
 » de leurs Sujets , pour des querelles où ils
 » n'ont rien à voir. On s'est donné à eux pour
 » être défendu & non pour être vendu. »

Cette réflexion regarde autant les autres petits Princes d'Allemagne que le *Duc de Gotha*. *J'atteste ce Prince*, continue l'Auteur de la lettre, & *Madame la Duchesse de Saxe-Gotha*, qu'il s'enfuit de leur ville Capitale, avec une Servante, après un vol fait à la *Maîtresse de cette Servante*. Beau sujet pour attester des personnes de ce rang ! M. de *Voltaire* est peut-être le seul qui ose décrier, par de telles voyes, ceux qui lui déplaisent. Penset-il donc que des Princes soutiendront avec lui un personnage que le plus mince Bourgeois, pour peu qu'il fût honnête homme, rejetteroit avec horreur ? C'est donc lui qui insulte véritablement le Duc & la *feue Duchesse de Saxe-Gotha*. Quant au fonds de l'accusation, nous dirons que nous savons de bonne part que M. de *la Beaumelle* ne s'est point enfui de Gotha, qu'il en partit seul, qu'il fut longtems en correspondance, après son départ, avec un Ministre de cette Cour, & qu'il doit déposer à la Bibliothèque du Roi les lettres de ce Ministre. *Je ne releverois point cette turpitude criminelle, si je n'y étois pas forcé par la lettre insolente qu'on m'écrit*. Il faut peu de chose pour forcer M.

de *Voltaire* à relever des turpitudes. Combien n'en a-t-il pas relevées sans qu'on lui ait écrit des lettres insolentes ! Quand bien même la lettre anonyme dont il se plaint , seroit de M. de *la Beaumelle* , le vrai Sage insulte-t-il publiquement ceux qui ont la modération de ne l'insulter qu'à l'oreille ? *Je déclare publiquement que je garantis la vérité de tout ce que j'énonce.* Il y a longtems que M. de *Voltaire* n'est plus reçu pour garant de la vérité. *Voilà ma réponse à tous ces Libelles écrits par les plus vils des hommes, méprisés à la fin de la canaille même pour laquelle ils ont été faits.* Si ce devoit être là votre réponse , vous pouviez-vous dispenser de tant d'injures qui vous deshonnorent dans l'esprit des personnes qui pensent. *Je suis indulgent.* Il y paroît ! *Je suis tolérant, on le sçait.* Qu'avez-vous toléré jusqu'à présent ? Vos Ouvrages se réduiroient à bien peu de chose , si l'on en retranchoit tous les morceaux d'intolérance que vous y avez répandus. On est à-peu près aussi tenté de rire , en vous entendant parler de la tolérance , qu'on le seroit en voyant un Gascon vanter son courage en prenant la fuite. *Et*
j'ai

J'ai fait du bien à des coupables qui se sont repentis ; quels pouvoient être ces coupables à qui vous avez fait du bien ? Il est tant de Gens de Lettres qui ne l'ont pas été, & dont néanmoins vous avez dit si souvent du mal ! Mais je ne pardonne jamais aux Calomnieurs. Si quelqu'un étoit intéressé à obtenir ce pardon, ce seroit vous ; mais il y a long-tems qu'on ne vous croit plus ; vos calomnies sont par conséquent très-pardonnables. Fait au Château de Ferney, 24 Avril 1767, Voltaire.

Lorsque cette Lettre arriva, M. de *la Beaumelle* étoit dans un état de langueur qui faisoit craindre pour sa vie. Sa femme ouvrit le paquet, & dans le premier moment de son indignation, elle écrivit d'une maniere très-forte à M. de *Voltaire*, pour l'engager à défavouer ces atrocités. Nous voudrions pouvoir donner cette Lettre qu'on dit être pleine de chaleur, de sentiment & de raison ; mais elle ne nous a pas été communiquée.

Quinze jours après, le Curé & le Juge de *Mazères*, petite ville du Comté de *Foix*,

114 M. DE LA BEAUMELLE.

où M. de la *Beaumelle* avoit choisi sa retraite, reçurent, par la poste, des paquets d'injures, entr'autres un Mémoire où le malade étoit accusé de crime de Leze-Majesté. Ce Mémoire parut bientôt après dans le *Journal encyclopedique*, sous ce titre à jamais flétrissant pour l'Auteur : *Mémoire présenté au Ministère par M. de Voltaire, contre M. de la Beaumelle*. Le pays de Foix & tout le Languedoc furent inondés de ce Libelle.

Cependant M. de *Voltaire* devoit une réponse à Madame de la *Beaumelle*. Il la lui fit, mais pleine d'absinthe & de fiel. Loin de défavouer ses calomnies, il renchérissoit, & paroissoit se flatter de venir à bout d'inspirer à la Dame, qu'il flattoit avec adresse, de la haine & du mépris pour son mari. Il en envoya en même-tems une copie à M. *Lavayssé* son pere, ajoutant que s'il n'engageoit son gendre à retracter ses absurdes fureurs [& depuis 1753 ce gendre n'avoit pas écrit une syllabe contre lui], il l'accuseroit de crime de Leze-Majesté divine & humaine.

Peu de jours après, ayant appris que le malade, qui s'étoit un peu rétabli, avoit acquis la Seigneurie du Carlat, petite ville que la naissance de *Bayle* a rendue célèbre, il envoya aux Consuls & au Curé du lieu de nouveaux Libelles imprimés, composés contre le nouveau Seigneur, & accompagnés d'un billet manuscrit encore plus violent, s'il eût été possible, que les Libelles mêmes.

M. de *la Beaumelle* n'y répondit point. Il se contenta du témoignage avantageux des personnes qu'on vouloit soulever contre lui. Mais ayant appris que son ennemi l'avoit réellement accusé auprès du Ministre de lui avoir écrit quatre-vingt quinze Lettres anonymes dans l'espace d'une année, sans en avoir donné d'autre preuve que la copie ou l'original d'une, datée & scellée de Lyon, qui commençoit ainsi : *Je hazarde cette quatre-vingt-quinzième Lettre anonyme*, il crut devoir se justifier en écrivant au Ministre lui-même, & en lui faisant remarquer qu'ayant écrit, en 1753, des Lettres très-rigoureuses & très-publi-

ques à M. de *Voltaire*, il n'étoit pas croyable qu'en 1766 il eut pris le masque, pour donner de petites surprises à quelqu'un qu'il avoit battu à coups de massue douze ans auparavant, aux yeux de l'Europe Littéraire; il le prioit, en finissant, d'être déformais en garde contre les imputations de son ennemi, qui apparemment lui attribueroit bien-tôt aussi les *Questions de Zapata*, *le Dîné du Comte de Boulainvilliers*, *l'Histoire du bannissement des Jésuites de la Chine*, & tant d'autres Ecrits où il se déchaîne contre le Législateur des Juifs & celui des Chrétiens.

La précaution n'étoit pas inutile; car peu de tems après, M. de *Voltaire* essaya d'engager M. le Marquis de B. Membre de l'Académie des Sciences de Toulouse, à accuser, auprès du Ministre, M. de la *Beaumelle* d'être l'Auteur d'un Ouvrage qui lui pouvoit susciter des affaires. Voici les Lettres que M. de *Voltaire* écrivit à ce sujet à M. le Marquis de B.; elles prouveront que nous n'avançons rien qui ne soit conforme à la vérité.

Ferney, 15 Octobre 1768. « Vous n'ignorez pas sans doute, Monsieur, qu'on vend publiquement, sous votre nom, à Genève & dans tous les pays voisins, un *Examen de l'Histoire de Henri IV. du sieur Buri*. L'Examen est assurément beaucoup plus lu que l'Histoire. Oserois-je vous demander dans quelle source est puisée l'anecdote singulière qu'on trouve à la page 31, que les Etats de Blois dresserent une Instruction, par laquelle il est dit, que les Cours de Parlement sont des Etats Généraux au petit pied. Cette anecdote est si importante pour l'Histoire, que vous me pardonneriez sans doute la liberté que je prends. Si vous n'êtes pas l'Auteur de cet *Examen* imprimé sous votre nom, souffrez que je vous supplie de me dire à qui je dois m'adresser pour être instruit d'un fait si unique & si peu connu. »

M. de *Voltaire* qui, en écrivant cette Lettre, n'avoit sans doute pas encore remarqué un (a) passage contre la *Henriade*,

« (a) Nous sommes malheureux en Historiens, dit

en fut si mécontent lorsqu'il s'en fût aperçu, que sans attendre la réponse de l'Académicien, il lui écrivit, deux jours après, en ces termes :

« *Ferney, 17 Octobre 1768.* Quoique je
 » fois très-malade, Monsieur, l'envie de
 » fervir & l'importance des choses dont il
 » s'agit, me forcent de vous écrire encore
 » dans l'incertitude si ma première Lettre
 » vous parviendra. J'ai déjà eu l'honneur
 » de vous dire qu'on débite à Genève, sous
 » votre nom, un petit livre dont voici le
 » titre : *Examen de la nouvelle Histoire de*
 » *Henri IV. de M. de Buri, par M. le Mar-*
 » *quis de B..... lu dans une séance d'Acad-*
 » *démie.*

» l'Auteur de l'Examen. Nous avons d'excellentes
 » Tragédies, des Comédies parfaites, des Fables
 » charmantes, des Odes sublimes, un Poëme épi-
 » que dont la France *daigne* s'honorer, un *Roman*
 » *encore plus épique & plus poétique que ce Poëme.....*
 » & nous n'avons pas en notre langue un bon Histo-
 » rien. » On voit bien qu'il est ici question de *la Hen-*
 » *riade & du Télémaque de M. de Fénelon.*

» On trouve à la page 24 le passage que
 » je fais copier, & que je vous envoie.
 » On sent aisément l'allusion coupable qui
 » regne dans ce passage. Le Président *Hé-*
 » *nault* est d'ailleurs cruellement outragé
 » dans une autre page de ce (*a*) Libelle.

(*a*) L'examen de l'Histoire de Henri IV n'est rien moins qu'un libelle, mais une critique judicieuse, instructive, honnête, quoique sévère, faite pour servir de modèle à ceux qui s'exercent dans ce genre. M. de *Voltaire* en a donné lui-même une Edition avec des Remarques, qu'on a insérées dans le Recueil qui a pour titre : *Evangile du Jour*. Voici le passage qui regarde M. le Président *Hénault*. « Du reste, M. de
 » *Buri* a copié cette faute de M. le Président *Hénault*,
 » Guide peu sûr, Abréviateur infidèle, dangereux dans
 » ses anecdotes, trop court sur les grands événemens
 » pour être lu avec utilité, trop long sur des minuties
 » pour être lues sans ennui, trop attentif à ramasser
 » tout ce qui est étranger à son sujet, tout ce qui l'é-
 » loigne de son but, pour obtenir grâce sur les retè-
 » cences affectées, sur les négligences de son style,
 » sur les omissions dans des faits importants, sur la
 » confusion qui regne dans ses dates; Auteur estimable
 » pourtant, sinon par l'exécution, du moins par le
 » projet, mais fort inférieur à *Marcel*, quoiqu'il l'ait

» Il y en a plusieurs exemplaires à Paris ;
 » mais il passe pour être de vous ; cette
 » calomnie peut vous faire des ennemis
 » puissans , & vous nuire le reste de votre
 » vie. Le nommé *la Beaumelle* est noté chez
 » les Ministres ; il lui est défendu de venir
 » à Paris ; & en dernier lieu , M. le
 » Comte de *Gudane* , Commandant du pays
 » de Foix où ce malheureux habite , lui a
 » intimé les défenses du Roi de ne rien im-
 » primer. C'est à vous , Monsieur , à con-
 » sulter vos amis & vos parens sur cette
 » aventure , & à voir si vous devez écrire
 » à M. le Comte de *Saint Florentin* , pour
 » vous justifier , & pour faire connoître
 » que ce n'est pas vous , mais *la Beaumelle*
 » qui a composé & imprimé cet écrit. J'ai
 » cru devoir à votre mérite & à l'estime
 » que vous m'avez inspirée , les informa-
 » tions que je vous donne , & desquelles
 » vous ferez l'usage le plus convenable. »

fait oublier. » Cette critique de l'*Abrégé Chronologi-*
que de l'Histoire de France , nous paroit injuste à
 bien des égards . mais point *outrageante* pour l'Au-
 teur , comme l'assure pourtant M. de *Voltaire* .

Nous laissons à nos Lecteurs le soin de faire des réflexions sur cette dernière lettre. Nous dirons seulement que l'homme de qualité à qui elle fut adressée, eut horreur de la proposition & de celui qui la faisoit.

Si l'on est étonné, après cela, du silence de M. de *la Beaumelle*, nous dirons qu'il se propose, [comme nous l'avons déjà annoncé] de donner une nouvelle édition des Œuvres de M. de *Voltaire*, avec des remarques critiques, auxquelles il joindra la réfutation la plus complète de toutes les calomnies que cet Ecrivain a publiées contre lui. Il annonce cette édition dans une Lettre à MM. *Philibert & Chirol*, Libraires à Genève, inserée dans les feuilles de M. *Freron*.



CHAPITRE V.

S A I N T - H Y A C I N T H E .

IL y auroit de l'injustice à rejeter tout le blâme de ce démêlé sur M. de *Voltaire* : il n'a point été Agresseur ; mais on peut dire que si l'on est coupable d'attaquer par de mauvaises voies , on ne l'est pas moins de se défendre par des voies plus indignes. M. de *Saint-Hyacinthe* avoit joint à la suite de son Ouvrage intitulé , *Chef-d'Œuvre d'un Inconnu* , une Pièce qui portoit pour titre *Déification du Docteur Aristarchus Masso*. Dans cette Pièce , il se permet un badinage au sujet d'une scène fâcheuse qui s'étoit passée entre un Officier & M. de *Voltaire* ; mais ce dernier n'y étoit pas nommé.

On ne fait pourquoi ce Poète fut si sensible à cette Plaisanterie. La mal-adresse nous décele. Ce petit Ouvrage n'auroit eu qu'une allusion vague , sans le bruit que fit M. de V. lui-même. Qu'il eut été heureux , s'il eût appris , par sa propre sensibilité , à ménager celle des autres , & s'il n'eût pas

perdu , par ses excès , le droit que tout honnête homme , & sur-tout un Ecrivain de son mérite , ont aux égards & aux ménagemens !

Nous n'entrerons dans aucune discussion sur ce qui regarde M. de *Saint-Hyacinthe*. Nous ne présenterons que les pièces qui font connoître que M. de *Voltaire* auroit pû se dispenser de se servir des armes qu'il mit en usage contre son Adversaire. Voici ce dont il est question. Nous ne garantissons pas l'Historique ; mais nous le donnons comme une preuve du talent que M. de *Voltaire* a eu de se faire des ennemis , aussi-tôt qu'il a commencé à briller dans le Monde Littéraire.

E X T R A I T de l'*Ouvrage intitulé :*
Dédication du Docteur *Aristarchus*
Maffo.

« **U**N Officier Français nommé B. s'en-
» tretenoit avec quelques personnes que
» la curiosité avoit , comme moi , attirées
» au pied de la double Montagne. Un Poète

de la même Nation , portant le nez au
 vent , comme un cheval houzard , vint
 effrontément se mettre de la conversa-
 tion ; & parlant à tort & à travers , s'a-
 bandonna à quelques faillies insultantes
 que l'Officier désapprouva. Le Poëte s'en
 mit peu en peine , & continua. L'Officier
 s'éloignant alors , alla dans un détour ,
 par où il favoit que ce Poëte devoit
 passer pour aller parler à un Comédien.
 Il y vint en effet , accompagné d'un
 homme à qui il récitoit des vers , & qu'il
 ne croyoit pas devoir être le témoin de
 ses infortunes : car l'Officier arrêtant le
 Poëte par le bras : *J'ai toujours ouï-dire*
que les impudens étoient lâches , lui dit-il ;
j'en veux faire l'épreuve , & ne puis micux
m'adresser qu'à vous. Voyons , Monsieur le
Bel Esprit , si vous vous servirez bien de cette
épée que vous portez , je ne fais pourquoi ;
ou préparez-vous à recevoir de cette canne
le châtiment de votre insolence. Telle qu'une
 C. pâlit & s'effraye aux éclats redoublés
 du tonnere , tel le Poëte pâlit aux dis-
 cours de l'Officier ; & la frayeur lui inf-

» pirant avec le repentir des sentimens d'hu-
 » milité & de prudence :

J' A I péché , lui dit-il , & je ne prétends pas
 Employer ma valeur à défendre mes fautes ;

J'offre mon échine & mes côtes

Au juste châtement que prépare ton bras.

Frappe , ne me crains point ; frappe , je te pardonne ;

Ma vie est peu de chose , & je te l'abandonne.

Tu vois en ce moment un Poète éperdu ,

Digne d'être puni , content d'être battu ,

N'opposer nul effort à ta valeur suprême.

B. n'aura point de vainqueur que lui-même.

» *Ces beaux discours ne servent ici de rien ;*
 » dit l'Officier , *défendez - vous , ou prenez*
 » *garde à vos épaules.* Le Poète n'ayant pas
 » la hardiesse de se défendre , l'Officier le
 » chargea de quantité de coups de bâton ,
 » dans l'espérance que l'outrage & la dou-
 » leur lui inspireroient du courage ; mais
 » la prudence du Poète redoubla , à pro-
 » portion des coups qu'il reçut ; ce qui fit
 » que l'homme qui l'avoit accompagné ,
 » s'écria , en s'adressant à l'Officier :

Arrêtez , arrêtez l'ardeur de votre bras,
 Battre un homme à jeu sûr n'est pas d'une belle ame;
 Et le cœur est digne de blâme
 Contre les Gens qui n'en ont pas.

» L'Officier alors ; après avoir ainsi dis-
 » posé le Poète à ses remontrances, *Señta-*
 » *teur des Muses*, lui dit-il, *apprenez qu'il est*
 » *plus important d'être sage, qu'il n'est né-*
 » *cessaire d'être Poète* en disant ces
 » mots , il jetta dans un champ le bâton
 » qu'il avoit en main. Mais ô prodige ! ce
 » bâton devint dans l'instant un arbre ,
 » &c. »

Le trait est sanglant , & nous nous gar-
 derons bien de le justifier , quoique M. de
Voltaire n'y soit point nommé ni désigné
 en aucune maniere ; mais de la modéra-
 tion , du mépris , une plaisanterie , ou le
 silence même auroient pû le faire tomber. Ce
 ne fut point le parti que prit le Poète qui
 s'y croyoit offensé. Il perdit la tête dès
 que la Pièce fut parvenue jusqu'à lui. Aussi-
 tôt , bien loin de dissimuler , il écrivit à
 M. *Berger* la Lettre qui suit :

« Mon cher ami , voulez-vous me ren-
 » dre un signalé service ? Il faut voir
 » *Saint - Hyacinthe*. Je ne le connois pas ,
 » direz-vous , il faut le connoître ; on
 » connoît tout le monde quand il s'agit
 » d'un ami. Mais *Saint-Hyacinthe* est un
 » homme décrié ; & qu'importe ! voici de
 » quoi il s'agit. Il est cité dans le Livre
 » infame de *Desfontaines* , pour avoir écrit
 » contre moi un Libelle intitulé , *Dëifica-*
 » *tion d'Aristarchus Masso*. Or , je ne l'ai
 » jamais offensé , ce *Saint-Hyacinthe*. Pour-
 » quoi donc imprimer contre moi des im-
 » postures si affreuses ? Veut-il les soute-
 » nir ? je ne le crois pas. Que lui coûtera-
 » t-il de signer qu'il n'en est pas l'Auteur ?
 » ou qu'il les déteste , ou qu'il ne m'a
 » point en vue ? Exigez de lui un mot qui
 » lave cet outrage , & qui prévienne les
 » suites d'une querelle cruelle. Faites-lui
 » écrire un petit mot dont il résulte la
 » paix & l'honneur , je vous en conjure.
 » Courez , rendez-moi ce service. Je ne
 » demande que le repos , procurez-le à
 » votre ami. *A Cirey , 8 Janvier 1739.*

Jusques-là on voit un homme très-mor-

tifié qui sent toute la pesanteur du coup qu'on lui a porté , & qui ne trouve dans son courage aucune ressource pour y répondre. Apparemment que M. de *Voltaire* n'avoit pas alors ces rares talens qui se font développés dans la fuite : talens intarissables lorsqu'il s'agit de plaisanter les gens qu'il fait bien n'être pas en état ou n'avoir pas la volonté de plaisanter comme lui. Quoi qu'il en soit , on n'auroit rien à lui reprocher , s'il s'en fût tenu là ; mais il écrivit une seconde Lettre , & cette seconde Lettre fait voir qu'il ne fait pas conserver long-tems le bon droit, quand il est de son côté.

« Il s'en faut bien que je sois content », de *Saint-Hyacinthe*, dit-il au même M. *Berger* ; il n'a pas plus réparé l'infame outrage qu'il m'a fait , qu'il n'est l'Auteur du *Mathanasius*. » Cependant la plaisanterie d'*Aristarchus Massò* , est une preuve assez claire que le même esprit de plaisanterie qui a produit l'un , a pu aussi produire l'autre. D'ailleurs , quand bien même M. de *Saint-Hyacinthe* n'auroit pas fait le *Chef-d'Œuvre d'un Inconnu* , s'ensuivroit-il de-là

delà qu'il auroit eû tort de faire la *Déification* ? » N'y reconnoissez-vous pas, continue M. de *Voltaire*, la différence des styles ? » On y trouve le même style, plus plaisant dans l'un, plus piquant dans l'autre, mais toujours la même plume. » C'est *Salengre* & *Sgravezendé* qui ont fait le *Mathanastus. Saint - Hyacinthe* n'a fourni que sa chanson. Il est bien loin, ce misérable, de faire de bonnes plaisanteries. » Si ses Plaisanteries ne sont pas bonnes, elles ont eu du moins l'effet des bonnes Plaisanteries, de piquer ceux qui en sont l'objet. « Il a excroqué la réputation d'Auteur de ce petit livre, comme il a volé *Madame Lambert*. » A quoi tout cela sert-il ? Ce n'est pas répondre à la *Déification*. » Infame Escroc & sot Plagiaire ; voilà l'histoire de ses mœurs & de son esprit. » Qu'est-ce que cela fait à la *Déification* ? « Il a été Moine, Soldat, Libraire, Marchand de Café, & vit aujourd'hui du profit du Biribi. » Cela répond-il à la *Déification* ? « Il y a vingt ans qu'il écrit contre moi des Libelles : c'est pourtant votre première plainte.

» Il m'a toujours suivi comme un roquet qui
 » aboye après un homme qui passe sans le
 » regarder. » Il falloit encore passer sans le
 regarder. « Je ne lui ai jamais donné le
 » moindre coup de fouet; mais enfin je
 » suis las de tant d'horreurs, & je me ferai
 » justice d'une façon qui le mettra hors
 » d'état d'écrire. » Voilà un homme qui
 s'anime : qu'on ne craigne rien néanmoins ;
 il ne fera pas usage de ses forces. C'est le
quos ego. Il en resta-là en effet : *car*
il avoit l'ame trop bonne.

« Si vous voulez prévenir les suites
 » funestes d'une affaire très-sérieuse ; » il
 est à croire que ce n'est pas d'un com-
 bat dont il s'agit : M. de *Voltaire* a tou-
 jours eu le caractère bilieux , mais jamais
 sanguinaire ; il peut même vanter sa tolé-
 rance sur cet article. C'est apparemment
 d'après ce témoignage de son humeur pa-
 cifique , qu'il dit dans sa Lettre contre M.
 de *la Beaumelle* , *je suis tolérant , on le sait.*
 » Parlez-lui de façon à obtenir qu'il signe
 » au moins un désaveu , par lequel il pro-
 » teste qu'il ne m'a jamais eu en vue , &
 » que ce qui est rapporté dans l'Abbé *Des-*

» fontaines , est une calomnie horrible. »
 M. de *Voltaire* étoit dès-lors très-familier
 avec les defaveux ; mais cet *Escroc de Saint-*
Hyacinthe ne voulut jamais se familiariser
 avec une telle proposition : » je ne l'ai
 » jamais offensé. Je le défie de citer un
 » mot que j'aye jamais dit de lui. Faites-
 » lui parler par M. *Remond de Saint-Mard.*
 » Il y à Paris une Madame *Chambonin* , qui
 » demeure à l'Hôtel de Modene ; elle est
 » ma parente ; c'est une femme serviable ,
 » active , capable de tout faire réussir.
 » Voudriez-vous l'aller trouver , & agir
 » de concert ? Comptez sur moi , mon cher
 » *Berger* , comme sur votre meilleur ami.
 » *A Cirey* , 16 Février 1739.

Dans une autre Lettre au même , il dit :
 « Est-il vrai que vous ayez vu *Saint-Hya-*
 » *cinthe* ? Ce malheureux n'en vaut pas la
 » peine. C'est un de ceux qui deshono-
 » rent le plus les Lettres & l'humanité. Il
 » n'a guère vécu à Londres que de mes
 » aumônes & de ses Libelles. Il m'a volé ,
 » & il a osé m'outrager. Escroc public ,
 » Plagiaire qui s'est attribué le *Mathanasius*
 » de *Salengre* & de *Sgravezende* , fait pour

» mourir par le bâton ou par la corde ; je
 » ne dis rien de trop. Dieu merci , je n'ai
 » que des ennemis de cette espece , & des
 » amis de la vôtre. Comptez sur moi pour
 » jamais. »

Ce malheureux n'en vaut pas la peine.
 Pourquoi donc aviez-vous pressé si fort
 ce même ami de le voir , de le prier , de
 le faire prier ? Pourquoi proposiez-vous
 tant de négociations avec lui ?

*C'est un de ceux qui deshonnorent le plus
 les Lettres & l'humanité.* Honorez les unes
 par le silence , honorez l'autre par des sen-
 timens d'indulgence ou de magnanimité.

Il n'a guère vécu que de mes aumônes. Qui
 ne prendroit M. de Voltaire pour le plus
 grand aumônier de France , à en juger par
 tous ceux qui ont éprouvé les effets de sa
 charité ?

Il m'a volé , & il a osé m'outrager. Qui
 ne croiroit qu'il ne reste plus rien à M. de
 Voltaire , depuis le tems qu'on le vole ?
 Qui ne le croiroit apprivoisé avec les in-
 jures , depuis le tems qu'on l'outrage ?

Fait pour mourir par le bâton , ou la corde

Complimens pleins d'indulgence & d'honnêteté. *Je ne dis rien de trop.* Il n'est mort cependant ni de l'un ni de l'autre.

M. de *Voltaire* eut été pardonnable encore, s'il n'eût pas poussé les choses plus loin. Son dépit, ses déclamations, ses invectives, ses calomnies, n'étoient répandues que dans le sein de ses amis; mais il ne s'en tint pas là. Le cœur bouffi de ressentiment, il prit une tournure indirecte pour se venger publiquement de son ennemi. Il s'efforça d'enlever à M. de *Saint-Hyacinthe* la gloire d'être l'Auteur du *Chef-d'Œuvre d'un Inconnu*. Il composa des *Conseils à un Journaliste*, qu'il fit imprimer dans plusieurs Journaux, & qu'on trouve dans toutes les éditions de ses Œuvres. Dans ces *Conseils*, qu'il auroit dû prendre pour lui-même, il s'exprime ainsi à l'article des *Anecdotes*.

« Il y a des Anecdotes Littéraires, sur
 » lesquelles il est toujours bon d'instruire
 » le Public, afin de rendre à chacun ce qui
 » lui appartient. Apprenez, par exemple,
 » au Public, que le *Chef-d'Œuvre d'un In-*

» connu , ou *Mathanafius* est de feu M. de
 » *Salengre* & d'un illustre Mathématicien ,
 » consommé dans tout genre de Littérature ,
 » qui joint l'esprit à l'érudition , enfin de
 » tous ceux qui travailloient à la *Haye* au
 » *Journal Littéraire* , & que M. de *Saint-*
 » *Hyacinthe* fournit la Chançon avec beau-
 » coup de remarques. Mais si on ajoute à
 » cette Plaifanterie une infame brochure ,
 » digne de la plus vile canaille , & faite sans
 » doute par un de ces mauvais Français qui
 » vont dans les pays étrangers deshonor
 » les Belles-Lettres & leur Patrie , faites
 » sentir l'horreur & le ridicule de cet assem-
 » blage monstrueux. »

M. de *Voltaire* auroit dû le faire par lui-même ; & pour le faire avec succès , il n'auroit pas dû se servir des termes qu'il employe.

M. de *Saint-Hyacinthe* ne tarda pas à être instruit de l'imputation de Plagiat hazardée contre lui sans en donner aucune preuve. Il prit aussi-tôt la plume , & écrivit à l'Auteur des *Conseils* d'un style propre à lui faire connoître qu'il savoit encore

mieux se défendre qu'il ne favoit attaquer. Les extraits de sa Lettre que nous allons présenter, décideront la question en sa faveur.

« Monsieur de *Voltaire*, un de mes amis
 » vient de m'envoyer l'extrait de ce que
 » vous dites de deux de mes Ouvrages,
 » dans le sixième volume des vôtres. Je
 » trouve que vous y parlez d'une manière
 » digne de vous ; mais qu'il ne convenoit
 » pas de faire imprimer. C'est ainsi que
 » mon ami en juge aussi. Voilà ses propres
 » termes. *C'est une plaisante chose que Vol-*
taire se mêle de donner des avis à un Jour-
naliste, & qu'il l'exhorte à publier des fausse-
tés & des calomnies.

« Quelle est votre imprudence, Monsieur ;
 » d'aller dire que je n'ai pas fait un Livre
 » dont, depuis plus de trente ans, il est de
 » notoriété publique que je suis l'Auteur?...
 » Ignorez-vous que M. *Pierre Goffe*, Li-
 » braire de la Haye, qui a fait la première
 » édition du *Chef-d'Œuvre d'un Inconnu*, vit
 » encore ; qu'il étoit l'ami particulier de M.
 » de *Salengre* ; qu'il connoissoit tous ceux

» qui ont commencé avec moi le *Journal*
 » *Littéraire* ; que si le *Commentaire* sur la
 » *Chançon* , *l'Autre jour Colin malade* ,
 » avoit été l'ouvrage de la petite Société
 » qui travailloit à ce *Journal* , M. *Johnson* ,
 » qui en étoit un des Auteurs , en même-
 » tems qu'il en étoit le Libraire , auroit sans
 » doute imprimé ce *Commentaire* ?

» Pouvez-vous douter que M. *Huffon* ,
 » Libraire à la Haye , dont le pere acquit
 » le droit de réimprimer le *Chef-d'Œuvre* ,
 » ne déclare pas que feu son pere n'en
 » avoit jamais reconnu d'autre Auteur que
 » moi ; que c'est avec mes corrections ou
 » mes additions que les éditions qu'il en a
 » données , ont été faites ?

» Enfin , Monsieur , êtes-vous sûr qu'il
 » n'y a plus au monde personne de ceux
 » qui m'y ont vu travailler , & pouvez-
 » vous douter que c'est de la propre bou-
 » che de ceux qui m'y ont vu travailler ,
 » que le Public a sçu que j'en étois l'Au-
 » teur ?

» Vous pourriez trouver des personnes
 » à Paris qui vous diroient , que j'enten-

» dois parler de cet Ouvrage; que je le
 » voyois attribuer à M. de *Fontenelle*, à
 » M. de *Crouzas*, à M. de *la Monnoye*, sans
 » que je fisse connoître de qui il étoit,
 » quoique rien ne pût flater davantage un
 » jeune homme, dont ce livre étoit un
 » coup d'essai, que l'éclaircissement d'une
 » méprise qui lui faisoit tant d'honneur.
 » On n'a sçu qu'il étoit de moi que long-
 » tems après que le succès de ce Livre avoit
 » excité la curiosité de celui qui l'avoit fait.
 » Si un autre que moi en eût été l'Auteur,
 » il avoit le tems de se faire connoître.
 » L'applaudissement qu'on donnoit à cet
 » Ouvrage y invitoit. Croyez-vous en bonne
 » foi qu'un succès aussi heureux eût trouvé
 » un Auteur assez indifférent pour souffrir
 » qu'un imposteur se le fût attribué? &
 » que l'anecdote vous en eût été confiée
 » pour ne la divulguer qu'au bout de
 » trente ans? En vérité cela est risible. Que
 » si dans la suite je m'en suis avoué l'Au-
 » teur sans aucune façon, c'est qu'il étoit
 » inutile de le dissimuler: cela étoit déjà
 » trop connu; que d'ailleurs le Livre ne

» me faisoit qu'honneur , & que j'ai tou-
 » jours cru qu'un honnête-homme pouvoit
 » bien ne point publier son nom en pu-
 » bliant ses Ouvrages , mais qu'il ne devoit
 » jamais se faire une peine de les avouer ,
 » parce qu'il n'en faisoit jamais qu'il dût
 » désavouer ; c'est pourquoi je n'ai mis
 » mon nom à aucun de mes Ouvrages ,
 » qu'à un seul , encore n'est-ce qu'au bas
 » d'une Epître Dedicatoire où j'ai cru qu'il
 » étoit plus respectueux de le mettre que
 » de le supprimer ; c'est ainsi d'ailleurs que
 » je n'ai fait nulle difficulté de dire que
 » j'étois l'Auteur des Livres que j'ai faits ,
 » lorsqu'on me l'a demandé ; mais que j'en
 » ai entendu quelquefois parler favorable-
 » ment à gens qui ne savoient pas que
 » j'en étois l'Auteur , sans leur avoir appris
 » que celui-là même , devant qui ils en par-
 » loient , les avoit écrits .

» Quand même on ne fauroit pas aussi
 » parfaitement qu'on le fait , que j'ai fait
 » le Commentaire sur lequel vous donnez
 » de si belles instructions à vos Journa-
 » listes , j'ose assurer que nuls de ceux qui

» le liront & qui sauront lire, ne croiront
 » votre anecdote vraie. Il n'y a personne
 » qui ne sente qu'un Ouvrage dont le ton
 » très-difficile à soutenir, est néanmoins
 » aussi également soutenu, où la même
 » ironie, qui commence dès le premier
 » mot du titre, continue jusqu'à la fin
 » avec le même sérieux & même badinage,
 » sans aucune discordance, ne peut être
 » l'ouvrage de plusieurs. Il ne faut pas
 » être fort habile pour sentir que celui qui
 » a fait le Commentaire d'une demi-strophe,
 » est le même que celui qui a commenté
 » toute la Chanson. Quoique votre *Temple*
 » *du Goût*, sur-tout, m'ait convaincu que
 » vous aviez souvent le goût dépravé, je ne
 » puis croire que vous l'ayez au point de
 » méconnoître ce qui est l'ouvrage d'un
 » seul, d'avec ce qui est l'ouvrage de
 » plusieurs. Comment osez-
 » vous dire que la *Déification d'Aristarchus*
 » *Masso*, est une *infame* Brochure? Que si-
 » gnifie *infame*, je vous prie, à l'égard
 » d'une Pièce où on ne prêche assurément
 » pas la débauche, & où il ne s'agit de

» rien qui en approche ? La *Déification*
 » *d'Aristarchus Masso* est un Ouvrage d'i-
 » magination. C'est une fiction inventée
 » pour représenter les défauts auxquels
 » des Gens de Lettres se laissent aller. On
 » y voit la présomption & les extravan-
 » ces, dont l'excès & le ridicule devroient
 » corriger ceux qui prétendent s'élever au-
 » dessus des autres par leur savoir, & qui
 » se mettent au-dessous par leur déraison...
 » ... Quand vous ajoutez qu'elle est digne
 » de la plus vile canaille, faites-vous ré-
 » flexion que vous dites grossièrement une
 » injure à tous ceux qui ne jugeant pas
 » comme vous de cette *Déification*, peu-
 » vent trouver du plaisir à la lire ? car les
 » goûts sont différens. J'ai vu des personnes
 » que vous n'oseriez assurément traiter de
 » *canaille* qu'à quelques lieues de distance,
 » qui croyoient qu'il y avoit dans cette
 » pièce autant de gayeté, plus d'art & plus
 » de savoir que dans le *Commentaire* sur
 » le *Chef-d'Œuvre*, & qu'elle avoit dû coûter
 » beaucoup plus à son Auteur. . . .

» Vous dites ensuite que cette infame Bra-

» chure digne de la plus vile canaille , est faite
 » sans doute par un de ces mauvais Français
 » qui vont dans les pays étrangers deshonor
 » les Belles-Lettres & leur Patrie. Ceci me
 » regarde personnellement ; car vous savez
 » très-bien, Monsieur , que je suis l'Auteur
 » de la Déification. Vous le savez , dis-je ,
 » & vous le savez très-bien. Je pourrois le
 » prouver par votre propre écriture. Vous
 » le savez , dis-je , & comment avez-vous
 » l'imprudence d'en parler , & d'en parler
 » en des termes qui seroient injurieux , s'ils
 » ne venoient pas d'un homme comme
 » vous , & qu'ils ne s'adressassent pas à un
 » homme comme moi. Ne savez-vous pas
 » que celui qui ne peut être injurié ne peut
 » injurier personne ? Cette réflexion de-
 » vroît vous guérir du plaisir que vous avez
 » à dire des choses offensantes , de même
 » que de celui que vous avez à en inven-
 » ter.

» Je ne suis pas assez heureux pour faire
 » honneur à ma Patrie , ni aux Belles-
 » Lettres ; mais je puis dire que s'il suffi-

» soit de les aimer beaucoup pour leur faire
 » beaucoup d'honneur, personne assurément
 » ne leur en feroit plus que moi...
 » Si les progrès que j'ai fait dans les Sciences
 » ne sont pas considérables, c'est faute
 » de talens & non pas faute d'application.
 » En cela plus louable, quoique moins
 » heureux, que ceux qui y font de grands
 » progrès sans beaucoup de peine. Si
 » je ne fais pas honneur à ma Patrie ni aux
 » Lettres, il est sûr que je ne les deshonne
 » pas. Je ne suis pas sorti de France
 » par la crainte que quelque décret m'em-
 » pêchât de me promener aux Thuilleries
 » Je n'ai jamais eu la bassesse de
 » louer les Nations étrangères aux dépens
 » de la mienne, de prodiguer à leurs grands
 » hommes des louanges, en déprimant
 » ceux qui font honneur à la France. Je
 » n'ai jamais fait de vers pour m'écrier en
 » les finissant :

Dieux, pourquoi mon pays n'est-il plus la patrie,
 Et de la gloire & des talens ?

» Ah ! M. de *Voltaire* , si je voulois
» faire le portrait d'un mauvais Français qui
» deshonnore les Lettres & sa Patrie , [& en
» cela d'autant plus coupable qu'il auroit pû
» leur faire honneur] que cela me seroit fa-
» cile. Je sçai où en trouver l'original. Vous
» le connoissez , &c. »



CHAPITRE VI.

M. VERNET.

CET Auteur, qui professe depuis long-tems la Théologie à Genève, entra en liaison avec M. de *Voltaire* dès l'année 1733. Le ton de celui-ci est de recevoir toujours bien les nouveaux venus : l'espérance de captiver un suffrage de plus, de faire adopter ses idées & de les répandre par le secours des autres, rend le premier accueil assez honnête. Mais le sanctuaire de son amitié est semblable à la grotte du lion de la Fable ; on sçait bien comme on y entre, on ne sçait pas comme on en sort.

M. *Vernet* eut lieu d'être content du commerce qu'il avoit établi entre cet Ecrivain & lui. On lui répondoit avec politesse ; « je » vous ferai encore plus obligé, lui mar- » quoit-on, si vous voulez bien m'écrire » quelquefois ; vous m'avez fait aimer votre » personne & vos Lettres. » 14 *Septembre* 1733.

Ce commerce fut interrompu pendant
près

près de dix ans ; il recommença en 1744 pour souffrir encore une interruption de quelques années. Au mois de Mai 1755, M. de *Voltaire* alla fixer son séjour aux portes de Genève , près d'une maison de Campagne de M. *Vernet*. L'amitié qui régnoit entre eux se resserra , par la facilité qu'ils avoient de se voir l'un & l'autre. Cette amitié dureroit encore , si M. de *Voltaire* n'eût fait un crime à son ami d'avoir de la religion , & de n'être pas de son avis dans les conversations qu'ils avoient ensemble à ce sujet. Le Professeur de Théologie qui s'étoit promis peut-être de ramener à la vérité le Philosophe des *Délices* , se vit , avec peine , privé du succès qu'il avoit espéré. Convaincu par son expérience que toutes ses tentatives seroient inutiles , il exigea de son ami qu'il s'interdiroit désormais dans ses entretiens avec lui , toute espece de raillerie sur la Religion ; & voyant qu'il continuoit toujours à la combattre , quoiqu'il eût promis de ne la plus mêler dans ses discours , dès 1757 il prit le parti de cesser (a).

(a) *Opitulandum amicis , sed usque ad aras.* Propert.

de le voir. Alors rendu en quelque sorte à lui-même, & dispensé des ménagemens que la société impose, M. Vernet ne se fit point de scrupule de relever les erreurs dans lesquelles l'Auteur de l'*Essai sur l'Histoire Universelle* étoit tombé sur l'article de Calvin & de la ville de Genève. L'Historien avoit poussé les choses trop loin, & le Professeur Protestant crut se devoir à lui-même de défendre sa Secte & sa Patrie. Il adressa, pour cet effet, à M. Formey, une Lettre qu'il le prioit d'insérer dans sa *Bibliothèque Germanique*.

M. de Voltaire en fut instruit ; & comme il ne manque jamais de tournures contre ceux qui l'attaquent, sans répondre directement aux fautes & aux injustices qu'on lui reprochoit, il se borna, pour faire diversion, à blâmer M. Vernet d'avoir critiqué un Ouvrage, dont il avoit, disoit-il, sollicité la gloire d'être l'Editeur. Celui-ci se récria contre l'imputation. Il déclara nettement qu'il n'avoit jamais pensé à solliciter une pareille commission ; que si M. de Voltaire avoit voulu se contenir dans les bornes de la circonspection qu'on lui avoit si fort

recommandée, il n'auroit jamais pris la plume contre lui; il ajouta de plus, qu'il étoit prêt à garder le silence, si M. de *Voltaire* vouloit retracter ou corriger ce qui bleffoit les Genevois, dans le Chapitre *Genève & Calvin* de son *Essai sur l'Histoire Universelle*; il convint, à la vérité, qu'il avoit *consenti*, quelques années auparavant, à être (a)

(a) Vers l'an 1753, on fit à Genève une Edition de l'*Essai sur l'Histoire Universelle* en 2 vol. in-12. M. de *Voltaire* en ayant été instruit, pria M. *Vernet* de vouloir bien présider à cette Edition, & de rectifier les fautes qui s'étoient glissées dans la précédente. M. *Vernet* voulut bien se charger de ce travail, parce que, comme il le dit lui-même dans son *Mémoire adressé au premier Syndic en 1766*, « L'Ouvrage ne » rouloit que sur six Siècles du moyen âge, où rien ne » bleffoit ni le Christianisme ni la Réformation: au » lieu que dans la dernière Edition augmentée d'un » triple, on a ajouté à la tête & à la queue quantité de » choses repréhensibles & injurieuses, soit au Christianisme, soit à nos Réformateurs. Quoique l'Ouvrage porte le même titre, ce sont réellement deux » Ouvrages qui n'ont de conformité que dans la partie » du milieu.

l'Editeur de cet Ouvrage , mais il n'étoit pas alors tel qu'on venoit de le publier ; & il permit à M. de *Voltaire* de produire ses Lettres , bien assuré qu'elles ne contenoient rien qui pût tourner contre lui.

Malgré cela , il parut un Libelle dans lequel M. *Vernet* étoit fort maltraité. On y avançoit des faits défigurés , tel que celui qu'on vient d'exposer , & un grand nombre d'autres inventés , pour donner atteinte à sa réputation. Le Professeur n'eut pas de peine à se justifier de ces imputations. Il le fit dans une *Lettre* adressée au premier Magistrat de la République de Genève. Il y poussa l'honnêteté jusqu'à feindre d'ignorer d'où étoit parti le coup qu'on lui avoit porté. M. de *Voltaire* toutefois ne put se résoudre à renoncer aux hostilités.

M. *Vernet* publia , en 1766 , un Ouvrage en 2 vol. , qui a pour titre : *Lettres critiques d'un Voyageur Anglois*. Ces Lettres sont pleines de zèle , de décence & de raison : on y défend la Religion contre les nouveaux Philosophes , & l'on y réfute l'article *Genève* de l'Encyclopédie.

A peine cet Ouvrage eut-il vu le jour, que M. de *Voltaire* repandit dans Genève un nouveau Libelle intitulé, *Lettre curieuse de M. Robert Covelle, celebre Citoyen de Genève, à la louange de M. Vernet, Professeur en Théologie dans ladite ville* : cette Lettre a 14 pages in-8°. d'impression : on s'y permet le badinage, la plaisanterie, le mensonge ; c'est-à-dire qu'elle est dans ce style si familier depuis long-tems à M. de *Voltaire*, pour faire oublier l'état de la question & donner du ridicule à ses ennemis. Ce Libelle fut bien-tôt suivi d'une petite pièce de Poësie intitulée, *Eloge de l'Hypocrisie, dédié à M. Vernet*, où il fait le portrait le plus odieux de ce Genevois. Nous ne citerons aucun trait de ces deux Libelles : il est aisé d'imaginer que c'est presque toujours la même tournure, les mêmes épithetes, les mêmes sarcasmes, les mêmes calomnies. Nous nous contenterons de rapporter quelques morceaux de la (a) ré-

(a) Cette Réponse, imprimée en 1766, a pour

ponse de M. Vernet à la prétendue *Lettre de Robert Covelle*. Ils suffiront pour faire connoître que M. de *Voltaire* a toujours cédé à ses Antagonistes les honneurs & l'avantage de l'honnêteté.

« Il est dit , page 11 du Libelle , que
 » mon déchainement vient du petit dépit de
 » n'avoir pu obtenir de M. de *Voltaire* d'être
 » son Editeur & son Correcteur d'Imprimerie.
 » Là où il n'y a point de demande , il n'y
 » a point de refus. . . . M. de *Voltaire* ne
 » m'a certainement pas refusé d'être l'Edi-
 » teur & l'Inspecteur de l'édition de *Phili-
 bert* ; car il prouve lui-même que je l'ai
 » été , & je prouve qu'il l'a désiré & m'en
 » a remercié Quant au métier de
 » Correcteur d'Imprimerie , il est assurément
 » fort honnête ; mais M. de *Voltaire* fait
 » bien que ce n'est pas le mien. J'ai

titre : *Mémoire présenté à M. le premier Syndic , par Jacob Vernet , Pasteur & Professeur en Théologie à Genève , sur un Libelle qui le concerne*. Ce Mémoire a
 63 pages d'impression.

» bien pris quelquefois la liberté de *corri-*
 » *ger* ses pensées & de redresser ses erreurs ;
 » c'est l'unique maniere dont je puisse être
 » son Correcteur. Peut-être lui rendrai-je
 » encore le même service.

» Quand je relis ses Lettres , & que je
 » me rappelle les sentimens qu'il me té-
 » moignoit autrefois , j'apprends le cas
 » qu'on doit faire de ses louanges comme
 » de ses fatyres. Puisqu'il est aussi prodigue
 » des unes que des autres , on doit aussi
 » peu se glorifier des unes , qu'être piqué
 » des autres. Ce n'est pourtant pas moi qui ai
 » changé d'état, ni de caractère. La variation
 » vient de lui. Il a changé de rôle dans ses
 » écrits , en ne respectant plus ce que tout
 » le monde doit respecter. Il a bien fallu
 » que je tinsse aussi un autre langage , non
 » sur sa personne & ses talens , à qui j'ai
 » toujours rendu justice ; mais sur l'abus
 » qu'il est venu faire ici de nos presses....
 » Il n'a pas dû compter que lorsqu'il s'é-
 » manciperait dans ses Livres , il trouve-
 » roit en moi l'indulgence d'un Prévari-
 » cateur.

» En effet , dès que j'appris , au mois

» de Février 1755, qu'il alloit s'approcher
 » de nous, je lui envoyai au Château de
 » Prangin, où il passoit l'hiver, mon
 » *Traité de la vérité de la Religion Chré-*
 » *tienne*, pour tâcher de lui donner des
 » idées saines du Christianisme; & je pris la
 » liberté d'y joindre une Lettre raisonnée
 » pour l'engager à garder sur ces matières
 » une sage circonspection, tant dans ses
 » discours que dans ses Ecrits, s'il vouloit
 » être vu de bon œil de tout le monde.

» Il me répondit, *que ce que j'écrivois sur*
 » *la Religion étoit fort raisonnable, qu'il ado-*
 » *roit la Religion, qu'il détestoit seulement*
 » *l'intolérance & le fanatisme; qu'il respectoit*
 » *nos Loix religieuses; qu'il aimoit & res-*
 » *pectoit notre République; qu'il étoit trop*
 » *vieux, trop malade & un peu trop severe*
 » *pour les jeunes gens. Vous me ferez plaisir,*
 » ajoutoit-il, *de communiquer a vos amis les*
 » *sentimens qui m'attachent tendrement à*
 » *vous.*

» Son premier langage, en arrivant ici, fut
 » assorti à ce qu'il m'avoit écrit. *il ne cher-*
 » *choit, disoit-il, que le repos; il avoit besoin*
 » *de s'approcher d'un grand Médecin, M. Trox-*

» *chin* doit prendre soin de son corps, &
» moi de son ame.

» Quand je vis qu'il manquoit
» à ses engagements, je compris dès la fin
» de l'an 1756, que la bienfiance ne me
» permettoit plus d'aller chez lui, & que
» mon devoir m'appelloit à lui résister. Il
» essaya de m'en détourner je répon-
» dis d'un ton ferme; j'allai mon chemin,
» & je commençai par donner une Lettre
» sur le chapitre intitulé, *Genève & Calvin*,
» où, sans sortir des bornes d'une honnête
» critique, je prouvai que ce chapitre est
» plein d'erreurs.

» Quelques personnes jugeront peut-être
» qu'après les liaisons que j'avois eues avec
» lui, j'aurois dû laisser à d'autres le soin
» de le contredire. Sans doute plusieurs de
» mes Collegues pouvoient s'en acquitter
» mieux que moi; mais on me faisoit géné-
» ralement l'honneur de jeter les yeux sur
» moi, moins a cause de la place que j'oc-
» cupe, qu'à cause de mes précédens Ou-
» vrages, tous destinés à la défense de la
» Religion. L'on favoit aussi que mon long
» séjour à Paris m'avoit assez fait connoître

» le tour d'esprit de ces Philosophistes. Et
 » le motif de mes anciennes liaisons avec
 » M. de *Voltaire*, loin de devoir m'arrêter,
 » m'imposoit à cet égard une obligation
 » particuliere. Plus il m'avoit prodigué de
 » caresses, plus il m'importoit de montrer
 » que ses caresses ne m'avoient pas séduit.
 » J'ai découvert les legeretés de
 » quelques Encyclopedistes; j'ai dévoilé
 » leurs ruses, en m'en tenant toujours à
 » combattre l'Ecrit sans toucher à l'Ecri-
 » vain. Je me suis appuyé de raisons & de
 » faits. Je crois avoir dit des choses vraies,
 » fortes & utiles, assorties au tems où nous
 » sommes, & bien convenables à l'état
 » présent de notre Eglise & même de toute
 » la Chrétienté. M. de *Voltaire* en peut ju-
 » ger comme il lui plaira. Qu'il dise que
 » *c'est un fatras, un tas d'inutilités, un vo-*
 » *lume d'injures contre des personnes estima-*
 » *bles de qui je ne devois pas oser parler . . .*
 » On ne s'y méprendra pas; c'est de la
 » colere & non du mépris.

» Il assure qu'il n'a *jamais attaqué per-*
 » *sonne*. Je voudrois bien, pour son hon-
 » neur, que personne ne s'en plainût. Il
 » m'avertit en même-tems *qu'il est dange-*

» reux quand on l'attaque. Je le crois d'au-
 » tant mieux , que je crois qu'il est dange-
 » reux lors même qu'on ne l'attaque pas.

» J'ai bien cru que mon Livre lui dé-
 » plairoit : il contient des vérités & des
 » réflexions qui ne font ni honorables ni
 » agréables pour nos modernes Philosophes,
 » & qui par conféquent ne pouvoient que
 » déplaire à leur Coriphée ; je pouvois donc
 » m'attendre à une Critique peut-être pi-
 » quante , mais du moins raisonnée. Mais
 » qu'un homme de la réputation de M. de
 » *Voltaire* employe contre moi des invéc-
 » tives & des turlupinades si indécentes ;
 » qu'il compose un vrai Libelle diffamatoire,
 » où il ose attaquer ma probité , & faire un
 » usage auffi malin qu'absurde de quel-
 » ques-unes de mes Lettres ; où il cherche
 » même artificieusement à me susciter di-
 » verses sortes d'ennemis , &c. C'est , je
 » l'avoue , un degré d'abaissement , où je
 » ne l'attendois pas ; quoiqu'à dire vrai ,
 » on peut tout attendre de lui , après la
 » maniere dont il a déchiré depuis peu M.
 » *Nedhan* , homme auffi estimable par son
 » bon caractere , que par son savoir. Cela

» vérifie une remarque du *Speñtateur An-*
 » *glais*, qui est, que par une longue habi-
 » tude de profanation, le sens moral s'é-
 » mouffe, le génie même s'abâtardit. »

Dans *la Guerre de Genève*, M. de *Voltaire*
 n'a point oublié M. *Vernet*. On en jugera
 par les vers suivans, auxquels il est inutile
 de joindre aucune réflexion.

Du noir Sénat le grave Directeur,
 Est *Jean Vernet* de maint volume Auteur ;
 Le vieux *Vernet* ignoré du Lecteur,
 Mais trop connu des malheureux Libraires.
 Dans sa jeunesse il a lu les Saints Peres,
 Se croit savant, affecte un air dévôt,
Broun (a) est moins fat, & *Nedhan* est moins sot, &c.

« (a) *Broun*, Prédicant Ecossois, qui a écrit des
 » sottises avec des injures, de Compagnie avec *Vernet*.
 » Ce Prédicant Ecossois venoit souvent manger chez
 » l'Auteur sans être prié, & c'est ainsi qu'il témoigna
 » sa reconnoissance. *Nédhan* est un Jésuite Irlandois,
 » imbécille, qui a cru faire des anguilles avec de la
 » farine. On a donné quelque-tems dans sa chimere ;
 » & quelques Philosophes ont bâti un système sur cette
 » prétendue expérience aussi fausse que ridicule. » Il
 est, je pense, inutile d'avertir que cette Note est de
 M. de *Voltaire* : quel autre Ecrivain oseroit en faire
 de pareilles ?

CHAPITRE VII.

M. LE FRANC DE POMPIGNAN.

S'ATTENDROIT-ON qu'un homme en place, connu par ses talens & par le bon usage qu'il en fait, se fût attiré la haine d'un autre homme qui s'annonce pour le Zélateur de l'humanité ? S'attendroit-on que cette haine se servit des plus misérables ressources pour jeter de l'opprobre & du ridicule sur un Adversaire irréprochable ?

A en juger par la manière dont M. de *Voltaire* traite M. de *Pompignan*, pour s'être élevé contre les excès de la fausse Philosophie, & en avoir fait connoître les travers, dans son Discours de Réception à l'Académie Française, ne croiroit-on pas qu'il suffit d'être bon Citoyen & sage Littérateur, pour s'attirer une nuée d'injures de la part du prétendu Héros de la Littérature ? Telle a été cependant l'origine des turlupinades dont M. de *Voltaire* a accablé un des hommes de Lettres les plus respectables. Ne prendroit-on pas ce même hom-

me de Lettres pour un fou , pour un extravagant , si on s'en rapportoit aux Libelles de son ennemi. On a ri des *Quand* , des *Si* , des *Pourquoi* , &c. ; mais l'indignation de toute ame honnête , n'en a pas moins été émue par l'acharnement & l'indécence qui s'y font sentir. C'est ainsi que l'*Aretin* des Alpes préfere le succès passager de ses bouffonneries aux droits de la Justice , de sa propre réputation & le plus souvent de son esprit. Voici comment il veut s'égayer aux dépens de cet Auteur , ou plutôt à ses propres dépens.

« (a) Les parens de M. le *Franc de Pom-*
 » *pignan* qui demouroit pour lors à Paris ,
 » lui députerent en poste un Avocat de
 » Montauban , & lui enjoignirent de s'in-
 » former exactement de sa santé , & d'en
 » faire un rapport juridique. Le dit Avocat ,

(a) Cette gentillesse se trouve dans la troisième Partie des *Nouveaux Mélanges* , pag. 207 , sous le titre d'*Extrait des Nouvelles à la main de la ville de Montauban* , en *Quercy* , ce premier Juillet 1760.

» accompagné d'un témoin irréprochable ,
 » alla à Paris & se transporta chez le malade :
 » il le trouva debout à la vérité , mais les
 » yeux un peu égarés & le pouls élevé. Le
 » patient cria d'abord devant les deux Dé-
 » putés , *Jeovah , Jupiter , Seigneur.*

» Je ne suis qu'un Avocat , répondit le
 » Voyageur ; je ne m'appelle point *Jeovah.*
 » Avez-vous vu le Roi ? dit le malade.
 » Non , Monsieur , je viens vous voir. Allez
 » dire au Roi de ma part , reprit le sieur
 » Malade , qu'il relise mon Mémoire , &
 » portez-lui le catalogue de ma Bibliothe-
 » que. L'Avocat lui (a) conseilla de manger
 » de bons potages , de se baigner & de se
 » coucher de bonne heure. A ces mots le
 » Patient eut des convulsions , & dans l'ac-
 » cès il s'écria :

(b) Créateur de tous les Etres ,
 Dans ton amour paternel ,

(a) M. de *Voltaire* se plaît à conseiller aux autres ,
 ce qui ne convient qu'à lui-même. C'est bien ici le
 cas de lui dire , *Medice, cura te ipsum.*

(b) Poésies sacrées , page 61.

Pour nous former tu pénétries
 Dans l'ombre du sein maternel.

» Eh! Monsieur, dit l'Avocat, pourquoi
 » me citez-vous ces détestables vers, quand
 » je vous parle raison? Le malade écuma
 » à ce propos, & grinçant les dents, il
 » dit :

(a) Le cruel *Amalec* tombe
 Sous le fer de *Josué* ;
 L'orgueilleux *Jabin* succombe
 Sous le fer d'*Abinoé* ,
Issacar a pris les armes ,
Zabulon court aux allarmes.

» L'Avocat versa des larmes en voyant l'état
 » lamentable du patient. Il retourna à Mon-
 » tauban ; & la famille étant certaine que
 » le malade étoit *mentis non compos*, fit
 » interdire le sieur le F. de P. jusqu'à ce
 » qu'un bon régime pût rétablir la santé
 » d'icelui. »

(a) Ibid. pag. 87.

Pour vous, Monsieur de *Voltaire*, on n'a pas besoin de vous envoyer des Députés pour s'informer de l'état de votre bon sens : vous nous en dépêchez continuellement qui attestent ce qu'on en doit penser. Le Notaire *Raffo* lui-même dépositaire de vos dernières volontés (a), dépositaire de votre profession de foi, de vos abjurations, de vos protestations, dépositaire de vos indulgences & pardons, le tout accompagné d'attestations, a bien de la peine à être cru malgré les témoignages dont ses (b) actes sont munis. Le Public est accoutumé à voir périr ces lueurs de raison & de repentir aussi-tôt que la fièvre vous quitte, & par malheur la fièvre ne vous quitte que pour vous reprendre.

Que diriez-vous si nous répondions à

(a) Qui n'ont pas certainement été les dernières, comme on le verra quand on sçaura quelles étoient ces volontés.

(b) Ces Actes dressés par M. *Raffo*, Notaire Royal au Pays de Gex, sont très-curieux. On les trouvera dans le dernier Chapitre de notre Ouvrage.

L'extrait des Nouvelles à la main de la ville de Montauban , en Quercey , par un autre *Extrait des Nouvelles de Ferney* , dans le pays de Gex ? Le voici. Osez après cela faire le plaisant sur les autres.

« Les Savans de France justement allarmés du tort que M. de *Voltaire* faisoit à l'érudition par ses bevues , ses anachronismes , ses fausses citations , ses fausses interprétations , comme il appert par plusieurs de ses Ouvrages , & notamment par sa *Philosophie de l'Histoire* , s'assemblerent à Paris pour trouver moyen de remedier à ce désordre. La matiere mise en délibération ; ils convinrent qu'on lui députeroit en poste un d'entr'eux pour l'interroger juridiquement , & juger s'il avoit les qualités nécessaires pour former un bon Historien , mais principalement pour s'éclaircir s'il favoit le Grec. M. *Larcher* fut choisi pour cette importante commission. Il part accompagné d'un témoin irréprochable , arrive dans le pays de Gex , & se transporte au domicile du sieur de *Voltaire*. Il le trouve occupé au Grec , à la vérité , mais à du Grec à côté duquel étoit une mau-

vaïse traduction ; il lisoit les anciens Auteurs , mais c'étoit dans des extraits infidèles qu'on lui avoit fourni des pays étrangers. Vous venez sans doute , Messieurs , dit-il aux deux Députés , pour rendre hommage à mes lumières & à mes talens ; est-ce par hazard de la part de quelque Puissance que vous venez ? C'est de la part du Monde savant , répond M. *Larcher*. L'hommage du Monde savant , vaut bien celui d'un Prince , reprit modestement M. de *Voltaire*. Oui , sans doute , continue le Député ; mais ce n'est pas de quoi il s'agit. Le Monde savant , ajoute-t-il , est fort étonné que vous usurpiez sur ses droits , sans que vous ayez les connoissances requises. Vous parlez des Ecrivains Grecs que vous n'entendez pas ; vous employez le mot barbare de *Basiloi* qui n'est point Grec , au lieu de *Basileis* ; vous vous servez du mot de *despotes* sans en favoir la signification ; vous avez souvent le mot de *demiourgos* à la bouche , & vous ignorez ce qu'il veut dire ; vous prenez le nom de *Dynastie* pour celui d'une Province ou Contrée ; vous appelez les Prêtres Egiptiens des *Bon*

teilles ; car c'est ce que signifie le mot *choas* que vous leur appliquez ; vous faites passer à *Hercule* le détroit de Calpé & d'Abila dans son gobelet , au lieu de dire qu'il le passa dans un navire appelé *Scyphus* ; enfin vous êtes véhémentement soupçonné par plusieurs de vos citations , de ne pas entendre ce dont vous voulez parler.

Le Savant du pays de Gex étonné , se mit aussi-tôt à crier : *Je suis Seigneur de Ferney , Gentilhomme ordinaire de la Chambre du Roi , & Membre de cent Académies.* Ce n'est pas ce dont il est question , reprit M. *Larcher* , nous parlons de Grec. Alors l'Interrogé entra en fureur , & se met à crier : *Cuistre , Faussaire (a) , Paillard.* Ce n'est pas du méchant Français , c'est du Grec qu'on vous demande. L'Interrogé répond : *Bouc , Crasseux , Sodomite.* Ceci est encore du Français & non du Grec , ajouta

(a) Telles sont les graves raisons que M. de V. apporte contre les savantes réfutations de M. *Larcher* ; tout ce qui est en italique est exactement de lui.

le Député ; mais puisque vous ne voulez pas répondre sur le Grec , voyons sur les Auteurs. Pourquoi vous êtes-vous avisé de dire que *Ninive* n'étoit éloignée de *Babylone* que de quarante lieues , tandis qu'il y en avoit cent de distance de l'une à l'autre ? Pourquoi faites-vous de 180 stades , huit de nos grandes lieues , tandis que 180 stades ne font qu'environ trois & demi de nos petites lieues ? Pourquoi établissez-vous des Temples à *Eleusine* , où il n'y en eut jamais ? Pourquoi faites-vous d'*Eleusine* une Divinité particulière , tandis qu'*Eleusine* n'est qu'un sur-nom de *Cerès* ? Pourquoi faites-vous flageller par des Prêtres d'*Eleusine* , les Pénitens & les Initiés , tandis qu'il ne s'agit dans le passage de *Pausanias* , que vous avez cité pour preuve , que de petites baguettes avec lesquelles les Prêtres frappoient dans les cérémonies , non les Initiés & les Pénitens , mais les Images des Dieux des Enfers , parce que ces Dieux retenoient *Proserpine* ? Le Grec moderne est interdit par toutes ces questions ; ses accès le reprennent , & se met à crier dans son dé-

lire : *Janseniste qu'on a vu donner des scènes au cimetiere de Saint Medard , vil & ancien Répétiteur du College Mazarin. . . .* Je le vois bien , dit M. Larcher à son Compagnon , l'étude du Grec vient de renverser dès le commencement la cervelle à ce pauvre homme. Il dit que j'ai donné des scènes au cimetiere de Saint Medard , moi qui suis né en 1726 , & les convulsions en 1729 ; il me fait Répétiteur au College Mazarin ; moi dont la fortune a permis que j'eusse un Répétiteur. Ne nous en étonnons pas ; c'est ainsi qu'il renverse tous les faits , qu'il les suppose , qu'il les défigure. Voilà où l'ont conduit ses lectures d'*Hérodote* , sa rage pour le *Sanchoniaton* forgé par *Porphyre* , sa fureur de vouloir se perdre dans l'antiquité pour perdre ensuite le siècle présent dans ses rêveries.

Pendant qu'il parloit ainsi , le Philosophe historien étoit tombé en foiblesse , ses petits yeux de feu s'étoient fermés , & sa grande bouche restoit ouverte. Les Députés se retirèrent , & le laisserent dans cet état , en prenant la précaution d'avertir qu'on allât

lui jeter de l'eau sur la tête, & lui faire prendre de l'ellebore pour purger son cerveau. Ils retournerent à Paris faire leur rapport juridique, & le Monde savant convaincu que M. de *Voltaire* étoit *mentis & græcæ linguæ non compos*, il fut délibéré, d'une voix unanime, de lui envoyer un Rudiment Grec, un Répétiteur du College Mazarin, & un *Prêtre d'Eleusine* pour le fesser, d'après son système, en qualité de *Pénitent* ou d'*Initié*. En attendant, ordre à lui de n'écrire que très-peu en Français, & défense de parler jamais de Grec. »

Après le ridicule, M. de *Voltaire* a recours à l'odieux.

Qu'as-tu petit Bourgeois d'une petite Ville ?
 Quel accident étrange en allumant ta bile,
 A sur ton large front répandu la rougeur ?
 D'où vient que tes gros yeux pétillent de fureur ?
 Réponds-moi *La vanité.*

Que de folies ! que de puérités ! Je dis d'abord que de folies ! Est-ce à *François-Marie Arouet* à traiter de Bourgeois un homme dont on connoît l'origine aussi bien que la sienne ? Est-ce à un Philoso-

phe à faire une injure de la naissance, surtout en employant le mensonge? M. de *Pompignan* n'a pas eu besoin d'acheter des Terres en Suisse pour être Seigneur de Paroisse: & le Seigneur *Voltaire* a besoin de répéter sans cesse qu'il est *Gentilhomme ordinaire de la Chambre du Roi*, ancien *Chambellan du Roi de Prusse*, *Baron de Ferney*, *Seigneur de Tournay*, pour être quelque chose dans la Société; il a besoin de parler souvent de ses Vassaux qu'il nourrit, pour étouffer les cris des Libraires qu'il a ruinés; il a besoin de parler de l'Eglise de campagne qu'il a fait bâtir, pour adoucir l'indignation de l'Eglise universelle qu'il déchire; il a besoin enfin d'annoncer à grand bruit tout ce qu'il fait, pour faire oublier tout ce qu'il écrit.

Je dis ensuite, que de puérités! s'attacher à des bagatelles ou recourir au *large front*, aux *gros yeux* pour remplir des vers satyriques; c'est annoncer un esprit qui se place, sans s'en appercevoir, au dessous des petiteffes qui le mettent en fermentation. Autre misere:

(a) *Le Franc de Pompignan*, par ses divins Ecrits,
Plus que *Palissot* même occupe nos esprits.
Nous quittons & la Foire & l'Opéra-comique,
Pour juger de *le Franc* le style académique.
Le Franc de Pompignan dit à tout l'Univers
Que le Roi lit sa prose, & même encor ses vers.

.
Car chacun vend sa drogue & croit sur son pallier,
Fixer, comme *le Franc*, les yeux du monde entier.

Est-ce ainsi que l'Aigle prétendu de la Poësie
Française ne rougit pas de becqueter plus
foiblement qu'un roitelet!

Enfin, voici ce que le *Pauvre Diable*
ajoute encore pour sa consolation :

(b) Manquant de tout, dans mon chagrin poignant,
J'allai trouver *le Franc de Pompignan*,
Ainsi que moi natif de Montauban,
Lequel jadis a brodé quelque phrase,
Sur la *Didon* qui fut de *Métastaze*.

(a) *Le Russe à Paris*.

(a) *Le Pauvre Diable*.

Le Pauvre Diable ! il suffisoit d'avoir débité de tels vers pour mériter ce nom.

Il faut être pire pour oser accuser, dans un autre endroit, à la face de toute la France, un Magistrat connu & estimé, d'avoir été privé six mois de sa Charge, pour une imprudence défavouée, & sur laquelle il avoit fait d'amples réparations à la Religion & à la vérité. C'est ainsi que s'explique l'Auteur des *Quand*: « Quand on a » traduit & outré même la priere du Deïste, » composée par *Pope*; quand on a été privé » six mois entiers de sa Charge en Province » pour avoir traduit & envenimé cette » formule du Deïisme; quand enfin on a été » redevable à des Philosophes de la jouif- » sance de sa Charge, c'est manquer à la » fois à la reconnoissance, à la vérité, à » la justice, que d'accuser les Philosophes » d'impiété, & c'est insulter à toutes les » bienséances de se donner les airs de par- » ler de Religion dans un discours public, » devant une Académie qui a pour maxime » & pour loi de n'en jamais parler dans ses » Assemblées. »

M. de *Pompignan* répondit dans le tems à ces accusations. Voici quelques extraits de sa réponse :

« Il y a vingt-deux ans [à présent trente-
 » deux] que je traduisis en Français la
 » Priere universelle de *Pope*. J'avois appris,
 » depuis quelque tems la langue Angloise,
 » & je vivois beaucoup avec plusieurs An-
 » glois, Gens de Lettres & de mes amis,
 » que leur goût pour nos Provinces méri-
 » dionales, avoit attirés à Montauban, où
 » je remplissois alors une Charge d'Avocat
 » Général à la Cour des Aydes.

» Cette Traduction fut un jeu de Société.
 » J'avois soutenu que je ferois une Traduc-
 » tion exacte & fidele de la Priere uni-
 » verselle, . . . en suivant pas à pas les
 » quatrains de l'original, & sans y em-
 » ployer un seul vers de plus. J'en vins à
 » bout au gré de mes Anglois. Je leur en
 » donnai une copie, & ils l'emporterent à
 » Londres.

» Au bout de deux ans ou environ, je
 » reçus une Lettre de M. le Chancelier

» d'*Aguesseau*, accompagnée d'un exem-
 » plaire de ma Traduction, imprimé in 4°.
 » à Londres, chez les freres *Vaillant*. Ce
 » fut le premier avis que j'eus de la publi-
 » cation de ce Poëme. Le Chef de la Justice
 » me faisoit des reproches très-vifs d'avoir
 » traduit cet Ouvrage. Mes sentimens fur
 » la Religion, qui n'ont varié dans aucun
 » tems de ma vie, me firent abandonner
 » sans peine tout ce que j'eusse pû alléguer
 » pour justifier *Pope* à certains égards. . . .
 » D'ailleurs, les motifs qui m'avoient fait
 » traduire la Priere univeserfelle, étoient si
 » simples, si innocens, que je ne pouvois
 » m'avouer coupable pour avoir composé
 » cette version. J'exposai naïvement à M.
 » le Chancelier ce qui s'étoit passé. Ce
 » grand Magistrat en fut si satisfait, qu'il
 » m'écrivit une seconde Lettre remplie de
 » politesse & de bonté, &c. Ainsi finit cette
 » affaire, aussi agréable pour moi dans le
 » dénouement, qu'elle m'avoit paru affli-
 » geante dans le début. »

M. de *Pompignan*, après avoir fait voir
 qu'il ne fut point privé de sa Charge d'Avocat

Général qu'il exerçoit lorsque M. d'Agues-
seau lui écrivit , ni de celle de Premier
 Président de la même Cour, qu'il obtint
 après la mort de son pere & de son on-
 cle qui l'avoient successivement occupée ,
 continue de cette sorte : « Voilà comme
 » on ose blesser la vérité dans les cho-
 » ses capitales , attaquer ma réputation ,
 » calomnier le Chef d'une Compagnie sou-
 » veraine : étrange satisfaction d'un mé-
 » chant homme , qui après avoir exhalé
 » tout ce que l'envie & l'imposture ont
 » de plus noir, ne se dérobe à de justes
 » châtimens , qu'à la faveur des ténèbres
 » dont il est environné ! mais par où &
 » comment me suis-je attiré l'insulte vio-
 » lente qu'on me fait ? Quel Savant , quel
 » Homme de Lettres ai-je offensé dans mes
 » Ecrits ? C'est mon Discours à
 » l'Académie Française qui m'a valu ce
 » tissu de calomnies & ce débordement
 » d'injures. On me fait un crime d'avoir
 » élevé ma voix pour la Religion dans une
 » Compagnie Littéraire. Des Catholiques
 » seroient-ils plus gênés sur ce point que

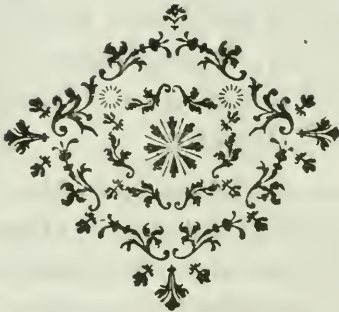
» les Proteftans ? Le premier reglement de
» la Société Royale de Berlin portoit qu'une
» de fes Classes devoit s'appliquer à l'étude
» de la Religion, & à la conversion des Infir-
» deles. Mais où l'Anonyme a-t-il
» appris qu'il foit défendu de parler de
» Religion dans l'Académie Française ? Il
» n'est pas permis fans doute, & il ne fe-
» roit pas convenable d'y discuter des ma-
» tieres Théologiques. Les matieres d'Etat
» n'y doivent pas être traitées non plus.
» S'enfuit-il de-là que dans l'éloge d'un
» Miniftre ou d'un Négociateur, ce fut
» manquer au Gouvernement que de louer
» & de circonftancier des opérations déjà
» confommées, des négociations finies,
» des traités exécutés & publics ? Enfin,
» où l'Anonyme a-t-il trouvé que venger
» la Religion, contre les Eſprits Forts,
» ce fût traiter des matieres de Religion ?
» Cette derniere expreffion fignifie les dif-
» cussions Dogmatiques, les difputes de
» l'Ecole, les controverfes entre les Théo-
» logiens de même Communion ou de Com-

» munion différente, & j'avoue que rien
 » de tout cela ne peut être, dans quelque
 » occasion que ce soit, du ressort d'un
 » discours Académique; aussi ne suis-je pas
 » tombé dans cet inconvénient. . . . Du
 » reste, je n'ai point déferé au Trône ni à
 » l'Académie les Incrédules & les Esprits
 » Forts. Je ne suis l'ennemi de personne;
 » je ferois du bien à ceux mêmes qui me
 » font du mal, & je hais autant la persé-
 » cution & le trouble, que j'aime la sou-
 » mission & la paix. »

Après cela, n'est-on pas en droit de faire
 des *Quand* contre l'Auteur des *Quand*; &
 ne peut-on pas lui dire? Quand pour dé-
 critter ses ennemis on a recours au men-
 songe & à l'imposture; quand on invente
 des faits & qu'on envenime ceux qu'il eût
 été plus facile d'excuser; quand on a pro-
 duit toi-même tant d'impiétés aussi claires,
 & qu'on ose en reprocher d'aussi désa-
 vouées; quand on se montre aussi peu
 Philosophe en prétendant venger la Philo-
 sophie, n'est-ce pas manquer de pudeur,

176 *M. LE FRANC DE POMPIGNAN.*

de bonne foi , de raison , d'adresse ? & ne
feroit-on pas mieux de se taire , que de
défendre une cause qu'on décrédite si com-
plètement ?



CHAPITRE

CHAPITRE VIII.

M. L E F R A N C ,

ÉVÊQUE du Puy en Velai.

Du Magistrat & de l'Homme de Lettres, M. de *Voltaire* passe à M. son Frere, aussi digne d'admiration par ses talens, que digne de respect par ses vertus Apostoliques; mais l'Ecrivain atrabilaire ne respecte rien. Nous ne rapporterons point les deux (a) Quakeries qu'il a adressées à ce Prélat; nous remarquerons seulement qu'il n'est pas étonnant que l'Auteur, assez quakre d'humeur, ait si bien le style des Quakres. Ce qui paroîtra plus surprenant, c'est de trouver dans une troisième Lettre qu'il a publiée sous le titre d'*Instruction Pastorale de l'humble Evêque d'Aletopolis*, à

(a) Ce sont deux longues Lettres pleines de fiel & d'injures que M. de *Voltaire*, sous le nom de Quakre, a adressées à M. l'Evêque du Puy, au sujet de son instruction Pastorale contre les Incrédules.

l'occasion de l'Instruction Pastorale de Jean-George , humble Evêque du Puy , un style qu'on ne peut comparer à rien , parce qu'il nous paroît au-dessous de tout. Voici cette ingénieuse production , à laquelle nous joindrons quelques réflexions.

Mes chers Freres ,

Mon Confrere Jean - George du Puy a voulu vous instruire par un gros volume. Vous savez que la vérité est au fond du Puy : [c'est sans doute Rabelais qui parle.] Mais vous ne savez pas encore si Jean - George l'en a tirée. Vous vous êtes recriez d'abord en voyant les armoiries de Jean - George , en taille rude à la tête de son Ouvrage. [Cela a moins étonné que le style doux de cette Lettre.] Cet écusson représente un homme monté sur un quadrupède ; vous doutez si cet animal est la monture de Balaam ou celle du Chevalier que Cervantès a rendu fameux. [Ceci est de Panurge ou de Pantagruel.] L'un étoit Prophete , & l'autre un Redresseur des torts ; vous ignorez qui des deux est le Patron de mon Confrere. Ce galimathias sera de qui l'on vou-

dra. Vous êtes étonnez que son humilité ne l'empêche pas de s'intituler MONSEIGNEUR ; mais il n'a pas craint que sa vertu se démentît dans son cœur par ce titre fastueux. Voilà du d'Assoucy.

Les Peres de l'Eglise ne mettoient point ces enseignes de la vanité à la tête de leurs Ouvrages ; nous ne voyons pas même que les Evangiles ayent été écrits par Monseigneur Matthieu & par Monseigneur Luc. [Homere & Virgile n'ont pas plus changé de nom, ni affecté de se faire appeller Barons de Fernel, Comtes de Tournay, Seigneurs de Pregny & Chambeisi, Gentilhommes ordinaires, &c.] Mais aussi, mes chers Freres, considerez que les Ouvrages de Monseigneur Jean-George ne sont pas paroles d'Evangile. Ce style ne ressemble-t'il pas à celui de l'Auteur du *Moyen de parvenir* ?

Il a soin de nous avertir que de plus il s'appelle Pompignan ; nous avons vu à ce grand nom les fronts les plus séveres se dérider & la joye répandue sur tous les visages, jusqu'au moment où la lecture des premieres pages, a changé absolument toutes les phisionomies,

[& la sienne sur-tout] & plongé les esprits ;
 [ce n'est pas le sien] dans un doux repos.
 Et bien-tôt on a demandé dans la petite ville
 du Puy , s'il étoit vrai que Monseigneur étoit
 Auteur à Paris ; & on a demandé dans Paris si
 cet Evêque avoit imprimé au Puy un Ouvrage.
 Froide répétition d'une Epigramme de M.
 Piron.

J'avoue que tous mes Confreres ont trouvé
 mauvais qu'on prostituât ainsi la dignité du
 saint Ministère , [& nous nous trouvons
 très-mavais qu'on prostitue ainsi la liberté
 d'écrire & la manie du bel esprit.] Que sous
 prétexte de faire un Mandement dans un
 petit Diocèse , on imprime en effet un livre
 qui n'est pas pour ce Diocèse ; [il n'y a que
 M. de Voltaire qui puisse écrire pour tout
 le monde , aussi tout le monde le juge , &
 même dans la petite ville du Puy. Voilà
 ce que c'est que de se mettre à la portée
 de tout le monde.] Et qu'on affectât de par-
 ler de Locke & de Newton aux Habitans du
 Puy en Velai. Nous en sommes d'autant plus
 surpris , que les Ouvrages de ces Anglois ne
 sont pas plus connus des Habitans de Velai
 que de Monseigneur. Les Ouvrages de Mon-
 seigneur sont très-connus de M. de Voltaire ,

& l'on fait depuis long-tems que M. de *Voltaire* n'a pas connu ou du moins entendu ceux de *Newton*. Le voilà donc lui-même tombé dans le (a) Puy. *Enfin nous avouons qu'après le péché mortel, ce qu'un Evêque doit le plus éviter c'est le ridicule.* L'humble Evêque d'Aletopolis n'évite ni l'un ni l'autre.

Comme notre Diocèse est extrêmement éloigné du sien, nous nous servons, à son exemple, de la voie de l'impression pour lui faire une correction fraternelle, que tous les bons Chrétiens se doivent les uns les autres; devoir dont ils se sont fidelement acquittés dans tous les tems. Il y a long-tems que les bons & les mauvais Chrétiens font des corrections à M. de *Voltaire*; cependant nous ne voyons pas qu'il se corrige.

Ce n'est pas que nous voulions contester à Jean-George ses prétentions Episcopales au Bel-Esprit; ce ne feroit pas du moins par

(a) Nous réprouvons cette plaisanterie, pour donner un bon exemple à M. de *Voltaire*, & lui faire connoître combien on se rend ridicule en l'imitant.

des plaifanteries auffi froides qu'il faudroit les lui contester. *Ce n'est pas que nous ne sachions eftimer fon zele ardent qui, dans la crainte d'omettre les chofes utiles, fe repand prefque toujours fur celles qui ne le font pas. [M. de V. doit s'y connoître.] Nous convenons de fon éloquence abondante, qui n'est jamais étouffée fous fes penfées ;*] les penfées de M. de V. ont fouvent étouffé fon éloquence, & la colere étouffé fes penfées.] *Nous admirons fa charité chrétienne, qui devine les plus fecrets fentimens de tous fes Contemporains, & qui les empoifonne de peur que leurs fentimens n'empoifonnent leur fiécle. Tout ce que la charité chrétienne peut faire, c'est de donner du contrepoifon ou de faire connoître les Empoifonneurs, afin qu'on s'en garantiffe,*

Mais en rendant justice à toutes les grandes qualités de Jean-George, nous tremblons, mes Freres, qu'il n'ait fait une bevue dans fon Inſtruction Paſtorale ; [s'il y a des bevues, ce n'est pas à l'égard de M. de V. ; il a trop fait connoître qu'on a vifé juſte.] Laquelle pluſieurs malins d'entre vous difent n'être ni d'un homme inſtruit, ni d'un

Pasteur. Cette bevue consiste à regarder les plus grands génies comme des Incrédules. Ce n'est pas un titre pour être incrédule, que d'être grand génie. Il y a long-tems qu'on est convaincu que ce ne sont que les petits ou du moins les mauvais génies, qui soient exposés à cette tentation. Il met dans cette classe Montagne, Charron, Fontenelle, & tous les Auteurs de nos jours : l'humble Evêque d'Aleopolis voudroit ici nous en imposer; mais n'en déplaît à son humilité, nous ne sommes pas la dupe de son mensonge. Sans parler de la Priere du Dèiste de M. son frere aîné. Si M. son frere a traduit dans sa jeunesse la Priere universelle, il l'a retractée en bon Chrétien, & n'a pas fait depuis, comme M. de Voltaire, vingt Ouvrages contre la Religion.

C'est une entreprise un peu forte d'écrire contre tout siècle, & ce n'est peut-être pas avoir un zèle selon la science, que de dire : mes Freres, tous les Gens d'esprit & tous les Savans pensent autrement que moi, tous se moquent de moi : il faut distinguer ces Gens d'esprit & ces Savans; on peut dire que ceux qui se moquent ne sont ni l'un ni

l'autre. C'est du devoir d'un Pasteur de s'opposer , autant qu'il est en lui , aux progrès de l'irréligion : il n'y a là rien de risible. *Croyez donc ce que je vais vous dire. Ce tour ne nous a pas paru assez habile.*

On dit qu'il y a dans l'In-4^o. de mon Confrere Jean-George , un long chapitre contre la Tolérance , malgré la parole Jesus-Christ & des Apôtres , qui nous ordonnent de nous supporter les uns les autres. [La Tolérance vous convient sans doute ; mais en vérité est-ce celle que Jesus-Christ & les Apôtres recommandent ?] Mes Freres , je vous exhorte sur cette parole à supporter Jean-George. [On supporte aussi depuis long - tems M. de V. qui ne supporte personne : il conviendra donc qu'il y a de la tolérance.] Vous avez beau dire que son Livre est insupportable , ce n'est pas une raison pour rompre les liens de la charité. [Qu'il soit insupportable pour M. de V. on n'a pas de peine à le croire : un Livre contre les Incrédules ne sauroit plaire au Chef des Incrédules.] Si son Ouvrage vous a paru trop gros , je dois vous dire , pour vous rassurer , que mon Re-

lieur m'a promis qu'il seroit fort plat quand il auroit été battu. Ceci est une plaisanterie de Relieur, & M. de *Voltaire* est souvent le Relieur des plaisanteries des autres.

Nous demeurons donc unis à Jean-George & même à Jean-Jacques, quoique nous pensions différemment sur quelques articles. [*Jean-George & Jean-Jacques ne veulent point du tout être unis à M. de V. : ils ont chacun leurs motifs, & le Public ne les ignore pas.*] *Ce qui nous console, c'est qu'on nous assure de tous côtés que l'Œuvre de notre Confrère du Puy, est comme l'Arche du Seigneur ; elle est sainte ; elle est exposée au Public, & personne n'approche d'elle.* Froide répétition d'un vers heureux, mais injuste : M. de *Voltaire* se pille ici lui-même, après avoir tant pillé les autres. D'ailleurs, cette Arche n'a point été sacrée pour lui ; il s'en est approché comme *Osa*, il en a été renversé, & il paroît s'être ébranlé le cerveau dans sa chute : aussi on nous assure de tous côtés que c'est depuis ce tems qu'il a composé cette *Lettre, l'Homme aux quarante écus, l'A. B. C., les Colimaçons, la Cano-*

186 M. LE FRANC, ÉVÊQ. DU PUY.

*nisation de Cucufin , l'Épître aux Romains ;
... & tant d'autres sottises , sans pré-
judice de celles qui suivront.*

*Bon soir , mes Freres. Salut & paix, M.
de Voltaire.*

*L'humble Evêque d'Aletopolis , l'Auteur du
Tableau Philosophique de votre Esprit.*



CHAPITRE IX.

M. L' ABBÉ NONOTE.¹

IL n'est pas surprenant que M. de *Voltaire* se soit élevé avec tant d'acharnement contre M. l'Abbé *Nonote*. Cet Auteur publia en 1762, une excellente (a) Critique de l'*Histoire Générale*; & tout ce qui blesse l'amour propre de M. de *Voltaire*, ne manque jamais d'échauffer sa bile. Mais ce qui doit éclairer le Public, dans cette querelle, c'est de voir un Philosophe parler le langage des halles, à l'égard d'un homme qui n'a employé contre lui que celui de la vérité, de la raison & de l'honnêteté; d'où l'on peut conclure que s'il en coûte peu à l'Auteur de l'*Histoire Générale* & de plusieurs autres Ouvrages historiques, d'établir de fausses maximes, de tronquer des textes, de hasarder des conjectures absurdes, de citer des anecd-

(a) Cet Ouvrage qui a eu plusieurs Editions, est intitulé *les Erreurs de M. de Voltaire*, 2 vol. in-12.

tes puériles, d'avancer des faits évidemment faux, de s'appuyer sur des témoignages équivoques, ou, pour mieux dire, de se former des témoignages : il ne lui en coûte pas plus de se deshonorer par des injures, d'exciter l'indignation par des calomnies, de s'avilir par un ton que le plus mince Ecrivain rougiroit d'avoir employé. Qu'a fait contre lui M. l'Abbé *Nonote* ? Il a découvert dans l'*Essai sur l'Histoire Générale* ; des erreurs ; il les a démontrées ; il y a vu de la mauvaise foi, & il l'a mise en évidence ; il y a trouvé des impiétés, & il les a réfutées : il a fait ce que tout Critique sage doit faire. M. de *Voltaire* lui a répondu (a) avec âcreté, avec indécence,

(a) Notez qu'il dit dans ses Lettres sur *Œdipe* :
 » ceux qui daigneront me critiquer, me feront tou-
 » jours beaucoup d'honneur & de plaisir ; je ne leur
 » répondrai point, mais je mettrai leurs remarques
 » à profit. » Et dans la Préface d'*Alzire* : « un homme
 » qui n'est attaqué que dans ses Ecrits, ne doit jamais
 » répondre aux Critiques ; car si elles sont bonnes, il
 » n'a autre chose à faire qu'à se corriger ; & si elles
 » sont mauvaises, elles meurent en naissant. »

avec bassesse ; & c'est ce que lui seul est capable de faire.

Nous ne citerons point cette Réponse ; il nous suffira de dire que les termes d'*Ignorant* , d'*Oïson* , de *Téméraire* , d'*Audacieux* , d'*Insolent* , d'*Impudent* , de *Libelliste* , d'*Energumène* , de *Frippon* , de *Monstre* , de *plus vil des Hommes* , de *petit Monsieur* , de *petit Nonote* , voltigent , non pas sur le bec de ce *Vert-Vert* endoctriné au bateau , mais sous la plume du Chantre de *Henri IV* , du Précepteur (*a*) des Rois , du Zélateur de la vertu , du Chef de nos Philosophes. Nous ajouterons seulement que la bassesse avec laquelle il insulte , dans cette même Réponse , aux malheurs d'un homme enveloppé dans une disgrâce commune , ne fait ni l'éloge de son ame , ni celui de son esprit. On a de la peine à comprendre comment il a pu fortir tout-à-la-fois du même homme ,

(*a*) M. de *Voltaire* dit , dans une Lettre au sujet des *Mémoires de Brandebourg* , qu'il a été le Grammairien du R. de P. Sans doute qu'il ne lui enseignoit point une pareille Grammaire ?

& tant de choses que le goût peut admirer ;
 & tant d'ordures que la simple humanité
 doit avoir en horreur. Mais il est facile de
 le concevoir : son esprit est une machine
 assujettie aux digestions de son estomac ; &
 son cœur ouvert à toutes les passions , les
 exhale sans aucun discernement & comme
 par instinct. On peut dire que cet homme
 est semblable à une orgue qui va comme on
 la touche. S'il étoit véritablement Philoso-
 phe , il eût fait comme *Jean-Jacques Rouf-
 seau* , qui n'aime pas les Jésuites , à ce qu'il
 dit lui-même , mais qui a refusé d'écrire
 contre eux , parce qu'ils étoient malheureux.

« Un de ces misérables Jésuites , dit (a)
 » M. de *Voltaire* , ne s'est pas contenté d'é-
 » crire contre tous les Parlemens du Royau-
 » me , du style dont *Guignard* écrivit contre
 » *Henri IV* , ce fou vient de faire imprimer
 » un Ouvrage contre presque tous les Gens
 » de Lettres illustres , & toujours dans le
 » dessein de venger Dieu , qui pourtant

(a) *Pirrhonisme de l'Histoire* , Chap. 38.

» semble un peu abandonner les Jésuites. Il
 » intitule sa Rapsodie (a) *Anti-Philosophi-*
 » *que* ; elle l'est bien en effet , mais il pou-
 » voit l'intituler aussi *Anti-Humaine* , *Anti-*
 » *Chrétienne*. »

Après de telles phrases est-on embarrassé de décider à qui le titre de *Calomniateur* convient , aussi bien que celui de *Fou* ? Il est vrai que dans la *Dictionnaire Anti-Philosophique* , on attaque des Ecrivains célèbres , mais on les attaque avec un ménagement qui auroit dû servir d'exemple à l'Ecrivain qui s'y croit maltraité. Cet Ouvrage est consacré à la défense de la Religion ; il falloit donc nécessairement repousser les coups qu'on lui a portés dans les Ecrits des nouveaux Philosophes.

C'est au *Dictionnaire* de M. de *Voltaire* , qu'on pourroit donner , avec juste raison ,

(a) M. de *Voltaire* veut parler du *Dictionnaire Anti-Philosophique* , pour servir de *Commentaire & de Correctif* au *Dictionnaire philosophique* , & aux autres Livres qui ont paru de nos jours contre le *Christianisme* , deux volumes in-octavo.

le titre d'Anti-Philosophique , d'Anti-Chrétien , d'Anti-Humain. L'Ouvrage qui le réfute , est en possession du nom qu'il mérite ; peu de livres en ce genre ont eu plus de succès. Poursuivons.

« Croiroit-on bien que cet Energumene à » l'article *Fanatisme* , fait l'éloge de cette » fureur diabolique ! Il semble qu'il ait trem- » pé sa plume dans l'encrier de *Ravaillac*. » Du moins *Néron* ne fit point l'éloge du » Parricide (*α*) ; *Alexandre VI* ne vanta » point l'empoisonnement & l'affassinat. »

Non , il n'est pas vrai que l'Auteur du *Dictionnaire Anti-Philosophique* fasse l'éloge du *Fanatisme*. Cet article est tiré mot à mot des Œuvres de *J. J. Rousseau*. Nous allons le transcrire en entier , afin que ceux de nos Lecteurs qui n'ont pas cet Ouvrage , puissent eux-mêmes en décider.

(*α*) Nous remarquerons en passant que *M. de Voltaire* traite ici *Alexandre VI* d'Empoisonneur , tandis qu'il le justifie de ce crime dans le Chapitre 35 du *Pirrhonisme de l'Histoire* , d'où sont tirés les passages que nous copions.

FANATISME,

FANATISME.

« LES Philosophes modernes s'élevent
» beaucoup contre le Fanatisme , & ils ont
» raison ; mais ce qu'ils n'ont garde de dire,
» & ce qui n'est pas moins vrai , dit M.
» *Rouffseau* , c'est que le Fanatisme , quoique
» sanguinaire & cruel , est pourtant une pas-
» sion grande & forte qui élève le cœur de
» l'homme , qui lui fait mépriser la mort ,
» qui lui donne un ressort prodigieux , &
» qu'il ne faut que mieux diriger pour en
» tirer les plus sublimes vertus ; au lieu que
» l'irréligion , & en général l'esprit raison-
» neur & philosophique attache à la vie ,
» effémine , avilit les ames , concentre tou-
» tes les passions dans la foiblesse de l'inté-
» rêt particulier , dans l'abjection du moi
» humain , & sappe ainsi , à petit bruit , les
» fondemens de toute société ; car ce que
» les intérêts particuliers ont de commun
» est si peu de chose , qu'il ne balancera ja-
» mais ce qu'ils ont d'opposé. Si l'Athéisme
» ne fait pas verser le sang des hommes ,
» c'est moins par amour pour la paix que
» par indifférence pour le bien ; comme

» que tout aille , peu importe au prétendu
 » Sage, pourvû qu'il reste en repos dans son
 » cabinet. Ses principes ne font point tuer
 » les hommes, mais ils les empêchent de
 » naître , en détruisant les mœurs qui les
 » multiplient , en les détachant de leur es-
 » pece , en réduisant toutes leurs affections
 » à un secret égoïsme aussi funeste à la po-
 » pulation qu'à la vertu. L'indifférence phi-
 » losophique ressemble à la tranquillité de
 » l'état sous le despotisme ; c'est la tranquil-
 » lité de la mort ; elle est plus destructive
 » que la guerre même. »

Voilà l'article *Fanatisme* du *Dictionnaire Anti-Philosophique* fidelement copié : c'est au Lecteur à décider maintenant à qui l'on doit appliquer le *Mentiris impudentissime* que M. de V. a sans cesse à la bouche , & qu'il a plus d'une fois adressé à M. l'Abbé Nonote.

Le Fanatisme est dangereux sans doute , puisqu'il est l'effet d'une fausse conscience qui abuse des choses sacrées & qui asservit la Religion aux caprices d'une folle imagination ; mais il faut convenir qu'il en est un autre qui n'est pas moins à craindre & à

reprimer , c'est le Fanatisme philosophique ; Fanatisme qui offusque tout , attaque tout , brouille tout , renverse tout ; Fanatisme qui prend sa source dans l'illusion de l'esprit & dans l'enflure du cœur ; Fanatisme raisonneur qui parle de tout & décide de tout ; Fanatisme turbulent qui veut tout changer , tout réformer ; Fanatisme ambitieux qui s'arroge tout & qui veut triompher de tout ; Fanatisme artificieux qui employe tous les moyens , qui se sert de toutes les ressources pour s'accréditer & se faire valoir ; Fanatisme téméraire & licentieux , qui ne respecte rien , qui sappe le Trône & l'Autel , altere la vérité & défigure la vertu ; Fanatisme intolérant , qui s'est permis plus d'invectives , qui a préconisé plus d'injustices , qui a exhalé plus de fureurs & d'abominations , que les Fanatiques les plus outrés de la Religion n'en ont proposées & exécutées contre les Philosophes : ajoutons , Fanatisme ridicule & heureusement stérile ; car enfin , depuis que les Incrédulés s'érigent en Prédicateurs , les loix sont-elles mieux observées , les sentimens plus épurés , les

devoirs mieux remplis, les mœurs plus exactes, l'humanité plus heureuse? La Religion a produit autrefois ce spectacle, & le produira toujours quand on pratiquera ses préceptes. Que les Philosophes ne disent pas que si tout va mal, malgré leurs doctes sermons, c'est que l'autorité ne seconde pas leur zèle. Qu'on leur confie donc l'autorité: qu'en arrivera-t'il? . . . Ils ne feront plus Philosophes.

Écoutez encore l'Oracle de la Philosophie. On sera édifié de la sagesse de ses discours: « Le Monstre, dit-il (a) en parlant toujours de M. l'Abbé *Nonote*, le » Monstre crie sans cesse, Dieu, Dieu, » Dieu ! excrément de la Nature humaine, » dans la bouche de qui le nom de Dieu est » un sacrilège, vous qui ne l'attestez que » pour l'offenser, & qui vous rendez encore » plus coupables par vos calomnies, que » ridicules par vos absurdités, vous le mé- » pris & l'horreur de tous les hommes, » vous prononcez le nom de Dieu dans

(a) *Ibid. Ut supra.*

» vos Libelles , comme des Soldats qui s'en-
» fuyent en criant : *vive le Roi !*

Qu'on mette le nom de *vertu* ou d'*humanité* à la place de celui de *Dieu*, *Dieu*, *Dieu !* & cette violente déclamation conviendra parfaitement à celui qui l'adresse aux autres.

Le nom de Dieu est un sacrilege dans la bouche de celui qui ne le réclame, que quand il a besoin d'employer ce saint nom pour se tirer d'embarras, pour éviter une mauvaise affaire qui le menace, ou pour garder encore quelque bienséance à l'égard du Public indigné : il est un hommage dans la bouche de celui qui démasque l'erreur, & fait triompher la vérité ; le nom de Dieu est un sacrilege dans la bouche de celui qui attaque la Religion de toutes les manières : il est un hommage dans la bouche de celui qui la défend de toutes ses forces ; le nom de Dieu est un sacrilege dans la bouche de celui qui parle ainsi au Créateur : « (a) Vraiment vous avez bien opéré ;

(a.) Quoique M. de *Voltaire* donne ces sarcasmes

» vous avez séparé votre monde en deux ;
 » & vous avez mis un grand espace d'eau
 » entre les deux hémisphères , afin qu'il n'y
 » eût point de communication de l'un à
 » l'autre. On gelera de froid sous vos deux
 » poles ; on mourra de chaud sous votre
 » ligne équinoxiale. Je suis assez
 » content de vos moutons , de vos vaches
 » & de vos poules ; mais franchement je
 » ne le suis pas trop de vos serpens & de
 » vos araignées. Vos oignons & vos arti-
 » chaux font de très-bonnes choses ; mais
 » je ne vois pas quelle a été votre idée
 » en couvrant la terre de tant de plantes
 » vénimeuses , à moins que vous n'ayez
 » eu le dessein d'empoisonner ses Habi-
 » tans , (a) &c. » Oui , le nom de Dieu est
 un sacrilege dans la bouche de celui qui

contre le Créateur , dont nous ne rapportons que la
 moindre partie , pour un des Songès de *Platon* , qui ,
 à ce qu'il prétend , rêvoit beaucoup , on fait bien que
Platon n'a jamais rêvé de cette manière , & personne
 ne se méprendra sur le nom du Rêveur .

(a) *Œuvres de M. de Voltaire* , tome 3 .

tient un pareil langage à la Divinité : il est un tribut d'hommage dans la bouche de celui qui consacre ses talens à la gloire de ce même Dieu , & à venger sa Majesté outragée.

« Vous prononcez le nom de Dieu dans vos Libelles , comme des Soldats qui s'enfuient en criant : *vive le Roi !* »

Les Soldats qui crient , *vive le Roi* , ne font pas ceux qui prennent la fuite ; M. de *Voltaire* n'a jamais vu cela ; mais il fait bien qu'en criant *vive le Roi* , il a dit souvent du mal des (a) Rois , & répandu

(a) Il ne parle de *Clovis* qu'avec la plus grande indécence ; on diroit qu'il a pris à tâche de le rendre odieux : il le traite de Brigand dans vingt endroits & le place en enfer dans sa *Pucelle* , qui semble en effet en être sortie. Cet acharnement vient sans doute de ce que ce Prince a été le premier de nos Rois qui ait embrassé le Christianisme.

Il dit que *Louis XI* étoit un *Tirân* , & qu'il y a même peu de *Tirâns* qui nyent fait périr autant de *Citoyens* que lui , par la main des *Bourreaux* , & par des supplices plus recherchés.

Dans le *pyrrhonisme de l'Histoire* , chap. 33 , il fait

dans ses Ouvrages maintes maximes qui attaquent leur Puissance.

Autres mensonges , autres politeffes.
 * Vous êtes assez lâche pour remuer les

le portrait le plus horrible de François I , qu'il termine par ces mots : *Il a fondé le College Royal. Oui ; mais est-on Grand pour cela , & un College répare-t'il tant d'horreurs & tant de blessures ?* Comme si ce Prince n'avoit eu , pour tout mérite , que d'avoir fondé un College.

Dans le *Sieclé de Louis XIV* , il dit que *Louis XIII étoit un Prince cruel qui commença à seize ans par faire assassiner son premier Ministre , & qui permit que le Cardinal de Richelieu , plus cruel que lui , fit couler le sang sur les échafaux.* En revanche , il fait l'apologie des plus mauvais Princes que l'Histoire nous présente.

Il dit dans son *Essai sur l'Histoire Générale* , que *la Nation Angloise est la seule de la terre qui soit parvenue à régler le pouvoir des Rois en leur résistant ; & dans une Epitre où il reproche à Dieu d'avoir mis la fièvre en nos Climats , & le remède en Amérique :*

On prétend que de Dieu les Rois sont les images.

Les Anglois pensent autrement ,

Il vous soutiendront hardiment

Qu'un Roi n'est pas plus Dieu qu'un Pape est infallible.

» cendres de M. de *Montesquieu* , afin d'a-
 » voir occasion de parler de je ne fais quel
 » brouillon de Jéfuite Irlandois nommé
 » *Routh* , qu'on fut obligé de chaffer de fa
 » chambre , où cet intrus s'établiffoit en
 » député de la fuperftition , & pour fe faire
 » de fête , tandis que *Montesquieu* environné
 » de Sages mouroit en Sage. Jéfuite , vous
 » insultez un mort , après qu'un Jéfuite a
 » osé troubler la derniere heure du mou-
 » rant , & vous voulez que la poftérité
 » vous détefte comme le fiécle présent vous
 » abhorre , depuis le Mexique jufqu'en
 » Corfe. »

Il n'est pas vrai que l'Auteur du *Diction-*

Il dit dans une autre Epitre adreffée au Roi de Pruffe

Ceux qui font nés fous un Monarque
 Font tous fe blant de l'adorer ;
 Sa Majesté qui le remarque
 Fait fe blant de les honorer.

C'est pour louer ce même Prince qu'il a dit ce mot ,
 offenfant pour les autres Princes : *Il n'y a qu'un Dieu*
 & *qu'un Roi* , &c. &c. &c.

naire Anti-Philosophique ait insulté M. de *Montesquieu*, parce que ce n'est pas insulter un Ecrivain, que de dire qu'il mourut en *Philosophe Chrétien*, après avoir reçu les derniers sacremens qu'il avoit demandés ; il n'est pas vrai que le *Pere Routh* ait été un *Brouillon*, parce que tous ceux qui l'ont connu, s'accordent à dire, qu'il étoit un bon Religieux & un très-honnête homme ; il n'est pas vrai qu'il ait été chassé de la chambre de M. de *Montesquieu* qui ne l'auroit pas souffert : il est certain que les Philosophes firent tous leurs efforts pour l'éloigner ; mais il est plus certain encore qu'ils ne purent y réussir.

Oui, M. de *Montesquieu* mourut en Sage, comme vous dites ; mais en Sage qui sçait profiter de ses derniers momens ; qui retracte les égaremens de sa plume ; qui se propose, en cas d'une plus longue vie, de rendre à la (a) Religion ce qui lui est dû.

(a) M. de *Montesquieu* dit, quelques jours avant sa mort, à Madame la Duchesse d'Aiguillon, que la Révélation étoit le plus beau présent que Dieu pût faire aux hommes.

Nous fouhaitons à M. de *Voltaire* que le reste de sa vie soit celle d'un vrai Sage , & sa mort aussi. Si cela arrive , il rectifiera le jugement qu'il a porté des Ouvrages de M. de *Montesquieu* , dont il a troublé (a) les cendres plus que personne , il retractera les calomnies qu'il a débitées contre M. l'Abbé

(a) Nous pourrions en citer mille preuves ; nous nous contenterons de rapporter les passages suivans : ils sont tirés du premier Dialogue de l'A, B, C. « Jé » suis fâché que ce Livre , dit-il , en parlant de l'*Esprit des Loix* , soit un labyrinthe sans fil & qu'il n'y » ait aucune méthode il est étrange que ce » Livre soit un recueil de saillies. C'est *Michel Montagne* , Législateur ; aussi l'Auteur étoit-il du pays » de *Michel Montagne* Il semble qu'il ait » voulu toujours jouer avec son Lecteur dans la matiere » la plus grave Il mêle continuellement le » faux avec le vrai en Physique , en Morale , en Histoire Ce qui est encore révoltant , c'est que » presque partout les citations sont fausses Il » sautille plus qu'il ne marche ; il amuse plus qu'il » n'éclaire ; il satyrise plus qu'il ne juge , &c. » M. de *Voltaire* ne parle gueres mieux des autres Ouvrages de l'illustre *Montesquieu*.

Nonote, & rougira de les avoir ainfi exprimées dans fa *Lettre*, sous le nom d'un *Avocat de Besançon* : « comment peux-tu te » plaindre que j'aye révélé que ton cher » pere étoit Crocheteur, quand ton ityle » prouvè si évidemment la profession de ton » cher pere ? *Loquela tua manifestum te facit.* » Que croira-t-on qu'ait été le pere de M. de *Voltaire*, si l'on en juge par le style de son fils ?

» Je n'ai pas voulu t'outrager en disant » qu'on a vu ton cher pere scier du bois à la » porte des Jésuites ; c'est un métier très- » honnête, & plus utile au Public que le » tien, sur-tout en hyver où il faut se » chauffer. » Ne vaudroit-il pas mieux se » taire, que de s'égayer par des mensonges aussi plats ?

« Tu me diras, peut-être, qu'on se » chauffe aussi avec tes ouvrages ; mais il y » a bien de la différence : deux ou trois bu- » ches font un meilleur feu que tes écrits. » M. de *Voltaire* a prouvé du moins que les Ouvrages de M. l'Abbé *Nonote* ont échauffé & réchauffé maintes fois sa bile.

« Tu nous étales quelques quartiers de

» terre que tes parens ont possédés auprès
 » de Befançon. Ah ! mon cher ami, où est
 » l'humilité chrétienne ? L'humilité si né-
 » cessaire aux douceurs de la société ? L'hu-
 » milité que *Platon* & *Epiclète* appellent
 » *Tapeina*, & qu'ils recommandent si sou-
 » vent aux Sages ? » On comprend bien le
 mot grec, mais on entend avec peine le
 françois. C'est être trop humble que d'avoir
 le courage d'écrire de pareilles choses. Si
Garasse venoit au monde, il triompherait
 de se voir ainsi surpassé.

« Tu tiens toujours aux grandeurs du
 » monde en qualité de Jésuite, mais en cela
 » tu n'es pas chrétien. » Il sied bien à M.
 de *Voltaire* de faire ce reproche, quand il
 fait naître si souvent l'occasion d'ennuyer le
 Public de ses prétendues relations avec tant
 de grands personnages, quand il ne parle
 que de Princes, de Ministres, de Généraux
 d'Armée, de qui il tient telle anecdote,
 avec lesquels il s'est trouvé dans une telle
 rencontre ; & surtout quand dans une cir-
 constance où l'on ne lui faisoit pas grand (a)

(a) On disoit que M. de *Voltaire* étoit fils d'un

tort , il s'exprimoit ainsi : *Je ne dois pas rester muet , lorsqu'on m'attaque sur ma naissance..... Il y a de la lâcheté , ajoutoit-il , de fouiller dans les affaires des familles , pour critiquer un Ouvrage.* Continuons.

« Songe que *S. Pierre* étoit un Pêcheur de » Galilée , ce qui n'est pas une dignité fort » au-dessus de celle dont tu rougis. *S. Mat-* » *thieu* fut Commis aux portes , emploi mau- » dit par Dieu même. Les autres Apôtres n'é- » toient guere plus illustres ; ils ne se van- » toient pas d'avoir des armoiries , comme » s'en vante *Nonote*. » Tout a changé depuis l'Apostolat de M. de *Voltaire* ; il est si content quand il parle de ses Châteaux , de ses Vasseaux , de ses Protégés , qu'il n'est pas surprenant qu'un si bel exemple ait fait des imitateurs.

Porte-clef au Parlement de Paris. Il n'y a point de tel emploi au Parlement. M. de *Voltaire* est fils de *François Arouet* , Conseiller du Roi , ancien Notaire au Châtelet , & de *Marguerite d'Aumart* , comme il est dit sur son acte de Baptême. M. de *Castagner de Châteauneuf* fut son Parrein.

« Tu apprends à l'Univers que tu loges
 » au second étage dans une belle maison
 » nouvellement bâtie : quel excès d'orgueil !
 » Souviens-toi que les Apôtres logeoient
 » dans des galetas. » Et vous , souvenez-
 vous que très-souvent & très-longtems
 vous n'avez pas logé dans un magnifique
 château.

« *Il y a trois sortes d'orgueil* , Messieurs ,
 » disoit le Docteur *Swift* , dans un de ses
 » Sermons , *l'orgueil de la naissance* , celui
 » *des richesses* , celui *de l'esprit* ; je ne vous par-
 » lerai pas du dernier , il n'y a personne parmi
 » vous à qui l'on puisse reprocher un vice si con-
 » damnable. Je ne te le reprocherai pas non
 » plus , mon pauvre *Nonote*. » De ces trois
 orgueil qui ne sçait que M. de *Voltaire* a les
 deux derniers , & qu'il voudroit être dans
 le cas d'avoir le premier.

« Mais je prierai Dieu qu'il te rende plus
 » savant , plus honnête & plus humble. »
 Sa priere a été exaucée. M. l'Abbé *Nonote*
 est plus savant , puisqu'il a démontré plus
 d'un millier d'erreurs dans l'*Essai sur l'His-*
toire Générale ; il est plus honnête , puis-
 qu'il ne dit point d'injures ; il est plus hum-

ble puisqu'il pardonne celles qu'on lui dit.

« Je suis fâché de te voir si ignorant & si
 » impudent. Tu viens de faire imprimer
 » sous le nom d'*Avignon*, un nouveau Li-
 » belle de ta façon, intitulé : *Lettre d'un*
 » *Ami à un Ami*. Quel titre romanesque !
 » *Nonote* avoir un ami ! Peut-on écrire de
 » pareilles chimères ! C'est bien là un men-
 » songe imprimé. » Consolez - vous ; M.
Nonote n'est ni si ignorant, ni si impudent
 que vous le croyez, ou que vous voudriez
 le faire croire. *Quel titre romanesque !* Il le
 feroit bien davantage si vous l'eussiez em-
 ployé vous-même, vous à qui on a appliqué
 si justement, ce vers d'une de vos Tragé-
 dies :

J'ai des Adorateurs, & n'ai pas un Ami.

« Considere un peu, *Nonote*, qu'elle est l'in-
 » famie de tes procédés. Tu fais d'abord un Li-
 » belle anonyme contre M. de *V.* que tu ne
 » connois pas, [*cui non notus Uliſſes,*] qui ne
 » t'a jamais offensé, [mais qui a tant offensé
 » la Religion, la Vérité, la Justice.] Tu le
 » fais imprimer clandestinement à *Avignon*
 » chez

» chez le Libraire *Fez*, contre les Loix du
 » Royaume. » Où M. de *Voltaire* fait-il im-
 primer ses Ouvrages selon les Loix? « Tu
 » offres ensuite de le vendre à M. de *Vol-*
 » *taire* lui-même pour mille écus; & quand
 » ta lâche turpitude est découverte, tu oses
 » dire dans un autre Libelle (a), que le Li-
 » braire *Fez* est un coquin. » Mensonge im-
 primé, réimprimé, & toujours mensongé.
 Quand il seroit vrai que le Libraire *Fez* au-
 roit écrit à M. de *Voltaire* la Lettre que ce-
 lui-ci rapporte dans ses *Honnêtetés littéraires*,
 [le plus *malhonnête* de tous les Ouvrages qui
 soit sorti de sa plume,] cela ne prouveroit
 point que M. l'Abbé *Nonote* lui eût fait une
 pareille proposition, puisqu'il n'est nulle-
 ment question, dans cette Lettre, ni de M.
Nonote, ni de l'Auteur du Livre dont on
 offre tous les exemplaires à M. de *Voltaire*,
 pour la somme de mille écus.

« Il t'appartient bien à toi, ex-Jésuite,
 » de calomnier un Officier de la Chambre

(a) Ces deux prétendus Libelles sont les *Erreurs*
 de M. de *Voltaire*, & la *Lettre d'un Ami à un Ami*.

» du Roi , qui a la bonté de garder dans son
 » Château un Jésuite , depuis que le bras de
 » la Justice s'est appesanti sur eux. » Ce trait
 est digne de *Pourfaugnag* , & *Moliere* n'eut
 pas manqué d'en faire usage.

Ce n'est point sur le service de la Cham-
 bre du Roi , car on sçait bien que M. de
Voltaire ne le fait pas , c'est sur ses mauvais
 Ouvrages qu'on l'attaque avec justice.

Voilà du Château , voilà un Protégé :
 voici maintenant un Pensionnaire.

« Il te sied bien de prononcer le nom du
 » Libraire *Jore* , à qui M. de *Voltaire* daigne
 » faire une pension ! »

J'aime assez qu'on donne pour pension
 gratuite , ce qui n'est que l'effet d'un (a)
 accommodement.

(a) Ce *Jore* , autrefois établi à Rouen , est de-
 venu célèbre par le procès qu'il intenta en 1735 , à
 M. de *Voltaire* qui avoit causé sa ruine & la perte de
 sa maîtrise , & qui refusoit de lui payer , après l'avoir
 réduit dans la plus affreuse misère , cent quarante pis-
 toles que cet Auteur lui devoit. Le Mémoire que
Jore publia , montroit M. de *Voltaire* sous des cou-

« Si tu avois été répentant & sage , peut-être aurois-tu pû obtenir aussi une pension de lui , » sur le produit sans doute de quelque Edition , comme on a marié la Niece du grand *Corneille* : mais les Editions des *Erreurs de M. de Voltaire* ont amplement dédommagé M. l'Abbé *Nonote*.

« Mais ce n'est pas-là ce que tu mérites. » Le Roi de Prusse en dit autant à M. de *Voltaire* , en lui retirant la pension de sept mille écus qu'il lui faisoit.

Qui ne croiroit , après tout ce que nous venons de présenter , que le torrent des injures est épuisé ? Non , c'est surtout en ce genre que M. de *Voltaire* est inépuisable. Il revient à la charge , toujours armé de sa *Marote*. Il faut croire que ce M. *Nonote* est un terrible Adversaire pour l'Historien des *Mœurs & de l'Esprit des Nations*. Cet Ecrivain Philosophe ne craint pas de se

leurs si odieuses , que celui-ci s'empressa de le faire supprimer ; & il y réussit après s'être arrangé toutefois avec ledit *Jore* qu'il pensionne depuis cet accommodement.

porter des coups réels à lui-même , pourvû qu'il ait le plaisir d'en porter à son ennemi.

« Je reviens à toi , dit-il dans ses *Honnêtes littéraires* , mon très - cher *Nonote* , & Ex-Compagnon de *Jesus* »

M. de *Voltaire* est *Ex* par bien des endroits , *Ex* - Chambellan , *Ex* - Pensionnaire d'un grand Roi , *Ex* de Prusse , *Ex* de France , *Ex* de vingt autres Pays , *Ex* - Honnête , *Ex* - Chrétien , *Ex* - Philosophe , *Ex* - bon - Poëte , &c.

« Il faut montrer avec quel zele tu te joins à un tas de *Gredins* qui jettent de loin leurs ordures à ceux qui cultivent les Lettres avec succès. » On est toujours *Gredin* quand on attaque les *Ecrits* de M. de *Voltaire* ; mais je ne sçais pourquoi ces *Gredins* parlent justice , vérité , raison , honnêteté ; & pourquoi le Héros qu'ils prennent la liberté de redresser , ne leur répond jamais qu'en employant l'aigreur , le mensonge & l'indécence la plus effrennée ? *Qui jettent de loin leurs ordures sur ceux qui cultivent les Lettres avec succès* ; M. de *Voltaire* jette-t'il ici des roses ? Peut-il se flatter , depuis quelques années , de cultiver les Lettres avec succès ? Si cela est , chacun doit dire ,

comme *Néron* : Je voudrois ne pas savoir écrire.

« As-tu gagné , par tes deux volumes , les
 » mille écus que tu voulois escamoter à M.
 » de *V.* par ton Libraire *Fex* ? Je t'en fais
 » mon compliment. » Feu M. l'Abbé *Trublet*,
 selon M. de *Voltaire* , compiloit , compiloit ,
 compiloit ; & M. de *Voltaire* répète , répète ,
 répète.

» Tu crèves de vanité , *Norote*. » On peut
 au moins en avoir un peu de s'entendre ré-
 pondre si mal. « On t'a fait l'honneur de te
 » répondre , mais pour t'inspirer un peu de
 » modestie ; fache que l'illustre *Montesquieu*
 » daigna répondre à l'Auteur des Nouvelles
 » Ecclésiastiques , à-peu-près comme le Ma-
 » réchal de *la Feuillade* batit une fois un
 » Fiacre qui lui barroit le chemin quand il
 » alloit en bonne fortune. » Le Maréchal de
la Feuillade auroit bien battu davantage un
 Fiacre qui lui auroit parlé comme parle ici
 l'Oracle de la Philosophie , le Précepteur du
 Genre-humain.

» Après l'exposé des bévues , des
 » insolences & des injures atroces prod-

» guées par *Nonote* & par ses Aides , quel-
 » ques Lecteurs feront bien aises de favoir
 » quel est l'Auteur de ce Libelle [*les Er-*
 » *reurs de M. de Voltaire*] : *Jacques Nonote* ,
 » âgé de 54 ans , est né à Befançon , d'un
 » pauvre homme qui étoit fendeur de bois &
 » crocheteur. Il paroît à son style & à
 » ses injures , qu'il n'a pas dégénéré. Sa
 » mere étoit blanchisseuse. Le petit *Jacques*
 » ayant fait le métier de son pere à la porte
 » des Jésuites , & ayant montré quelque
 » disposition pour l'étude , [en sciant du
 » bois sans doute] fut recueilli par eux &
 » fut Jésuite à l'âge de vingt ans. Il étoit
 » placé à Avignon en 1759. Ce fut-là qu'il
 » commença à compiler avec quelques-uns
 » de ses confreres , son Libelle contre l'*His-*
 » *toire Générale.* »

Ceci , comme on voit , est encore répété ,
 répété , répété. Nous , sans nous répéter ,
 ne pourrions-nous pas faire ainsi connoître
 l'Auteur de ce morceau sublime ? *François-*
Marie Arouet de Voltaire , né à Paris le 19
 Novembre 1694 , de *François Arouet* , an-
 cien Notaire au Châtelet , fit connoître

de très-bonne heure , &c. Nous ne continuerons pas cet article , qui pourroit bien n'être pas trop honnête , ce que nous voulons éviter.

Encore des répétions , encore des choses honnêtes. « Le pere de *Nonote* étoit un » brave & renommé Crocheteur de Be- » fançon. Ne vaudroit-il pas mieux pour » son fils , scier du bois honnêtement , que » d'aller de Libraire en Libraire , chercher » quelque dupe qui imprime ses Libelles ? » On avoit besoin de *Nonote* pere , & point » du tout de *Nonote* fils ». *Honnêt Litter.* Et dans un autre Ouvrage : « Je veux & je » dois apprendre au Public , qu'un nommé » *Nonote* , ci-devant Jésuite , fils d'un brave » Crocheteur , a , depuis peu , dans le style » de son pere , soutenu (a) . . . Nous com- » mençons à esperer que *Nonote* se dégra- » fera. Un Magistrat de Befançon le trouva » ces jours passés , dansant en veste & en » culote déchirée , avec deux filles de » quinze ans. Le voilà dans le bon chemin.

(a) *Guerre de Genève* , Chant 3.

» On a réprimandé les deux filles, elles ont
» répondu qu'elles l'avoient pris pour un
» finge (a) ».

Sur tout ceci, point de réflexion; l'esprit du Lecteur y suppléera.

(a) *Epilogue* imprimé à la suite de la *Guerre de Genève*.



C H A P I T R E X.

M. S C I P I O N M A F F E I.

IL n'est point ici question d'injures, mais de procédés cent fois plus indignes. M. le Marquis *Maffei*, homme de qualité, célèbre en Italie par plusieurs Ouvrages en prose & en vers, par sa Tragédie de *Mé-ropé*, & sur-tout par sa *Verona Illustrata*, vint, pendant le cours de ses voyages, passer quelque tems à Paris en 1733. M. de *Voltaire*, toujours empressé d'acquérir des suffrages & de se lier avec des Auteurs célèbres, courut lui faire une visite, dès qu'il fut instruit de son arrivée. On croira facilement que cette première entrevue fut parfumée de ces politesses insinuanes & de ces louanges délicates que celui-ci fait si bien employer, quand il veut captiver l'amitié de ceux qu'il recherche. L'Auteur Italien, malgré la politique de sa Nation, s'y laissa prendre; il fut très-content du Poète Français, l'engagea à lui écrire, & alla répandre dans les pays étrangers, qu'il

avoit vu le plus grand & le plus honnête génie de France.

C'est bien ici qu'on peut appliquer à M. de *Voltaire* ce qu'il dit des Hypocrites, dont *la plupart ont le regard doux du chat, & cachent leurs griffes (a)*. Peu de tems après que M. le Marquis *Maffei* fut parti, il commença à déployer les fiennes pour tirer le maron du feu, non pas en dupe comme le chat de *la Fontaine*, mais en singe adroit & malin. Il ne songea d'abord qu'à s'approprier ce qu'il trouva de meilleur dans la *Méropé* Italienne, pour en composer une Française; & quand il eut achevé son Ouvrage, il déchira ensuite l'original d'après lequel il avoit travaillé. Mais n'anticipons point sur les événemens.

La nouvelle *Méropé* parut en 1743, & elle fut accueillie du Public avec les éloges qu'elle méritoit. Le grand-pere de cette Tragédie en recueillit néanmoins un témoignage de reconnoissance; elle lui fut dé-

(a) *Défense de mon Oncle*, Chap. 14.

diée avec une dose d'encens des plus fortes.
Voici comme on lui parloit :

« Vous êtes le premier qui avez eu le
» courage & le talent de donner une Tra-
» gédie digne des beaux jours d'Athenes ,
» dans laquelle l'amour d'une mere fait
» toute l'intrigue & où le plus tendre in-
» térêt naît de la vertu la plus pure.
» Vous qui avez donné aux Italiens des
» modeles dans plus d'un genre , vous leur
» avez donné dans votre *Méropé* l'exemple
» d'une Tragédie simple & intéressante. J'en
» fus saisi dès que je la lus. Si la
» *Méropé* Française a eu le même succès
» que la *Méropé* Italienne , c'est à vous ,
» Monsieur , que je le dois : c'est à cette
» simplicité dont j'ai toujours été idolâtre ,
» qui , dans votre voyage , m'a servi de
» modele La Postérité apprendra avec
» émulation que votre Patrie vous a rendu
» les honneurs les plus rares , & que Vérone
» vous a élevé une statue avec cette ins-
» cription , *au Marquis Scipion Maffei , vi-*
» *vant ;* inscription aussi belle en son genre ,
» que celle qu'on lit à Montpellier : à *Louis*
» *XIV. après sa mort.*

M. le Marquis *Maffei* ne tarda pas à payer la façon de cette Dédicace. Sa Pièce avoit eu un trop grand succès, on en faisoit trop de cas, pour que M. de *Voltaire*, possédé, comme on fait, de la manie du privilege exclusif en tout genre de gloire, ne cherchât pas à la déprimer. Mais pour ne pas paroître tomber en contradiction avec lui-même, ni s'attirer la juste indignation du Public, il publia, sous le nom de l'Abbé *de la Landelle*, une longue Lettre qu'il prit soin, pour mieux se déguiser, de s'adresser à lui-même, où il critiquoit M. le Marquis *Maffei*, avec une injustice, une sévérité & un sarcasme qui révolterent tout le monde.

Malgré cela, il n'a pas craint d'insérer dans la Collection de ses Œuvres [tome 8] cette Lettre odieuse où l'on parle de M. de *Maffei* d'un ton qu'un Critique qui connoit les bienséances, n'oseroit employer à l'égard du plus mince de nos Auteurs. On peut en juger par les morceaux suivans :

« Les scènes, dit le prétendu Abbé, ne
 » sont point liées, le Théâtre reste vuide ;
 » les Acteurs arrivent & parlent sans rai-

» fon; il n'y a aucun art Théâtral, nulle
» vraisemblance, nulle dignité, nulle bien-
» féance, nul art dans le Dialogue, & cela
» dès la première scène quelle peti-
» tesse! quelle bassesse! quelle stérilité!
» cela ne seroit pas supportable dans une
» farce de la Foire. la plupart des
» scènes ne sont que du Théâtre d'Arle-
» quin. Ce sont des scènes d'Ecolier. Tout
» cela est bas, déplacé, ridicule au dernier
» point. En un mot l'Ouvrage de M. *Maffei*
» est un très-beau sujet & une très-mauvaise
» Pièce. Tout le monde convient à Paris
» que la représentation n'en seroit point
» achevée, & tous les Gens sensés d'Italie
» en sont très-peu de cas. C'est très-vaine-
» ment que l'Auteur, dans ses voyages, n'a
» rien négligé pour engager les plus mau-
» vais Ecrivains à traduire sa Tragédie: il
» lui étoit bien plus aisé de payer un Tra-
» ducteur que de rendre sa Pièce bonne ».

M. le Marquis *Maffei* reçut, par la poste, un exemplaire de cette Lettre, accompagné d'un billet anonyme. Il fut fort étonné de se voir traiter ainsi par cet Abbé

de la Landelle, dont il n'avoit jamais entendu parler, qu'il n'avoit point par conséquent offensé, & qui néanmoins gardoit si peu de mesures. Mais son étonnement dut être plus grand encore, quand il apprit que l'Elegant & le Flateur *Voltaire* lui avoit lui-même joué ce (a) tour. Quel parti

(a) Il en joua un tout-à-fait semblable a M. de *Crébillon*, dans le tems même qu'il se glorifioit d'être son ami; & qu'il le citoit en témoignage, pour prouver qu'il est bien éloigné d'être jaloux de la gloire d'autrui.

« J'ai défendu à mon esprit d'être satyrique, dit-il » dans la Préface d'*Alzire*, & il est impossible à mon » cœur d'être envieux. J'en rappelle a l'Auteur de » *Rhadamiste* & d'*Electre*. Ses succès ne m'ont ja- » mais coûté d'autres larmes que celles que l'attendris- » sement m'arrachoit aux représentations de ses Pièces; » il sçait qu'il n'a fait naître en moi que de l'émula- » tion & de l'amitié. »

Ces beaux sentimens n'empêcherent pas M. de *Voltaire* de publier, peu de tems après, sous le nom de M. du Molard, une *Dissertation sur les principales Tragédies anciennes & modernes, qui ont paru sur le sujet d'Electre*, où M. de *Crébillon* étoit fort mal traité. Cet illustre Académicien ne se méprit point

prendre dans une conjoncture aussi révoltante ? Il prit celui d'un homme sage, le silence & le mépris. Nous approuvons sa

sur le véritable Auteur de cette Dissertation ; [M. de V. l'a avouée depuis, & on la trouve dans la Collection de ses Œuvres] mais il se contenta de gémir en silence sur la perfidie de son confrere qui l'accabloit de louanges sous son propre nom, tandis qu'il le déchiroit sous le nom d'autrui.

Après la mort de M. de *Crébillon*, pendant que la Nation étoit occupée à rendre des honneurs à sa mémoire, M. de *Voltaire* fit paroître une nouvelle satire contre ce grand homme, où il ne respectoit pas plus ses mœurs que ses talens. Cette brochure de 34 pages *in-octavo* d'impression, avoit pour titre : *Eloge de M. de Crébillon*. Cet Eloge prétendu excita tellement l'indignation du Public que M. de *Voltaire* s'empressa de le désavouer. Personne ne fut la dupe de ce désaveu. Il y a même apparence que M. de *Voltaire* ne vouloit pas qu'on le crut sincere, puisque dans un Dialogue composé depuis, il fait parler ainsi *Tullia* qu'il suppose assister à la roillette d'une célèbre Marquise qui n'est plus. « Dans quel tems viviez-vous, Madame ? » *Tullia* répond : « du temps de » *Sylla*, de *Pompée*, de *César*, de *Caton*, de *Cicéron* » *ron* dont j'ai l'honneur d'être la fille : de ce *Cicéron*

conduite , en accordant toute fois à M. de *Voltaire* le tribut de louange qui lui est du :

Arte suâ astutos qui possent vincere Græcos.

» qu'un de vos Protégés a fait parler en vers barbares.
 » J'allai hier a la Comédie de Paris, on jouoit *Catili-*
 » *lina* & tous les Personnages de mon tems ; je n'en
 » reconnus pas un seul. » *Nouv. Mélanges , troisieme*
Partie. Qu'on concilie toutes ces satyres avec le juste
 hommage qu'il rendoit à ce célèbre Auteur dans son
 Discours à l'Académie Française. « Le Théâtre , je
 » l'avoue , est menacé d'une chute prochaine ; mais
 » au moins je vois ici ce genie véritablement tragi-
 » que, qui m'a servi de maître quand j'ai fait quel-
 » ques pas dans la même carrière ; je le regarde avec
 » une satisfaction mêlée de douleur , comme on voit
 » sur les débris de sa patrie un héros qui l'a défen-
 » due. »



CHAPITRE XI.

M. L' ABBÉ GUYON.

LES Oracles favoient se taire , quand on les avoit convaincus de mensonge , ou ils s'étudioient à parler plus juste pour rétablir leur réputation & leur honneur. M. de *Voltaire* n'a fait ni l'un ni l'autre. L'Oracle enveloppé , insinuant , captieux , il est devenu tout-à-coup un Energumene furieux , dès qu'il s'est apperçu qu'on avoit dévoilé les secrets de son sanctuaire.

M. l'Abbé *Guyon* , justement allarmé du progrès des systêmes dangereux de ce célèbre Ecrivain qui gardoit alors quelque espece de ménagement avec le Public , entreprit de faire connoître ses erreurs , & de refuter ses sophismes. Dans ce dessein , il composa un Livre intitulé , *l'Oracle des nouveaux Philosophes* , où il rapproche souvent M. de *Voltaire* de lui-même , le fait tomber en contradiction sur ses propres principes , & renverse l'édifice du mensonge qu'il prétendoit établir.

La Divinité forcée dans ses retranchemens , n'a plus gardé de mesures. Elle a vivement éclaté contre le Téméraire qui avoit osé dévoiler ses myſteres ; mais on peut dire que ſon langage n'annonce rien de divin.

M. de *Voltaire* parle en effet de M. l'Abbé *Guyon* d'un ton qui annonce plutôt un homme décontenancé , qu'un Intrerprête de la Divinité. Pour ne pas entrer en preuve ſur ces principes , il s'eſt borné à de vagues déclamations & aux injures. C'eſt ainſi qu'il en uſe ordinairement , quand il ne peut pas ſe juſtifier :

« C'eſt ſur-tout une troupe d'Ecri-
 » vains affamés (a) , dit-il , qui ſe vantent
 » de défendre le Chriſtianiſme à quinze ſols
 » par tome , c'eſt ſur-tout ce miſérable Au-
 » teur d'un Libelle intitulé *l'Oracle des Phi-*
 » *loſophes* , qui prétend avoir été admis à
 » la table d'un homme qu'il n'a jamais vu ,
 » & dans l'anti-chambre duquel il ne feroit
 » pas ſouffert.

(a) *Œuvres de M. de Voltaire* , tom 5 , part. 2 ,
 pag. 356.

Qui se vantent de défendre le Christianisme à quinze sols par tome. M. de Voltaire est très-mal instruit : on achete plus cher les Ouvrages contre les Incrédules. Ce prix convient aux Brochures éphémères de la Philosophie.

D'un Libelle intitulé, *l'Oracle des Philosophes*. Tout est Libelle quand on refute M. de Voltaire ; il falloit citer le titre en entier, & dire, *l'Oracle des nouveaux Philosophes*.

Dans l'anti-chambre duquel il ne seroit pas souffert. M. de Voltaire n'y souffre que des Réfugiés, que des Infortunés, que des Pauvres, que des Libraires, que des (a) Philosophes.

« Qui se vante d'avoir été dans un Château qui n'a jamais existé, & qui pour prix du bon accueil qu'il dit avoir reçu dans cette seule maison, divulgue les

(a) Nous croyons être d'autant plus autorisés à dire cela, que M. de V. écrivant à M. P., à l'occasion de sa Comédie contre les Philosophes, s'exprime ainsi : *je n'ai été fâché contre vous, que parce que vous avez battu MA LIVRE.*

» secrets qu'il suppose lui avoir été con-
 » fiés. Ce Poliffon nommé *Guyon* se donne
 » ainsi , de gayeté de cœur , pour un mal-
 » honnête homme ». Le plus indiscret ,
 c'est le Maître du Château ; le malhonnête
 homme , c'est celui qui a besoin de la
 discrétion des autres.

*Qui divulgue les secrets qu'il suppose lui
 avoir été confiés.* On convient que l'Auteur
 de *l'Oracle des nouveaux Philosophes* a pris
 une mauvaise tournure dans son Ouvrage ,
 pour exposer les divers sentimens de M. de
Voltaire ; sa fiction est ingénieuse , mais
 elle est contre les bienfécances.

« N'ayant point d'honneur à perdre , il
 » ne songe qu'à regagner , par le débit d'un
 » mauvais libelle , l'argent qu'il a perdu à
 » l'impression de ses mauvais Livres. L'op-
 » probre le couvre, & il ne le sent pas ; il ne
 » sent que le dépit honteux de n'avoir pu
 » même vendre son Libelle ». Qui vous l'a
 dit ? Ou plutôt qui ne vous dira pas qu'il
 s'en est fait plusieurs éditions , & qu'il s'en
 fera encore bien d'autres ? « C'est donc à
 » cet excès de turpitude qu'on est parvenu
 » dans le métier d'Ecrivain » ! Il vous sied

bien de vous plaindre, vous qui abusés des plus grands talens, & qui êtes venu au point de les faire mépriser ! « Ces Valets de » Libraires, gens de la lie du Peuple & de » la lie des Auteurs, les derniers des Ecri- » vains inutiles, & par conséquent les der- » niers des hommes ».

Les derniers des hommes, M. de Voltaire, font ceux qui sont les plus dangereux, & les plus dangereux sont ces Ecrivains dont la plume s'efforce de renverser tout à la-fois l'ordre de la Religion & celui de la Société ; ces Ecrivains qui dégradent les Lettres par l'injustice de leur haine, l'amertume de leur style, la licence de leurs déclamations, l'atrocité de leurs calomnies, le renversement de toutes les bienféances ; ces Ecrivains qui amusent par leurs bons mots & leurs sarcasmes la multitude ignorante & legere, & qui osent ridiculiser le mérite & l'honnêté ; ces Ecrivains qui veulent être plaisans aux dépens de ce qu'il y a de plus sacré & de plus respectable, qui veulent être crus en dépit du jugement & de la raison, qui veulent être estimés malgré la justice & le bon goût ;

ces Ecrivains enfin que le délire encense ;
& qui noircis par la fumée de l'encens
même qu'ils ont reçu , sont mis ensuite au
rebut , comme ces fausses Divinités que la
superstition la plus grossière ne peut ado-
rer qu'un moment.



CHAPITRE XII.

M. FRÉRON.

PSAPHON, le plus vain de tous les hommes, élevoit avec soin des oiseaux à qui il n'apprenoit que ces paroles, *Psaphon est un Dieu*; il leur donnoit ensuite la liberté pour aller chanter par-tout son apothéose. Le Philosophe de Ferney a toujours désiré que, d'après ses chers Eleves, les Journalistes ne sçussent répéter que ces mots ci : *Voltaire est un génie unique*. Mais comme chez certains Peuples d'Orient il y avoit un Officier chargé d'avertir tous les jours les Rois, à leur réveil, qu'au milieu de leur vaine gloire & de leurs Flateurs, ils n'étoient que des hommes, M. Fréron n'a pas craint de prendre sur lui cet emploi à l'égard des Héros de la Littérature.

Il n'est donc pas étonnant que M. de *Voltaire*, plus despote dans le monde Lit-
De l'Asie esclave Oppresseurs arbitraires,
Penlent ne bien régner qu'en étranglant leurs (a)
freres.

(a). Discours sur l'Envie.

teraire que ces Monarques Orientaux , qui se soit déchaîné avec tant de fureur contre *Frere Fréron*. Possédé de tout tems de la manie de dominer , d'établir des loix , de prescrire des regles , de réformer le goût , de subjuguier les talens , de dégrader les mérites , d'assigner les rangs , de renverser les dogmes , d'assujettir les esprits , d'enlever les suffrages, de devenir en un mot l'*Alexandre* du monde Littéraire & le *Jupiter* de l'Olimpe ; il a trouvé dans ce Journaliste un *Calisthène* qui lui a dit constamment : *non , vous n'êtes pas un Dieu*. Le Héros s'est fâché , *Jupiter* a tonné ; mais , en riant de ses foudres , on lui a dit comme *Lucien*, *Jupiter , tu te fâches ? tu as donc tort*. Non-seulement on a dit à ce *Jupiter* tu as tort , mais on l'a prouvé ; & s'il eût été sage , il n'auroit pas fourni de quoi le prouver encore , puis encore & puis encore.

M. de *Voltaire* a voulu passer pour Inventeur , & M. *Fréron* fait connoître ses plagiats ; M. de *Voltaire* a voulu passer pour Critique , & M. *Fréron* a démontré ses bévues ; M. de *Voltaire* a voulu passer pour le premier de nos Poètes & de nos Ora-

teurs , dans un (a) Ouvrage qu'il avoit publié sous le nom d'autrui , & M. *Fréron* , après l'avoir démasqué , l'a remis à sa véritable place ; M. de *Voltaire* a voulu passer pour bon Poëte épique , & M. *Fréron* a fait voir que des beaux vers ne suffisoient pas pour mériter ce titre ; M. de *Voltaire* a voulu passer pour le plus grand de nos Tragiques , & M. *Fréron* a fait voir qu'il étoit bien au-dessous de *Corneille* & de *Racine* ; M. de *Voltaire* a voulu passer pour bon Comique , & M. *Fréron* , appelé par lui tant de fois *Bâtard de Desfontaines* , l'a fait reconnoître plus évidemment pour *Bâtard de Thalie* ; M. de *Voltaire* s'est vanté d'avoir porté le flambeau de la vérité dans l'Histoire , & M. *Fréron* a fait voir qu'il n'y avoit porté qu'une lanterne , & même une lanterne sourde ; M. de *Voltaire* s'est érigé en Réformateur , & M. *Fréron* l'a réformé lui-même ; M. de *Voltaire* a voulu être Théologien , & M. *Fréron* lui a appris son

(a) Connoissance des beautés & des défauts de la Poésie & de l'Eloquence dans la Langue Française.

catéchisme ; M. de *Voltaire* a voulu enfin parler de tout , décider de tout , s'élever au-dessus de tout , & M. *Fréron* , toujours intrépide , l'a suivi par tout , a repliqué à tout , & s'est moqué de tout.

L'époque de cette guerre littéraire peut se rapporter à un extrait d'une Comédie intitulée : *la Femme qui a raison* , insérée dans *l'année littéraire* de 1760. La pièce représentée à Nancy sur un théâtre bourgeois , étoit si mauvaise , que le Journaliste n'eut pas de peine à prouver que M. de V. *avoit tort* de l'avoir publiée. Le Public confirma son jugement , & la pièce n'a jamais pû être jouée par les Comédiens.

Ce fut alors que M. de V. , toujours plein de tendresse pour ses moindres productions en tout genre , & indigné qu'un Ouvrage sorti de sa main pût être trouvé mauvais par un Journaliste , se déclara ouvertement contre la Critique & le Critique. Il publia , pour cet effet , une Lettre qu'il fit insérer dans le *Mercure* de la même année. Dès ce moment , plus propre à s'irriter contre les avis qu'à en profiter , il n'a cessé de répandre dans le Public un déluge de faty-

res & de libelles , où M. Fréron est attaqué de toutes les manières. Ces satyres & ces libelles font , *le Pauvre Diable , l'Écossaise , le Chant à ajouter à la Pucelle , la Défense de mon Oncle , l'Homme aux Quarante écus , la Guerre de Genève , la Princesse de Babylone ,* & un millier d'autres Ouvrages satyriques que sa plume enfante avec une facilité qui feroit croire que c'est là son véritable talent. Nous allons en présenter quelques traits , pour mettre le Lecteur à portée de juger ce qui y brille le plus de la poésie , de la plaifanterie , de la décence ou de la vérité.

Voici un morceau du *Pauvre Diable*.

J E m'accostai d'un homme à lourde mine ,
 Qui sur sa plume a fondé sa cuisine ,
 Grand Ecumeur des boubiers d'Hélicon ,
 De *Loyola* chassé pour ses fredaines ,
 Vermisseau né du cu de *Desfontaines* ,
 Digne en tout sens de son extraction ,
 Lâche *Zoile* , autrefois laid *Giton* ,
 Cet animal se nommoit *Jean Fréron*.

Quand on voudra citer quelque morceau propre à faire connoître les grâces & l'hon-

nêteté de la Littérature Françoise , j'imagine qu'on ne choisira pas celui-là ; & si on le choisissoit , ce ne seroit pas d'après lui que M. de *Voltaire* pourroit prétendre à la gloire d'être le premier & le plus poli de nos Poètes.

Il n'est pas plus heureux dans un autre Ouvrage du même genre. Pour se donner une libre carrière , il a imaginé un *Chant* à ajouter au Poëme de la *Pucelle*. Dans ce Chant, digne en effet de figurer dans un Ouvrage où la plaisanterie la plus indécente ne respecte rien ; on suppose *Charles VII* rencontrant dans la forêt d'Orléans, une chaîne de Galériens. Les gens qui composent la bande , se trouvent , pour l'honneur de la Littérature, être tous Gens de Lettres. Le Chef, que le Poëte pouvoit mieux choisir sans aller plus loin , est *Jean Frélon*. Une (a)

(a) Voici cette Note érudite. « Selon les Chroniques de ce tems-là , il y avoit un Polisson de ce nom , qui écrivoit des feuilles sous les charniers S. Innocens. Il fit quelques tours de passe-passe, pour lesquels il fut enfermé plusieurs fois au Châte-

note placée au bas de la page , ne permet pas de se méprendre sur celui qu'il veut désigner.

Après avoir décrit ce spectacle d'un style que *Buscon* employoit autrefois pour faire rire les Laquais , il fait du Chef de la bande un portrait composé de mille traits parasites dont il se sert dans tous ses Ouvrages , pour noircir ses ennemis. On va en juger.

Puis le bon Prince avec compassion ,
 Daigne approcher du maître Compagnon ;
 Qui de la file étoit mis à la tête,
 Nul Malandrin n'eut l'air plus malhonnête ;
 Sa barbe torse ombrage un long menton ,
 Ses yeux tournés plus menteurs que sa bouche ,
 Porrent en bas un regard double & louche ,
 Ses sourcils roux mélangés & retords ,
 Semblent loger la fraude & l'imposture ;
 Sur son front large est l'audace & l'injure ,

» let , à Bicêtre & au Fort-l'Evêque. Il avoit été quel-
 » que-tems Moine , & s'étoit fait chasser du Couvent.
 » Plusieurs célèbres Ecrivains lui ont rendu justices. Il
 » étoit originaire de Nantes , & exerçoit à Paris la Pro-
 » fession de Gazettier satyrique. »

L'oubli des loix , le mépris des remords ;
 Sa bouche écume , & sa dent toujours gince.
 Le Sicophante , à l'aspect de son Prince ,
 Affecte un air humble , dévôt , contrit ,
 Baisse les yeux , compose & radoucit
 Les traits agards de son affreux visage.

Le Roi des Francs , trompé par le *Frélon* ,
 Lui témoigna commiseration ,
 L'encouragea par un discours affable ;
 Quel est ton nom , mon pauvre misérable ?
 Et ton métier ? Et pour quelle action
 Le Châtelet , avec tant d'indulgence ,
 T'envoyoit-il sur les mers de Provence ?

Le Condamné , d'un ton de doléance ,
 Lui répondit : ô Monarque trop bon !
 Je suis de Nantes , & mon nom est *Frélon*.
 J'aime *Jesu* d'un feu pur & sincere :
 Dans un couvent je fus quelque tems frere ,
 J'en ai les mœurs , & j'eus dans tous les tems ,
 Un tendre soin des plus jolis enfans :
 A la vertu je consacrai ma vie.
 Sous les Charniers qu'on dit des Innocens ,
 Paris m'a vu travailler de génie.
 J'ai vendu cher mes feuilles à *Lambert* ,
 Je suis prisé dans la Place Maubert ,

C'est-là sur-tout qu'on m'a rendu justice.
Des Indévôts, quelquefois par malice,
M'ont reproché les foibleſſes du Froc,
Celles du Monde, & quelques tours d'Escroc.
Mais j'ai pour moi ma bonne conſcience.

Reprenons cette tirade pour y joindre
quelques réflexions.

Qui de la file étoit mis à la tête.

Si ceci eſt françois, il faut croire que *Buscon* eſt de notre ſiècle, & que M. de *Voltaire* eſt du ſiècle de *Buscon*.

*Sa barbe torſe ombrage un long menton ,
Ses yeux tournés , plus menteurs que ſa bouche ;
Portent en bas un regard double & louche.
Ses ſourcils roux mêlés & retords ,
Semblent loger la fraude & l'impoſture*

Ceux qui connoiſſent M. *Fréron* ne trouveront, dans cette eſpece d'éthopée, ni le caractère de ſa figure, ni celui de ſon ame. Ce Journaliſte n'a jamais employé *la fraude* ni *l'impoſture* dans ſes Ecrits. Le ſeul reproche raifonnable qu'on puiſſe lui faire, c'eſt d'avoir jugé

quelquefois certains Auteurs avec trop de sévérité, & quelques-autres avec trop d'indulgence. Mais quel Journaliste est à l'abri de ce reproche ?

Sur son front large est l'audace & l'insulte.

Nous ne savons pas où M. de *Voltaire* loge ces deux Divinités; il est probable, à en juger par cette satire, qu'elles sont chez lui fort à l'aise.

L'oubli des Loix,

M. *Fréron* n'a jamais oublié celles de la décence, de l'honnêteté & du bon goût.

le mépris des remords,

Il n'a pas à craindre le remords d'avoir dit des infamies aux Gens de Lettres.

Sa bouche écume, & sa dent toujours grince.

Ne diroit-on pas que c'est lui qui a composé ces vers ?

Les traits agards de son affreux visage.

Toujours du visage & de la laideur. Hé ;

M.

Hé , M. de *Voltaire* , vous savez bien que si vous avez des grâces , ce ne sont pas celles de la figure.

*Le Roi des Francs trompé par le Felon ;
Lui témoigna commifération ,
L'encouragea par un discours affable ;
Quel est ton nom , mon pauvre misérable ?
Et ton métier ? Et pour quelle action
Le Châtelet , avec tant d'indulgence ;
T'envoyoit-il sur les mers de Provence.*

Il faut convenir que le Roi s'y prend bien pour lui témoigner sa commifération.
Avec tant d'indulgence est là bien placé.

*Le Condamné
Lui répondit
Dans un Couvent je fus quelque temps frere ,
J'en ai les mœurs , & j'eus dans tous les tems
Un tendre foïn des plus jolis enfans
Des Indévôts quelquefois par malice ,
M'ont repreché les foibleffes du Froc ,
Celles du monde & quelques tours d'Escroc.*

Cette tournure est très-adroite , & sur tout selon la vraisemblance.

On se gardera bien de répondre à de pareilles infamies. M. de *Voltaire* ne sçauroit être plaifant fans devenir atroce.

Mais j'ai pour moi ma bonne conscience.

Le Poëte oseroit-il s'attribuer ce langage , même en plaifantant ? Si cela étoit , *admissi risum teneatis , amici ?*

Il a voulu plaifanter encore dans d'autres Ouvrages ; mais par malheur pour lui , quand on veut toujours plaifanter , on fournit foi-même matiere à la plaifanterie. Adoptera qui voudra celle que nous allons transcrire.

« (a) Et vous , maître *Aliboron* , dit *Fre-*
 » *ron* , ci-devant foi-difant Jéfuite ; vous
 » dont le Parnasse est tantôt à Bicêtre , &
 » tantôt au cabaret du coin ; vous à qui on
 » a rendu tant de justice sur tous les théâtres
 » de l'Europe , dans l'honnête Comédie de
 » l'*Ecoffaisé* ; vous digne fils du Prêtre *Des-*
 » *fontaines* , qui naquites de ses amours avec

(a) *Princesse de Babylone.*

» un de ces beaux enfans qui portent un fer
 » & un bandeau comme le fils de *Vénus*, &
 » qui s'élancent comme lui dans les airs,
 » quoiqu'ils n'aillent jamais qu'au haut des
 » cheminées ; mon cher *Aliboron*, pour
 » qui j'ai toujours eu tant de tendresse, &
 » qui m'avez fait rire pendant un mois de
 » suite du temps de cette *Ecoffaïse*, je vous
 » recommande ma Princesse de Babylone ;
 » dites-en du mal afin qu'on la lise. »

Cet échantillon suffit pour épargner à
 M. *Fréron* la peine d'en dire du mal, & à
 tout Lecteur sensé la peine de la lire.

Autres morceaux du même goût. «
 » (a) Mais frere *Fréron* vit encore ; il n'y a
 » de lui que ses Ouvrages qui soient morts ;
 » & quand on dit de lui qu'il est *yvre-mort*
 » presque tous les jours, c'est par caractère,
 » ou si l'on veut, par une espece de Méto-
 » nimie.

» (b) On appelle communément à Paris

(a) *Défense de mon Oncle*, chap. 5.

(b) *Les trois Empereurs en Sorbonne*, Mél. tom. 5

» un *Fréron* tout Gredin insolent , tout Po-
 » liffon qui se mêle de faire de mauvais Li-
 » belles pour de l'argent. »

Pour nous borner dans les richesses que M.
 de *Voltaire* nous fournit en ce genre , nous
 terminerons nos citations par ce digne mor-
 ceau. « (a) Dans la bataille des Jésuites ,
 » nous avons oublié le R. P. *Jean Freron* ,
 » frere du Poliffon qui griffonne l'*Année lit-*
 » *téraire*. Ce Jésuite ne périt ni par le fer ni
 » par le feu ; il fut écrasé dans la mêlée com-
 » me un insecte On a trouvé dans le
 » porte-feuille du Jésuite des vers au Roi *Sta-*
 » *niflas* , un Poëme intitulé , *Arachné* , ou
 » l'*Araignée qui file sa propre ordure & des*
 » *chifons orduriers contre M. de Voltaire*
 » Si l'esprit est une étincelle de la Divinité ,
 » quel mortel approche plus de l'Être su-
 » prême , que l'Auteur de la *Henriade* ? Les
 » vils *Zoïles* , les Casuistes réservés , les
 » *Frérons* feront bien de se taire sur ce grand
 » homme. Il faut deux mille ans à la Nature

(a) Notes sur les *Jésuitiques*.

» pour produire un génie comme le sien ; il
 » ne faut que le tems de cuire un œuf frais
 » pour produire à la fois un Casuiste , un
 » Sot , un Insecte , un *Fréron*. »

Il fut écrasé dans la mêlée comme un Insecte.

Pas tant *Insecte* , sublime Historien , puisqu'il avoit fait plus que de vous piquer ; point du tout *écrasé* , puisqu'il vous a donné depuis des preuves de son existence.

On a trouvé dans le porte-feuille du Jésuite , des vers au Roi Stanislas ; un Poëme intitulé , Arachné , ou l'Araignée qui file sa propre ordure.

Que filez-vous vous - même depuis plus de dix ans , & que peut - on attendre de votre porte-feuille (a) ?

Si l'esprit est une étincelle de la Divinité , quel mortel approche plus de l'Etre suprême que l'Auteur de la Henriade ? Ah ! M. de Voltaire , quel enthousiasme ! quelle modestie ! & surtout , que de vérité ! Mais pourquoi ci-

(a) Au reste , M. *Fréron* n'a jamais composé de Poëme intitulé *Arachné*.

tez-vous la *Henriade* comme votre meilleur Ouvrage ? Pouvez-vous ignorer ce qu'on vous a déjà dit, que ce n'est que le septieme des Poëmes épiques, & qu'on lui préférera toujours l'*Illiade* l'*Odissee*, l'*Enéide*, le *Paradis perdu*, la *Jérusalem délivrée* & le *Télémaque*. On vous fait grace de la *Lusiade* & de la *Pharfale*; mais qui vous étoit supérieur à *Lucain*, ne l'a point lû.

Les vils Zoïles feront bien de se taire sur ce grand homme. Et quand se taira ce grand homme qui depuis quelques années ne parle qu'aux dépens de sa gloire ?

Il faut deux mille ans pour produire un génie comme le sien. Jusqu'à présent, ce génie est unique dans son espece : si donc on calcule depuis la création du monde, il faudra plus de deux mille ans à la Nature pour en produire un pareil. Mais elle peut se reposer : les vœux des Mortels ne troubleront point son repos.

Il ne faut que le tems de cuire un œuf frais, pour produire à la fois un Casuiste, un Sot, un Insecte, un Freron. Il faut à M. de *Voltaire* moins de tems encore pour produire une erreur, une injure, une calomnie, un défaveu.

Nous ferions un volume au lieu d'un chapitre , si nous voulions rapporter ici toutes les infamies en vers & en prose , que M. de *Voltaire* a publiées sur le compte de M. *Fréron*. C'est de tous ses ennemis celui contre lequel il a le plus écrit. Il a poussé sa fureur jusqu'à le produire sur le Théâtre dans l'*Ecoffaisé* , où sous le nom de *Wasp* , il fait jouer à ce Journaliste un personnage dont l'invention même est humiliante pour l'Inventeur. Qu'il s'applaudisse du succès de cette piece dont il n'est redevable qu'à ce honteux caractère , qu'une ame vertueuse rougiroit d'avoir seulement imaginé ; qu'il dise fausement ou avec raison ,

Que (a) de plaisir le Parterre ennyvré
Fit retentir les clameurs de la joye ,
Quand l'*Ecoffaisé* abandonnoit en proye
Aux Ris mocqueurs du Public éclairé ,
Ce lourd *Fréron*

qu'il répète ce même langage en cent autres endroits de ses Ouvrages ; il n'en fera pas

(a) Guerre de *Clément*

moins vrai qu'il n'est pas plus délicat dans le choix des suffrages que dans celui des inventions. Malheur au siècle où l'on rit de l'imposture & de la calomnie : voilà pour les mœurs : où l'on applaudit à une Pièce pleine de défauts , d'in vraisemblances & d'irrégularités : voilà pour le goût. Mais si la multitude ignorante & légère ne rougit point de donner des applaudissemens à cette Comédie, où toutes les regles de l'art , où toutes celles de la bienfiance sont violées , le petit nombre de Gens sages & vraiment éclairés , est bien éloigné de souscrire à ces Eloges. Son objet est trop odieux pour ne pas soulever tout homme qui pense ; comme le dit l'Auteur d'une Lettre publiée dans le tems que cette Pièce parut au Théâtre. « Il ne s'agit point dans » cette Comédie , ajoute cet Auteur , de » ridiculiser les principes absurdes de je ne » fais quels *Philosophes* , ni de prouver , de » maniere à faire rire , que l'abus d'une » pareille morale pourroit conduire *Pasquin* » à voler dans la poche. Cependant que de » rumeurs n'a point excité cette plaisan-

» terie ? Combien , à ce sujet , n'a - t - on
 » pas crié au Libelle ? Eh ! non , Mes-
 » sieurs , cette Pièce n'en fut jamais un. Ce
 » n'étoit pas même une Satyre , dans la ri-
 » gueur du terme. C'étoit une Critique à la
 » fois profonde & comique de plusieurs
 » systêmes tristement dangereux. C'étoit un
 » tableau fort gai des ridicules , des travers
 » de quelques Sages modernes. Qu'est - ce
 » donc qu'un Libelle ? C'est tout ce que
 » ces mêmes Sages ont répondu à cette
 » Censure. C'est une foule d'Ecrits fortis
 » de leurs plumes , dictés par le calomnie
 » & par la rage , où les personnes du pre-
 » mier mérite & du premier rang ont été
 » outragées. Qu'est-ce encore qu'un
 » Libelle ? C'est cette même *Comédie de l'E-*
 » *coffaise* , où l'on joue sur la scène , non
 » les Ecrits ou les ridicules de certains
 » Fous appelés Sages , mais la personne
 » même d'un Citoyen connu & désigné.
 » Vous connoissez cette diatribe , Monsieur :
 » quel autre sens lui donner que celui-ci ?
 » *Cet homme que vous connoissez tous & qu'il*
 » *me plaît de nommer Wasp , est un faiseur de*

» feuilles & un frippon , &c. En un mot ,
 » n'est-ce pas nous dire : Je vous ai rassem-
 » blez dans ce lieu respectable pour vous déférer
 » un homme de Lettres , Membre de plusieurs
 » Académies , honoré de la protection de plu-
 » sieurs Rois , comblé des bontés de plusieurs
 » Princes , bon Sujet , bon Ami , Ecrivain la-
 » borieux & utile , dont la plume fait subsister
 » plusieurs familles. Cet homme a dit que la
 » femme qui a raison , est une méchante
 » Pièce ; en conséquence je vous apprends &
 » vous ne pouvez nier , que c'est un Fourbe ,
 » un Délateur , un Parjure , digne de l'exé-
 » cration publique. Je me rends son Juge ; je
 » dicte son Arrêt , & je vous estime assez peu
 » pour croire que vous trouverez bon que je dif-
 » fâme un Citoyen , & que je retranche du
 » milieu de vous un de vos Compatriotes ».

Si M. de *Voltaire* pouvoit être d'accord
 avec lui-même , nous lui dirions , comment
 pouvez-vous diffâmer un homme de Let-
 tres d'une maniere aussi odieuse , après avoir
 dit vous-même , « que les loix ne permet-
 » toient pas qu'on reproche à un homme d'a-
 » voir été puni par les loix , parce qu'un repro-

» che public est une punition, & qu'il
 » n'appartient qu'au Souverain de pu-
 » nir » (a) ? Après avoir écrit, « que nous
 » n'avons que deux jours à vivre sur la
 » terre, & que Dieu ne veut pas que ses
 » enfans consomment ces deux jours à se
 » tourmenter impitoyablement les uns les
 » autres » (b) ? Après avoir exhorté les
 Gens de Lettres à se traiter en freres, &
 leur avoir crié vingt fois, » ne vous per-
 » sécute-t-on pas assez ? Faut-il que vous
 » vous persécutiez encore vous-même les
 » uns les autres » (c) ? N'est-ce pas être le
 jouet de l'imagination la plus inconsé-
 quente ? N'est-ce pas se condamner soi-
 même, & dire avec un Ancien *video me-
 liora, proboque, deteriora sequor.*

Si ce sont là les droits de la Philosophie,
 Souffrez que j'y renonce, & pour toute ma vie.

(a) Réfutation d'un *Ecrit anonyme contre la Me-
 moire de feu M. Joseph Saurin*, par M. de Voltaire.

(b) *Ibid.*

(c) *Lettre à l'Editeur des Œuvres de J. B. Rouf-
 Jean.*

Quoi qu'il en soit, nous ne craignons pas de l'affurer, malgré toutes les invectives du Philosophe de Ferney, les ennemis même de M. *Fréron* ne pourront lui refuser la justice de respecter la Religion, les Loix & les mœurs, & les Amis ou les Admirateurs de M. de *Voltaire* seront forcés de convenir qu'il a souvent méconnu les unes & les autres; les ennemis de M. *Fréron* ne pourront disconvenir qu'il n'ait fait usage de son droit, en critiquant les productions qu'on donne au Public, & les Admirateurs de M. de *Voltaire*, ne seront jamais assez aveugles pour soutenir que toutes les siennes soient irréprochables; les ennemis de M. *Fréron* ne pourront méconnoître dans la plupart de ses critiques, le sel, l'agrément, la justesse, la décence qui doivent caractériser le Journaliste & l'honnête Homme; les Admirateurs de M. de *Voltaire* seront contraints d'avouer que ses attaques ou ses défenses n'annoncent que la fureur, le sarcasme, la malignité, la calomnie; les ennemis de M. *Fréron* ont toujours eu le dépit de le voir supérieur aux coups qu'on lui a

portés, & les ennemis de M. de *Voltaire* ont eu très-souvent la confusion de le voir au-dessous de tous ceux qu'on auroit pû lui porter.



CHAPITRE XIII.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU.

CETTE querelle ne pouvoit avoir aucun fondement plus propre à faire connoître combien il est dangereux de contredire jusqu'aux moindres fantaisies de M. de *Voltaire*.

*C'est à nous d'en parler qui sortis d'Israel,
N'adorons ni Baal, ni le Dieu d'Ismael.*

Nous soufcrivons, avant toutes choses, aux justes condamnations que M. *Rouffseau* s'est attirées par ses Ouvrages ; mais quoiqu'il ait eu les plus grands torts à cet égard, rien ne pouvoit autoriser des procédés contraires à la justice, à la modération, à la décence, à l'honnêteté, à l'humanité ; & on peut dire que M. de *Voltaire* n'a connu aucun de ces devoirs, s'il faut en juger par la maniere dont il traite un homme que ses talens devoient faire respecter, que ses erreurs & ses infortunes devoient faire plaindre.

Le Seigneur de Ferney avoit établi un théâtre dans son château. D'après cet exemple, le *Dictionnaire Encyclopédique* propoſoit aux Génevois d'en établir un dans leur ville. M. *Rouſſeau* qui s'étoit mépris ſur les intérêts de ſa Patrie, quant à la Religion, mais qui pouvoit les connoître quant à la Politique, s'oppoſa de toute ſa force à cet établifſement, en effet très-funeſte à une petite République.

La Lettre éloquente qu'il écrivit à ce ſujet, fit impreſſion ſur ſes Compatriotes. Il n'en fallut pas davantage pour échauffer la bile de M. de *Voltaire*, flatté de l'eſpérance d'occuper de ſes piéces le théâtre de Genève. Dès-lors, quoique M. *Rouſſeau* lui eût toujours témoigné le plus grand reſpect & la plus grande déférence, quoique M. de *Voltaire* lui eut (a) répondu pluſieurs fois

(a) Voici une des Réponſes de M. de *Voltaire* à J. J. *Rouſſeau*, qui lui avoit envoyé ſon *Discours ſur l'Inégalité des Conditions*.

« J'ai reçu, Monsieur, votre nouveau Livre contre le Genre Humain : je vous en remercie. Vous plai-

fur ce ton qu'il fait si bien prendre à l'égard de ceux qui le louent , & par qui il veut se faire louer davantage , il commença par exercer sa malignité de toutes les manieres. Son inhumanité ne garda plus de bornes , quand l'Auteur d'*Emile* se vit exposé aux poursuites des Tribunaux de France & à celles de ses propres Concitoyens. Nous allons en citer quelques traits sans nous astreindre à l'ordre des tems.

M. de *Voltaire* commence par envenimer une expression que l'enthousiasme avoit bien

» rez aux hommes à qui vous dites leurs vérités , &
 » vous ne les corrigerez pas. On ne peut peindre avec
 » des couleurs plus fortes les horreurs de la société
 » humaine , dont notre ignorance & notre foiblesse
 » se promettent tant de consolations. On n'a jamais
 » tant employé d'esprit à vouloir nous rendre bêtes.
 » Il prend envie de marcher à quatre pattes , quand
 » on lit votre Ouvrage. Cependant , comme il y a
 » plus de soixante ans que j'en ai perdu l'habitude ,
 » je sens malheureusement qu'il m'est impossible de
 » la reprendre : & je laisse cette allure naturelle à
 » ceux qui en sont plus dignes que vous & moi , &c. »

Œuvres de Voltaire.

pû enfanter , mais que le bon sens défavoue. M. *Rouffeau* , dans fa Lettre à M. l'Archevêque de Paris , s'exprime ainfi à la fuite d'un des argumens par lesquels il prétend juftifier fon *Emile* : *oui , je ne crains point de le dire , s'il exiftoit en Europe un feul Gouvernement vraiment éclairé ; un Gouvernement dont les vues fuſſent vraiment utiles & ſaines , il m'eût rendu des honneurs publics , il m'eût élevé des ſtatués.* On voit bien qu'il mettoit à trop haut prix les vues prétendues excellentes qu'il croyoit avoir fuggérées au Gouvernement dans l'*Emile* ; mais M. de *Voltaire* n'en eſt pas plus autorifé pour cela à le ridiculiſer continuellement fur fon deſir d'obtenir des ſtatués ; il l'eſt encore moins à dire , avec un ton de plaifanterie que les honnêtes-gens n'ont pas aſſurément adopté ; « que s'il eſt ſculpté , ce doit être dans la » poſture où l'on ne voit que la tête & les » mains d'un homme dans la machine de » bois élevée au milieu du marché de Lon- » dres. »

(a) *Notes ſur la Lettre de M. de Voltaire à M. Hume.*

L'ennemi juré des Calomniateurs, celui sur qui on n'a jamais débité des calomnies, passe lui-même du sarcasme aux calomnies les plus absurdes & les plus formellement démenties. « *Roussseau*, dit-il, (a) retiré » dans les délicieuses vallées de Moutier- » Travers, ou Motier - Travers, au Comté » de Neufchâtel, n'ayant pas eu depuis un » grand nombre d'années le plaisir de com- » muner sous les deux especes, demanda » instamment (b) au Prédicant de Moutier- » Travers, homme d'un esprit fin & délicat, » la consolation d'être admis à la sainte Ta- » ble ; il lui dit que son intention étoit : » 1^o. de combattre l'Eglise Romaine : 2^o. de » s'élever contre l'Ouvrage infernal de l'Esprit, » qui établit évidemment le Matérialisme : » 3^o. de foudroyer les nouveaux Philosophes

(a) Lettre à M. Hume.

(a) Il y a apparence que M. de *Voltaire* ne prétend pas insulter M. de *Montmolin*, puisqu'il le loue ; qu'il sache donc que le mot de *Prédicant* ne s'emploie jamais qu'en terme de mépris.

» vains & présomptueux. Il écrivit & signa
 » cette Déclaration, & elle est entre les
 » mains de M. de *Montmolin*, Prédicant de
 » Moutiers-Travers. »

Autant de points d'accufation , autant de fauffetés. En rapportant ici cette Déclaration d'après l'original , nous ferons voir combien M. de *Voltaire*, qui abuse depuis fi longtems de la patience du Public sage & éclairé , abuse encore de la crédulité des gens superficiels & peu instruits.

C O P I E

*De la DÉCLARATION sur laquelle je
 fus admis à la Communion en 1762,
 & que je confirme aujourd'hui le 29
 Mars 1765, à Moitiers.*

M O N S I E U R , le respect que je vous porte
 & mon devoir, comme votre Paroissien , m'obligent, avant que de m'approcher de la Sainte
 Table , de vous faire , de mes sentimens en ma-
 tiere de foi , une déclaration devenue necessaire ,

par l'étrange préjugé pris contre un de mes écrits.

Il est fâcheux que les Ministres de l'Évangile se fassent, en cette occasion, les Vengeurs de l'Église Romaine, faute d'avoir voulu m'entendre ; ou faute même de m'avoir lû.

Comme vous n'êtes pas, Monsieur, dans ce cas là, j'attends de vous un jugement plus équitable. Quoiqu'il en soit, l'Ouvrage porte en soi tous les éclaircissèmens ; & comme je ne pourrois l'expliquer que par lui-même, je l'abandonne tel qu'il est au blâme ou à l'approbation des Sages, sans vouloir ni le défendre, ne le désavouer.

Me bornant donc à ce qui regarde ma personne, je vous déclare, Monsieur, avec respect, que depuis ma réunion à l'Église dans laquelle je suis né, j'ai toujours fait de la Religion Chrétienne Réformée, une profession d'autant moins suspecte, que l'on n'exigeoit de moi dans le Pays où j'ai vécu, que de garder le silence & de laisser quelque doute à cet égard pour jouir des avantages civils dont j'étois exclu par ma Religion ; je suis attaché de bonne foi à cette Religion véritable & sainte ; & je le serai jusqu'à mon dernier soupir ; je desire d'être tou-

jours uni extérieurement à l'Eglise, comme je le suis dans le fond de mon cœur ; & quelque consolant qu'il soit pour moi de participer à la communion des Fideles, je le desire, je vous proteste, autant pour leur édification que pour mon propre avantage ; car il n'est pas bon que l'on pense qu'un homme de bonne foi qui raisonne, ne peut être un Membre de Jesus-Christ.

On voit qu'il ne s'agit, dans cette déclaration, ni de combattre l'Eglise Romaine, ni de s'élever contre le Livre de l'*Esprit*, pas même d'écrire contre les Philosophes. Mais ce n'est rien encore. M. de *Voltaire* ajoute des faussetés plus hardies & plus odieuses dans ses *Notes sur la Lettre à M. Hume*. Il dit, à l'occasion du passage que nous avons cité : « non-seulement la Déclaration de *Jean-Jacques Rousseau* contre le » Livre de l'*Esprit*, & contre ses amis, est » entre les mains de M. de *Montmolin*, mais » elle est imprimée dans un Ecrit de M. de » *Montmolin*, intitulé : *Réfutation d'un Livre* » *belle*, pag. 90. » On ne poussa peut être jamais plus loin l'effronterie & l'imposture. Nous nous sommes procurés l'Ouvrage que

cite ici M. de *Voltaire* ; il est divisé en deux parties ; la première est une Apologie de la conduite de *Rousseau* , pendant son séjour à Motier-Travers ; & la seconde est une Réfutation de cette Apologie. M. de *Montmolin* est l'Auteur de cette seconde Partie où il s'efforce de justifier les torts qu'on lui impute à l'égard de M. *Rousseau* ; il rapporte plusieurs Pièces , & entre autres la Déclaration dont parle M. de *Voltaire* , laquelle est entièrement conforme à celle que nous venons de transcrire : il n'y a pas un seul mot de différence entre l'une & l'autre.

« Ce trait de *Jean-Jacques* ; continue M. de *Voltaire* , n'est pas seulement d'un Hypocrite qui se moque de tout ce qu'il y a de plus sacré ; ce n'est pas seulement le délire d'un Extravagant qui a changé trois fois de Secte ; c'est une basse ingratitude mêlée d'une envie secrète contre M. *Helvetius* , l'un de ses bienfaiteurs. ».

Ce trait de Jean-Jacques n'est pas seulement d'un Hypocrite , &c. Comment nommera-t'on les Communions de M. de *Voltaire* & ses Professions de foi , toujours arrachées

par les circonstances, & toujours suivies de quelque nouveau Libelle, ou de quelques nouveaux Ecrits contre la Religion ?

C'est une basse ingratitude contre M. Helvetius, l'un de ses bienfaiteurs. On a déjà vu qu'il n'est aucunement question du Livre de l'Esprit, ni de son Auteur, dans la déclaration faite à M. de Montmolin; nous ajouterons que M. Rousseau déclare qu'il n'a jamais reçu de bienfait de M. Helvetius, & que M. Helvetius en convient lui-même.

« C'étoit une atrocité abominable au sieur
» Jean - Jacques de r'ouvrir des playes qui
» saignoient encore, & de se rendre l'ac-
» cusateur d'un homme qui avoit eu pour
» lui les plus grandes bontés. »

Jean - Jacques en avoit donné d'avance, dans un de ses Ecrits, le démenti à son Calomniateur, en lui apprenant en même-tems comme il faut penser, agir & écrire. Il est vrai que M. Rousseau avoit eu intention de réfuter quelques principes du Livre de l'Esprit, qui n'étoient point analogues à ses idées. A en juger par ses autres Ecrits, il l'eût fait avec tous les ménagemens que

les Gens de Lettres se doivent réciproquement , & que le Philosophe des Alpes n'employe à l'égard de personne. *J'exécutois cette entreprise*, dit M. Rousseau, dans sa premiere Lettre de la Montagne, *quand j'appris que l'Auteur étoit poursuivi. A l'instant je jettai mes feuilles au feu, jugeant qu'aucun devoir ne pouvoit autoriser la bassesse de s'unir à la foule, pour accabler un homme d'honneur opprimé. Quand tout fut pacifié, j'eus occasion de dire mon sentiment sur le même sujet ; mais je l'ai dit sans nommer le Livre ni l'Auteur. J'ai cru devoir ajouter le respect, pour son malheur, à l'estime que j'eus toujours pour sa personne.*

« Il se brouilla bientôt avec le Prédicant » & les Prêchés de Moutier-Travers. » Il ne se brouilla point avec les habitans de Motiers, mais seulement avec M. de *Montmolin*, & voici à quel sujet. Ce Pasteur excité par des Genevois qui avoient été excités eux-mêmes par (a) M. de *Voltaire*, défera les

(a) Dans une des *Lettres de la Montagne*, M.

*Lettres de la Montagne à la Classe dite Véné-
rable*, c'est-à-dire au Corps des Pasteurs du
Comté de Neufchâtel. Cette dénonciation
parut d'autant plus singulière à M. *Rousseau*,
que M. de *Montmolin* avoit été jusques-là son
ami, qu'il l'avoit admis à la Communion peu
de tems après son arrivée dans sa Paroisse,
& qu'il ne s'étoit point déclaré contre l'*E-
mile*, ni contre la *Lettre à M. l'Archevêque
de Paris*; mais ce Ministre vouloit faire sa

Rousseau se plaignoit amèrement de ce que ses Con-
citoyens l'avoient décrété pour son *Emile*, tandis
qu'ils avoient laissé imprimer sous leurs yeux, le
Chapitre des Juifs, la Pucelle, le Sermon des Cin-
quante, & plusieurs autres productions de M. de
Voltaire, beaucoup plus enportées que la sienne.
L'Auteur de ces différens Ouvrages ne lui pardonna
pas ce raisonnement, & s'efforça, pour l'en punir,
de le décrier dans vingt Libelles, & de le faire chasser
de sa nouvelle Patrie. Il y réussit en le brouillant avec
son Pasteur M. de *Montmolin*, qui lui rendit le séjour
de Motiers si désagréable, par ses persécutions, que
M. *Rousseau* se vit comme contraint d'accepter l'of-
fre qu'on lui faisoit depuis long-tems d'une retraite
en Angleterre, aussi agréable que commode.

cour aux Ministres de Genève dont il craignoit les reproches & les murmures au sujet même de ses liaisons avec son nouveau Paroissien, & c'est ce qui l'engagea à cesser tout commerce avec lui, & à dénoncer ses *Lettres* au Corps des Pasteurs du Comté de Neuchâtel. Cette *vénérable Classe* alloit prononcer un jugement, lorsque M. *Rousséau* pour détourner l'orage qui le menaçoit, envoya au Corps des Pasteurs une (a) déclaration par laquelle il s'engageoit à ne jamais publier aucun Ouvrage sur aucune matiere de Religion. Le Jugement fut suspendu pour quelque-tems, & la chose n'alla pas

(a) En voici une fidele copie. Par déférence pour M. le Professeur de Montmolin, mon Pasteur & par respect pour la vénérable classe, j'offre, si on l'agrée, de m'engager par un écrit signé de ma main, à ne jamais publier aucun nouvel Ouvrage sur aucune matiere de Religion, même de n'en jamais traiter incidemment dans aucun nouvel Ouvrage que je pourrois publier surtout autre sujet, & de plus, je continuerai à témoigner, par mes sentimens & par ma conduite, tout le prix que je mets au bonheur d'être uni à l'Eglise. Fait à Motiers le 10 Mars 1765.

plus loin par les ordres du Roi de Prusse.

« Les petits garçons & les petites filles lui
 » jeterent des pierres, dont aucune n'attei-
 » gnit le sieur *Jean-Jacques* ni la nommée le
 » *Vasseur*. » M. de *Voltaire* semble ajouter
 cette anecdote pour prouver que M. *Rouf-*
seau n'étoit point aimé à Motiers-Travers,
 & qu'il étoit vraiment brouillé avec les
 habitans; mais tout le monde fait que les
 pierres lui furent jettées par des hommes
 yvres dont on ne manqua pas de punir les
 emportemens : leurs Concitoyens (a) fa-

(a) On peut en juger par l'extrait d'une Lettre d'un
 Citoyen de Neufchâtel, imprimée dans plusieurs Re-
 cueils. *Je vais souvent visiter l'ancienne demeure de M.*
Rousseau, appelée l'Hermitage La mémoire de
notre estimable Philosophe y est dans la plus grande vé-
nération. Je suis toujours dans l'enchantement lorsque
je puis en parler avec les habitans de ce Canton, qui le
regardoient comme leur pere & l'arbitre de leurs diffé-
rends. C'étoit Rousseau qui aidoit à les soulager, & qui
rétablissoit la paix dans leurs familles. Il y a peut-être
 trop d'enthousiasme à l'égard d'un homme dont les
 idées sont repréhensibles; mais qu'on concilie cette
 Lettre & tant d'autres témoignages que nous pourrions

voient rendre justice , à certains égards , à ses mœurs , & estimer ses talens en rejetant ses erreurs. Il n'y a en effet , que des hommes yvres qui puissent jeter des pierres à un autre homme , ou lui dire des injures grossières aux yeux du Public.

« Il écrivit contre les Prédicans de Genève , & imprima qu'ils étoient tous des frippons , aussi bien que ceux qui avoient travaillé au Dictionnaire Encyclopédique , auxquels il avoit de très-grandes obligations. »

Ceux qui ont lu les *Lettres de la Montagne* savent si M. *Rousseau* y traite ses Compatriotes de frippons , aussi bien que les Encyclopédistes. Il peut y chercher à justifier

rapporter , avec le récit de M. de *Voltaire* , de cet homme qui nous assure avoir cherché la vérité pendant cinquante ans , qui prétend l'avoir trouvée , l'avoir dite & vouloir encore la dire aux Ombres , comme il s'en explique dans son *Épître à Boileau*. Il peut bien la dire aux Ombres , car ils ne lui répliqueront pas ; mais les Vivans sauront toujours qu'en penser & que lui répondre.

son *Emile* justement condamné, & plaisanter avec raison les Philosophes de nos jours ; mais il abandonne les Encyclopédistes au jugement du Public, & n'en dit mot.

« Comme il en avoit davantage à M.
 » *Hume* son protecteur, qui le mena en
 » Angleterre, & qui épuisa son crédit pour
 » lui faire obtenir cent guinées d'aumône
 » du Roi, il écrivit bien plus violemment
 » contre lui. »

Que diroit M. de *Voltaire* si on qualifioit du nom d'*aumône* la pension que le Roi de Prusse lui fit pendant quelque-tems ? Mais il fait dégrader tout ce qui regarde les autres, comme il fait embellir tout ce qui lui est propre : aussi appelloit-il la pension du Roi de Prusse un *dédommagement*.

Qu'on relise la Lettre de *Jean - Jacques Rousseau* à M. *Hume* ; que M. de *Voltaire* la relise lui-même, on y verra tout au plus le style d'un homme séduit par des soupçons peut-être trop ombrageux ; mais on y remarquera en même-tems de la candeur, de la délicatesse & surtout de la sensibilité ; M. de *Voltaire*, à sa place, y eut mis de la dureté, de l'aigreur & de la fausseté, comme

on peut en juger par sa *Lettre* à M. *Rouffseau* ; sous le nom du *Docteur Pansophe*. Nous ne la citerons point ; elle est trop longue & même trop ennuyeuse. Nous nous contenterons de rapporter ici la Réponse d'un Quakre qui en relève les défauts , & en fait sentir le ridicule.

LETTRE D'UN QUAKRE A VOLTAIRE.

« Ami *Voltaire*,

» J'ai lu avec peine ta *Lettre au Docteur*
 » *Pansophe* , & celle que tu écris à mon
 » Compatriote *Hume*. Tu persécutes un
 » malheureux , cela n'est pas humain ; tu
 » lui dis des injures , cela n'est pas noble ;
 » tu te loues beaucoup , cela n'est pas mo-
 » deste.

» Ami *Voltaire* ,

» Quand on a offert un château par va-
 » nité , il ne faut pas s'étonner si on le re-
 » fuse par orgueil , & quand on a dit qu'un
 » homme mérite plus de compassion que de
 » colere , il ne faut pas lui écrire des injures
 » d'un style aigre , cela n'est pas conséquent.

» N'avertis pas le Public que tu préparois à
 » *Jean-Jacques* de bons bouillons & de po-
 » tions rafraîchissantes , cela n'est pas plai-
 » fant. Songe à calmer ta bile , sans t'occu-
 » per à guérir ton prochain ; & ne fais plus
 » de pieces à ton âge , parce que c'est une
 » manie , comme tu le dis fort bien toi-
 » même.

» Ami *Voltaire* ,

» Les reproches que tu fais à *Jean-Jac-*
 » *ques* sont bien usés ; on n'amuse guere le
 » Public que par des plaisanteries neuves &
 » délicates , & les tiennes ne le sont pas.
 » Tu dis , & ce sont tes propres termes ,
 » que *Julie* devient femme , mere , & la
 » plus tendre amie de son Epoux ; prends
 » garde que *Jean - Jacques* ne te demande
 » comment une mere devient femme de son
 » Epoux ; cela t'embarrasseroit peut-être à
 » expliquer.

» Ami *Voltaire* ,

» Tu donnes trois leçons à *Jean-Jacques* :
 » je t'en estime : les hommes font bien de
 » s'éclairer mutuellement ; mais tu devois
 » y mettre plus de douceur. Le Précepteur

» n'investive point son Disciple pour l'inf-
 » truire. Ecoute-moi , Ami *Voltaire* : celui
 » qui donne des leçons aime sans doute à
 » en recevoir. Il faut de la réciprocité dans
 » le commerce.

» Quand on a fait l'*Essai sur l'Histoire Uni-*
 » *verselle* , on parle rarement de bonne foi
 » historique ; quand on en a défavoué suc-
 » cessivement deux ou trois Editions faites
 » sous les yeux de l'Auteur , on ne parle ja-
 » mais de bonne foi de Société.

» Quand on a mis en lumière (a) le *Com-*

(a) Ce n'est pas le seul Ouvrage où M. de V. s'efforce d'humilier nos grands Maîtres , pour se placer au-dessus d'eux. On sait qu'il publia en 1750 une espèce de Grammaire sous le titre de *Connoissance des beautés & des défauts de la Poésie & de l'Eloquence dans la Langue françoise* , où il ne paroît avoir eu d'autre but que de faire entendre qu'il est le seul grand homme de notre Nation. Il ne se loue pas moins dans le *Pirrhonisme de l'Histoire* , où , sous un nom déguisé , il se donne pour le plus grand & le plus vrai de nos Historiens. Il est vrai qu'il a défavoué ces deux productions ; mais quel est l'Ouvrage qu'il n'a pas défavoué

» *mentaire*

» *mentaire sur Corneille*, on évite de recom-
 » mander la modestie, & surtout on ne se
 » donne pas pour exemple.

» Quand on se pique de suite dans l'esprit
 » & d'honnêteté dans le style, on ne nom-
 » me point *Jean-Jacques le sieur Rousseau*,
 » pour l'appeller *M. Rousseau* douze lignes
 » plus bas. Je n'aime point les disparates.

» Quand on accuse un homme de faire le
 » métier de Délateur, il ne faut pas en
 » même-tems vouloir prouver qu'il est fou :
 » la première imputation le rendroit odieux ;
 » la seconde m'engage plus qu'à le plaindre ;
 » cela n'est pas adroit.

» Quand un homme de Lettres qui se dit
 » Philosophe, est riche & vieux, il devrait
 » penser à jouir de sa fortune & de sa répu-
 » tation : on peut bien être jaloux de *Jean-*
 » *Jacques* comme de *Corneille*, mais il vaut
 » mieux ne se commettre qu'avec les morts.

» Quand on accuse un homme de n'avoir
 » pas l'esprit juste, on se garde bien d'a-

voué, & quel est le déshonneur où on ne l'ait point re-
 connu pour l'Auteur de l'Ouvrage qui en étoit l'objet?

» jouter qu'il n'a pas le talent de l'humilité ;
 » ceux qui ont l'esprit juste , n'ont point
 » appelé l'humilité *un talent*.

Quand on reproche gravement à quel-
 » qu'un de détruire la Religion Chrétienne ,
 » il ne faut pas faire des plaisanteries sur les
 » Saints dans la même Lettre , surtout quand
 » les plaisanteries sont triviales ; en atten-
 » dant l'Etre souverain qui nous jugera dans
 » l'éternité , n'ennuyons pas les hommes
 » qui nous jugent dans le tems. Adieu ,
 » Ami *Voltaire*. »

M. *Roussseau* avoit dit dans son *Contrat so-*
cial : le Czar Pierre n'avoit pas le vrai génie ,
 celui qui crée & fait tout de rien. Quelques-unes
 des choses qu'il fit étoient bien , la plupart
 étoient déplacées. Il a vu que son Peuple étoit
 barbare , il n'a point vu qu'il n'étoit pas mûr
 pour la police ; il l'a voulu civiliser , quand il
 ne falloit que l'aguerrir. Il a voulu d'abord
 faire des Allemands , des Anglois , quand il
 falloit commencer par faire des Russes ; il a
 empêché ses Sujets de jamais devenir ce qu'ils
 pourroient être , en leur persuadant qu'ils
 étoient ce qu'ils ne sont pas. C'est ainsi qu'un
 Precepteur Français forme son Eleve pour briller

un moment dans son enfance, & puis n'être jamais rien. L'Empire de Russie voudra subjuguier l'Europe, & sera subjugué lui-même. Les Tartares ses Sujets, ou ses voisins deviendront ses maîtres & les nôtres; cette révolution me paroît infallible. Tous les Rois de l'Europe travaillent & concourent à l'accélérer.

M. Rousseau étoit sans doute trop sévère dans le jugement qu'il portoit du Czar Pierre I; mais falloit-il pour cela chercher à s'égayer sur son compte, par un jeu de mots que *Trivelina* auroit craint d'employer? Et dire: « ces paroles sont tirées d'une » Brochure intitulée, *le Contrat Social* ou » *Infocial* du peu social Jean-Jacques Rous- » seau?

« Un Seigneur Russe, ajoute M. de *Voltaire*, qui s'amuse quelquefois à lire des » brochures, se souvint en lisant celle-ci, » de quelques vers de *Moliere*, & les cita » fort à propos. »

M. de *Voltaire* a toujours des Seigneurs prêts à venir à son secours. Quoiqu'il en soit, on peut citer encore plus à propos

à son égard les vers de *Moliere* qu'il fait rapporter par son Ruffe.

Il semble à trois Gredins , dans leur petit cerveau ,
Que pour être imprimés & reliés en veau ,
Les voilà dans l'Etat d'importantes personnes ,
Qu'avec leur plume ils font le destin des Couronnes.

On fait que cette manie a toujours été la sienne ; celui qui a consacré tant de chapitres à éclaircir , à redresser , à corriger , à démentir , à présenter des vues , à proposer des plans , à corriger des abus , n'a pris sans doute tant de peine , que pour figurer parmi les Législateurs.

« Je voudrois en général, continue M. de *Voltaire*, que lorsqu'on juge les Nations du haut de son grenier, ou fût plus honnête & plus circonspect. » Profitez de cet avis, M. de *Voltaire*, & n'insultez pas du donjon de votre château, comme vous faites continuellement, les Italiens, les Espagnols, les Portugais, toute l'Europe, & sur-tout vos Compatriotes que (a)

(a) Je ne connois pas d'Auteur, même parmi les

vous outragez plus que les autres Peuples. Les avis deviennent hypocrites , ridicules & odieux , quand celui qui les donne , fait tout le contraire de ce qu'il conseille à autrui.

« Les Fous de Cour étoient plus sensés ;
 » & n'insultoient , par leurs bouffonneries ;
 » que les Foibles , & respectoient les Puif-
 » sans ; les Fous de Village sont aujourd'hui
 » plus hardis. »

Le Philosophe de Ferney est tantôt Fou de Cour , & tantôt Fou de Village. Fou de Cour , il n'insulte , par ses bouffonneries , que les Foibles ; c'est-à-dire , les Morts , les Malheureux , les Auteurs qui dédaignent de lui répondre : Fou de Village , il décrie tout , il déclame contre tout ; mais il a la prudence de se cacher ou de se ménager des protections pour se garantir des poursui-

Etrangers , qui ait dit plus de mal des François , que M. de *Voltaire*. Qu'on lise ses derniers *Mélanges* , ses deux *Discours aux Velches* , ses dernières pièces de *Poésie* , & l'on conviendra de la vérité de cette remarque.

tes, ou d'employer des défaveux pour se soustraire à l'indignation.

« On répondra que *Diogene* & l'*Aretin* » [Pourquoi ne s'est-il pas mis en si bonne » compagnie ?] ont été tolérés, d'accord : » mais une Mouche ayant vu un jour une » Hironnelle qui en volant emportoit des » toiles d'Araignées, en voulut faire autant ; » elle y fut prise. » M. de *Voltaire* n'est ni l'Hironnelle, ni la Mouche ; il est quelquefois une Abeille, mais plus souvent une Guêpe.

On a vu comment il a traité son ennemi en prose ; voyons comment il le traite en vers. Commençons par cette tirade qu'on trouve dans les *Honnêtetés Littéraires*, & qu'on applique à M. *Roussseau*.

Cet Ennemi du Genre humain,
Singe manqué de l'*Aretin*,
Qui se croit celui de *Socrate*,
Ce Charlatan trompeur & vain ;
Changeant vingt fois son *Mitridate* ;
Ce Basset hargneux & mutin
Mordant également la main,

Ou qui le fesse ou qui le flatte ,
Ou qui lui présente du pain.

Que prouvent ces injures , qu'un honnête Poète rougiroit d'avoir adressées au plus médiocre de tous nos Ecrivains ? que M. de *Voltaire* est plus propre à fournir matière à des Epigrammes qu'à en composer. Où il se surpasse , c'est dans son Poëme intitulé *la Guerre de Genève*. Ecoutons sa Muse helvétique ; elle nous dira de jolies choses :

Dans un Vallon fort bien nommé (a) Travers ,
S'éleve un Mont , vrai séjour des hyvers :
Son front altier se perd dans les nuages ,
Ses fondemens sont au creux (b) des enfers.
Au pied du mont sont des autres Sauvages ,
Du Dieu du jour ignorés à jamais ;
C'est de *Rousseau* le digne & noir palais.
Là se tapit ce sombre Energumene ,

(a) L'allusion n'est-elle pas d'un grand goût ?

(a) Pensée recopiée d'après lui-même , qui l'avoit prise pour la première fois dans *Virgile*.

Aesulus imprimis qua tantum vertice ad auras

Aethereis , tantum radice in tartara tendit. Georg.

Cet Ennemi de la Nature humaine ,
 Pétri d'orgueil & dévoré de fiel ;
 Il fuit le Monde , & craint de voir le Ciel.
 Et cependant sa triste & vilaine ame ,
 Du Dieu d'Amour a ressenti la flamme.
 Il a trouvé pour charmer son ennui ,
 Une Beauté digne en effet de lui.
 C'étoit *Caron* , Amoureux de *Megere*.
 Une infernale & hideuse Sorciere ,
 Suit en tous lieux le Magot ambulante ,
 Comme Chouette est jointe au Chat-Huant.
 L'infâme Vielle avoit pour nom *Vachine* ;
 C'est sa *Circé* , sa *Didon* , son *Alcine*.
 L'aversion pour la Terre & les Cieux
 Tient lieu d'Amour à ce Couple odieux.
 Si quelquefois dans leurs ardeurs secretes ,
 Leurs os pointus joignent leurs deux squelettes ,
 Dans leurs transports ils se pâment soudain ,
 Du seul plaisir de nuire au Genre-Humain.

Qu'on pense ce qu'on voudra de ce mor-
 ceau du troisieme Chant ; il suffit de le citer.
 Dans un autre endroit où *Robert Covelle* se
 désole de la mort de sa Maîtresse , le Poëte
 met dans la bouche de *Jean-Jacques Rous-
 seau* , cette admirable consolation.

Rousseau , réplique , as-tu perdu l'esprit ?
 As-tu le cœur si lâche , si petit ?
 Aurois-tu bien cette foiblesse infâme ,
 De t'abaisser à pleurer une femme ?
 Sois Sage enfin : le Sage est sans pitié ;
 Il n'est jamais séduit par l'amitié :
 Tranquille & dur en son orgueil suprême ,
 Vivant pour soi , sans besoin , sans desir ,
 Semblable à Dieu , concentré dans lui-même ,
 Dans son mérite , il met tout son plaisir

On conviendra que la consolation est vraiment philosophique ; mais M. de *Voltaire* ne décelez-t'il pas ici imprudemment le secret des Adeptes ? Quoiqu'il en soit , on peut dire qu'il s'est admirablement peint lui-même. La colere est comme l'ivresse ; l'homme y paroît au naturel. Le Philosophe a donc aussi des momens où il est homme.

Tu vois *Vachine* , elle eut l'art de me plaire ;
 J'ai autrefois fetoyé ma Sorciere ;
 Je la verrois mourante à mes côtés ,
 Des dons cuisans qui nous ont infectés ;
 Sur un fumier rendant son ame au Diable ,
 Que ma vertu paisible , inaltérable ,

Me défendrait de m'écarter d'un pas,
 Pour la sauver des portes du trépas.
 D'un vrai *Rousseau* tel est le caractère,
 Il n'est Ami, Parent, Epoux, ni Pere,
 Il est de (a) roche : & quiconque en un mot,
 Naquit sensible, est fait pour être un Sot.

Nous finissons ce Chapitre par lassitude
 & par dégoût, en demandant à M. de *Vol-*
taire pourquoi il s'exprime ainsi dans son
Tableau Philosophique du Genre Humain :
 « un homme de nos jours qui déraisonne

(a) Il est de roche apparemment, parce qu'il n'a pas répondu à de tels aboyemens, & qu'il s'est déclaré pour ne vouloir jamais y répondre. Ainsi M. de *Voltaire* aura pour lui seul la gloire de vouloir & de pouvoir décocher des injures, qu'on ne pourra ni ne voudra repousser, le tout par défaut de bile & d'effronterie. *Conscia mens recti fame mendacia videt*. Il aura de plus la honte plus terrible encore d'avoir oublié cette maxime si respectable pour les ames nobles, *Res est sacra miser*, un infortuné est une chose sacrée. Il aura eu la cruauté d'avoir déchiré les blessures d'un homme souffrant. Qu'il ose, après cela, prononcer le mot d'*Humanité* & celui de *Tolérance*.

» depuis douze ans avec un orgueil & une
» insolence sans exemple , conclut un pa-
» rallele entre *Jesus - Christ* & *Socrate* , par
» dire que si la mort de *Socrate* est celle d'un
» Sage , la mort de *Jesus-Christ* est celle d'un
» Dieu. » Est-ce le sublime ou la verité de
cette pensée qui le choque ? Quand on ose
le condamner , le *dérailonnement* , l'*orgueil*
& l'*insolence* ne sont-ils pas le partage du
Blasphémateur qui outrage si indignement
Dieu & les hommes ?



CHAPITRE XIV.

M. WARBURTON,

ÉVÊQUE de Gloucester.

LA scène que M. de *Voltaire* donne dans cette querelle, est des plus plaisantes. Personne n'a mieux rendu que lui le personnage de *Trissotin* : il a commencé d'abord par le respect & les éloges ; il a fini par l'emportement & les injures. *Moliere* avoit mis sur le théâtre un pareil caractère, pour tourner en ridicule les faux Savans trop épris de leurs foibles connoissances. On dira que M. de *Voltaire* a développé le sien, pour décrier la Philosophie.

Dans son *Traité de la Tolérance*, dans ses *Mélanges Philosophiques*, dans sa *Philosophie de l'Histoire*, dans son *Dictionnaire Philosophique*, car tout chez lui est *Philosophié* ; il s'étoit appuyé de l'autorité de M. *Warburton*, Evêque de Gloucester ; c'est à cet Auteur qu'il renvoye pour confirmer la plupart de ses sentimens philosophiques qu'il

hazarde sur l'Histoire sacrée. Qu'est-il arrivé ? M. *Warburton* n'a point goûté un encens qui lui paroissoit devoir lui coûter trop cher ; il a mieux aimé être séné, que d'être loué de cette maniere. C'est pourquoi, sans se laisser séduire par les éloges de son Disciple, il s'est récrié bien vite contre la liberté que le Disciple prenoit de s'appuyer sur son témoignage en défigurant ses principes.

L'Evêque de Gloucester avoit publié un Ouvrage intitulé : *la divine Légation de Moïse*, dont M. de *Voltaire* faisoit, pour ainsi dire, son cheval de bataille ; il renvoyoit sans cesse à *la divine Légation* pour autoriser ce qu'il avançoit lui-même contre toute espece de Légation.

L'Auteur Anglois, indigné qu'on le mit ainsi à contribution, pour des sentimens qu'il n'avoit jamais eu, se crut obligé d'annoncer à la fin du second volume de son Ouvrage, dans une nouvelle Edition qu'il en donna, que l'Historien philosophique ne l'avoit point entendu, qu'il l'avoit souvent faussement interprété, & quelquefois

infidèlement cité. Il le réfuta même en ce qu'il l'accusoit de favoriser le Matérialisme , ce qui étoit bien éloigné de sa façon de penser.

Le coup étoit mortifiant pour un homme exercé depuis longtems à donner le sens qu'il lui plaît aux Passages des Auteurs les plus respectables. Il avoit eu jusqu'alors la prudence de ne s'attacher, en fait d'Ouvrages de Doctrine , qu'aux Auteurs morts ; mais il s'apperçut bientôt que celui-ci étoit vivant. M. Warburton ne le critiqua pas seulement en Docteur , mais en Homme de Lettres. En falloit-il davantage pour mettre M. de V. hors de lui-même, & faire couler de sa plume un torrent de fiel & de bithume ? Ce ne fut donc plus *le savant Evêque Warburton qui donne beaucoup de force à ce que je viens de dire (a) ; on oublia donc qu'on avoit écrit pour prouver que tout étoit temporel chez les Juifs , & c'est la preuve que le savant Evêque Warburton apporte (b) ; on se garda bien*

(a) *Philosophie de l'Histoire* , Chap. 37.

(b) *Traité de la Tolérance* , page 129.

de répéter , que n'as-tu lû le profond Ouvrage de l'Evêque Warburton ? Il t'auroit (a) montré Enfin , ce ne fut plus le *savant Warburton* par-ci , le *savant Warburton* par-là ; il devint un homme dévoué à toutes les impertinences d'un Neveu qui , par son extravagance , fait plus de tort à son Oncle , qu'aux Ennemis de son Oncle. Ecoutons parler ce jeune homme de si grande espérance & d'une plus grande honnêteté.

« *Warburton* ne connoît pas plus les vraies semblances que les bienféances (b) ». Le prétendu Neveu le connoît encore moins ; mais c'est la faute de son Oncle qui n'a pû lui fournir cette partie essentielle d'une bonne éducation.

« Les Anglois sont freres des François. » Cette consanguinité empêche-t-elle que « *Warburton* ne nous haïsse ? Il haït jusqu'à

(a) *Seconde Lettre d'un Quaker à l'Ami Jean-George* , Nouv. Mél. Part. 3 .

(b) *Défense de mon Oncle*. M. de Voltaire répond dans cette Défense aux critiques qu'on a faites de la *Philosop. de l'His.* qu'il appelle l'Ouvrage de son Oncle.

» ses Compatriotes qui le lui rendent
» bien (a). »

Votre Oncle qui a tant dit du mal des
fiens, ne doit-il pas s'attendre à un pareil
retour ?

« Il ne fait pas absolument ce qu'il dit. »
C'est, selon vous, le sort de tous ceux qui
vous réfutent.

« Quel est le but de cet homme auda-
» cieux ? Je n'en fais rien. Il flatte le Gou-
» vernement ; s'il obtient un Evêché, il fera
» Chrétien ; s'il ne l'obtient, j'ignore ce
» qu'il fera (b). »

Il est encore plus difficile de savoir qu'est
votre Oncle & ce qu'il fera. Nous souhai-
tons que la prédiction contenue dans l'Epi-
gramme suivante, se trouve vraie.

Que pensez-vous de l'Auteur d'*Uranie* ?
Vous l'avez vu Poète, Historien,
Critique amer, hardi Pirrhonien,
Sur tous les Sujets exerçant son génie ;
Vous le voyez Anti-Cartésien,

(c) *Ibid.* chap. 13.

(a) *Ibid.* chap. 14.

Ami du vuide , Anglois à toute outrance :
Est-ce tout ? Non , grace à son inconstance ,
Je le prédis , vous le verrez Chrétien.

« Il a déjà fait deux volumes sur la Légation de *Moyse* , dans lesquels il ne dit pas un mot de son sujet. Cela ressemble au Chapitre des *Bottes* , où *Montagne* parle de tout , excepté des *Bottes* ; c'est un cahos de citations , dont on ne peut tirer aucune lumière. » Votre Oncle s'en étoit cependant bien servi pour sa *Philosophie de l'Histoire* ; ce qu'il y dit des *Mysteres de Cérès* est presque tout copié de la *divine Légation*.

« Il a senti le danger de son audace , & il a voulu les envelopper des obscurités de son style. Il se montre plus à découvert dans le troisième volume. » Vous oubliez que c'est dans le second qu'il réfute votre Oncle : vous seriez bien aveugle , incomparable Neveu , si vous trouviez de l'obscurité dans ce qu'il dit contre ce cher Oncle.

« C'est là qu'il entasse tous les passages favorables à son impiété Il a élevé l'étendart du Fanatisme d'une main ,

» tandis que de l'autre il déployoit celui de
 » l'irréligion. » Votre Oncle a pu voir l'é-
 tendart du Fanatisme , car il ne voit partout
 que cela : on le défie d'avoir vu celui de
 l'impïété , car il ne s'y connoit pas.

« *Warburton* jouit d'un bon Evêché : il
 » insulte les Philosophes ; Il cherche à
 » persécuter , & s'il pouvoit il ressembleroit
 » au *Peachum in the beggars opera* , qui se
 » donne le plaisir de faire pendre ses Com-
 » plices. La plupart des Hypocrites ont le
 » regard doux du chat , & cachent leurs
 » griffes : celui-ci découvre les siennes en
 » levant une tête hardie ; il a été ouverte-
 » ment Délateur , & il voudroit être Persé-
 » cuteur. »

Il insulte les Philosophes. Il ne fait que
 s'en rire. Ils se riroient si bien des autres ,
 s'ils avoient eux-mêmes un bon Evêché.
Il cherche à persécuter. Un bon Evêque éclaire
 & ne persécute pas , quand c'est par soi-
 bleffe ou par ignorance qu'on pèche contre
 la vérité ; mais quand on attaque la vérité
 avec insolence ou sans discernement , un
 bon Evêque est en droit de dire qu'on ren-
 ferme ce fou , de peur que sa folie ne de-

vienne épidémique dans le troupeau. *Les Hypocrites ont le regard doux du chat, &c.* Les Hypocrites les plus dangereux sont ceux qui disent tout & le défavouent ensuite, afin de pouvoir le redire encore avec impunité.

« Les Philosophes d'Angleterre lui repro-
 » chent l'excès de sa mauvaise foi & celui
 » de l'orgueil ; l'Eglise Anglicane le regarde
 » comme un homme dangereux ; les Gens
 » de Lettres comme un Ecrivain sans goût
 » & sans méthode , qui ne fait qu'entasser
 » citations sur citations ; les Politiques com-
 » me un Brouillon qui feroit revivre, s'il
 » pouvoit , la Chambre étoilée. »

Votre Oncle vous a donc fait part de toutes les confidences de la Nation Angloise ? Apprenez cependant , sage Neveu , que *les Philosophes d'Angleterre & de quelque pays que ce soit , ne sont en droit de reprocher à personne ni l'excès d'orgueil , ni celui de la mauvaise foi.* Pour ce qui regarde les autres articles , apprenez encore que votre Oncle vous a conté le rêve qu'il avoit fait la nuit d'avant le jour que vous composâtes son éloquente Apologie.

« Mon Oncle n'a point dit d'injures aux

» favans. » C'est donc vous , cher Neveu ,
 qui avez fait la plus grande partie de ses
 Ouvrages ? Quand je vous ai dit que votre
 Oncle étoit sujet à rêver , j'avois oublié
 d'ajouter que vous y étiez également sujet
 vous-même.

« Il n'a jamais cherché à persécuter per-
 » sonne ; au contraire , il a écrit contre l'in-
 » tolérance le Livre le plus honnête , le plus
 » circonspect , le plus chrétien , le plus rem-
 » pli de piété qu'on ait fait depuis *Thomas*
 » *Akempis*. » Oh ! pour le coup , petit frip-
 pon de Neveu , voilà le plus plaisant de vos
 rêves.

« Mon Oncle , quoique un peu enclin à
 » la raillerie , étoit pétri de douceur & d'in-
 » dulgence ; il fit plusieurs piéces de Théâ-
 » tre dans sa jeunesse , tandis que l'Evêque
 » *Warburton* ne pouvoit que commenter des
 » comédies. » Votre Oncle n'auroit dû en
 commenter ni en faire dans sa vieillesse.

« Mon Oncle , quand on sifflait ses pié-
 » ces , sifflait comme les autres. » Mais sur
 un autre ton ; les uns sifflaient en éclatant
 de rire , votre Oncle en cachant son dépit.

« Si *Warburton* a fait imprimer *Guillaume*
 » *Shakespear* avec des notes, l'Abbé *Bazin*
 » [c'est l'Oncle prétendu] a fait imprimer
 » *Pierre Corneille* aussi avec des notes. » On
 connoit les notes de l'Abbé *Bazin* : il y a
 cette différence entre les siennes & celles de
 M. *Warburton*, que celui-ci les fit pour ho-
 norer le premier Poëte tragique de sa Na-
 tion, & l'Abbé *Bazin* pour déprimer le pre-
 mier de la sienne.

« Si *Warburton* gouverne une Eglise, l'Abbé
 » *Bazin* en a fait bâtir une. » C'est bien peu
 pour avoir voulu en renverser tant d'autres.

« J'ai oublié, en parlant de ce cher *War-*
 » *burton*, de remarquer combien cet Evê-
 » que seroit pernicieux à la Religion Chré-
 » tienne & à toute Religion, si mon Oncle
 » ne s'étoit pas opposé vigoureuusement à sa
 » hardiesse (a). » Vous vantez trop votre
 Oncle. Vous voudriez apparemment qu'on
 le plaçât parmi les Peres de l'Eglise; mais j'ai
 bien peur qu'il ne soit véritablement le pere

(a) *Ibid.* Chap. 16.

294 M. W A R B U R T O N ,

que de celle qu'il dit avoir bâtie , & qu'il n'a pourtant fait que réparer & embellir.

· Nous finirons par le passage suivant , tiré d'une espece de Lettre (a) que M. de *Voltaire* adresse à M. *Warburton* , sous le titre d'*Instruction*.

- « Tu exerces ton insolence & tes fureurs
» sur les Etrangers comme sur tes Compa-
» triotes. Tu voulois que ton nom fût par-
» tout en horreur ; tu as réussi. Après avoir
» commenté *Shakespear* , tu as commenté
» *Moyse*. Tu as écrit une rapsodie en quatre
» gros volumes Tu feins ensuite de
» soutenir une Religion que tu as violem-
» ment combattue. Tu crois expier ton scan-
» dale en attaquant les Sages. Tu penses te
» laver en les couvrant de ton ordure. Tu
» crois écraser d'une main la Religion Chré-
» tienne & tous les Littérateurs de l'autre ;
» tel est ton caractère. Ce mélange d'orgueil,
» d'envie & de témérité n'est pas ordinaire.

(a) Cette Piece se trouve dans le dernier volume des *Nouveaux Mélanges Philosophiques*. On la insérée dans l'*Evangile du Jour*.

» Il t'a effrayé toi-même ; tu t'es enveloppé
» dans les nuages de l'antiquité & dans
» l'obscurité de ton style : tu as couvert d'un
» masque ton affreux visage Tu hais ,
» tu calomnies ; on te déteste dans ton pays ,
» & tu détestes Tes mains dégoutent
» de fiel & d'encre On me dira qu'il
» y a beaucoup d'honnêtes-gens qui sans te
» montrer de colere, ne veulent pas dîner avec
» toi , par la seule raison que ton Pédantisme
» les ennuie , & que ton insolence les ré-
» volte ; mais fois sûr qu'ils te haïssent , toi
» & tous les Barbares qui te ressemblent. »

Nous aurions pû entremêler de réflexions
cette tirade vraiment philosophique ; mais
ce seroit une espece de répétition , & nous
n'avons pas le talent de nous répéter , com-
me l'a M. de *Voltaire*.



C H A P I T R E X V.

M. L' A B B É C O G E R.

M de *Voltaire* a raison de dire « l'a-
» mour-propre est un ballon gonflé de vent
» dont il sort des tempêtes quand on lui fait
» une piquure ; » la plus mince critique suffit
pour le mettre en fureur. Quand il n'a pas
ses propres querelles à venger , il se charge
de celles des autres. Comme un *Don Qui-*
chotte en Littérature , ou comme cet homme
dont parle *Horace* ; *aliena negotia curo ex-*
cussus propriis , il est toujours prêt à rompre
une lance. Mais semblable à ces vieux Che-
valiers usés par la fatigue , s'il a encore la
manie des combats , il n'en a plus ni la force
ni les grâces.

M. l'Abbé *Coger* , Professeur d'Eloquence
au Coliege Mazarin , crut devoir faire la cri-
tique d'un Ouvrage annoncé d'avance ,
comme devant éclipser le *Télémaque*. Cet
Ouvrage , s'en seroit-on douté , étoit *Béli-*
saire. M. *Coger* fit sentir les défauts de ce
Conte , avec autant de clarté & de goût ,

que de discernement & de vérité. Sans entrer dans les discussions théologiques, il se borna à démontrer que quand on veut faire des Romains, il faut en avoir les règles, être maître de son sujet, le revêtir d'expressions convenables, observer les vraisemblances soutenir les caractères, éviter les hors d'œuvres, & ne pas avoir la mal-adresse d'introduire un vieux Militaire babillard, à qui il ne reste plus qu'un langage manieré & philosophique; fruit sans doute du bel usage & des fines sociétés de son tems.

Les Gens sensés rendirent justice à ses intentions, à la justesse de sa critique & à l'honnêteté dont elle étoit assaisonnée. M de *Voltaire* n'en jugea pas de même, sa devise est depuis long-tems celle-ci :

Et la Prose & les Vers, tout nous sera soumis,
Nul n'aura de l'esprit hors nous & nos amis.

C'est pourquoi voilà aussi-tôt le *Priam* du Parnasse qui s'échauffe en son harnois; il s'efforce de venger son *Polités* vigoureusement poursuivi, prend sa lance, & a le courage de porter à l'Agresseur ce coup dont on peut dire,

*Sic fatus senior , telumque imbelles sine ictu
Conjecit.*

« (a) Il y avoit alors quelques petits . . .
» Envieux , pédans , ignorans , & qui fai-
» soient des brochures pour gagner du pain.
» Un de ces animaux nommé *Cogeos* ou
» *Coger*, eut l'imprudencce d'écrire contre *Bé-*
» *lisaire*. » Pourquoi n'eût-il pas osé le faire ?
De quoi pouvoit-il être *Envieux* ? En quoi
a-t'il été *Pédant* ? Sur quoi le trouvez-vous
Ignorant ? A quoi tend ce reproche ? Ne
fera-ce donc jamais que *pour gagner du pain* ,
que les Auteurs sensés & religieux feront
des Ouvrages contre les Philosophes ; & ne
fera-ce que pour recueillir de la gloire que
les Philosophes écriront contre les Gens
sensés & religieux ? Laquelle de ces deux es-
peces d'*animaux* est la plus raisonnable ?

« (b) Le même *Coger* attaqua non moins
» cruellement un pauvre Jardinier , & l'ac-
» cusa d'avoir écrit ces propres mots : *Notre*

(a) *Défense de mon Oncle*. Chap. 21.

(b) *Ibid.* Chapitre dernier , intitulé : *Proscriptum*.

» Religion, avec toute sa révélation, n'est &
 » ne peut être que la Religion naturelle perfec-
 » tionnée. Voyez, mon cher Lecteur, la
 » malignité & la calomnie. » M. l'Abbé Coger
 n'attaque d'aucune maniere le Jardinier,
 & ne l'accuse nullement d'avoir écrit ces pro-
 pres mots. Il ne fait que les rapporter avec
 un grand nombre d'autres passages, pour
 prouver que le quinzieme Chapitre de *Bé-
 lifaire* n'est qu'une répétition des idées ex-
 posées dans le *Poëme sur la Loi naturelle*, &
 dans la *Profession de foi du Vicaire Savoyard*.

Au reste, on ne fera pas long-tems à fa-
 voir quel est ce Jardinier. Le voilà qui va
 se peindre lui-même.

« Ce bon Jardinier étoit un des meilleurs
 » Chrétiens du Canton, qui nourrissoit les
 » Pauvres des légumes qu'il avoit semées,
 » & qui pendant l'hyver s'amusoit à écrire
 » pour édifier son prochain qu'il aimoit. »

Si ce Jardinier n'avoit jamais semé que
 des légumes, s'il se fût borné à donner aux
pauvres gens cette nourriture, on lui laisse-
 roit volontiers le titre de *bon Jardinier*: mais
 ce Jardinier a semé tant d'ivraie parmi le bon
 grain, & nourri de tant de chimeres les pau-

vres Esprits, qu'on lui conseille de renoncer au métier.

Et qui pendant l'hiver s'amusoit à écrire pour édifier son prochain qu'il aimoit. Il a raison de dire que c'est pendant l'hiver qu'il écrit; on sent bien que le vent de bise souffle depuis quelque-tems sur sa plume. Mais s'il veut *édifier son prochain qu'il aime*, il faut qu'il s'y prenne d'une autre maniere; qu'il écrive pendant l'Été; qu'il choisisse des jours qui ne soient pas nébuleux; qu'il profite d'un tems calme & ferein; alors il discernera la vérité, il la dira comme il convient, & le prochain l'aimera à son tour; ou pour mieux faire encore, qu'il n'écrive pas du tout.

« Il n'y a pas un seul mot dans le passage » du Jardinier, qui ait le moindre rapport » à cette imputation. » Le pauvre Jardinier radote. Il feroit beaucoup mieux de planter des choux que d'avancer de pareils menfonges qu'il dément lui-même, comme on va le voir, dans le passage qu'il cite pour sa défense.

« Ses Œuvres, dit-il, ont été recueillies, » & dans la dernière Edition de 1764, pag.

» 252 , ainsi que dans toutes les autres Edi-
 » tions , on trouve le passage que *Coger* a
 » si lâchement falsifié. Le voici :

« Celui qui pense que Dieu a daigné
 » mettre un rapport entre lui & les hommes,
 » qu'il a fait libres , capables du bien & du
 » mal , & qu'il leur a donné à tous ce bon
 » sens qui est l'instinct de l'homme , & sur
 » lequel est fondée la loi naturelle , celui-là
 » sans doute a une Religion & une Religion
 » beaucoup meilleure que toutes les Sectes
 » qui sont hors de notre Eglise : car toutes
 » ces Sectes sont fausses , & la Loi na-
 » turelle est vraie. *Notre Religion révélée n'est*
 » *même & ne pouvoit être que cette Loi natu-*
 » *relle perfectionnée (a).* »

Hé ! de quoi va se mêler le Jardinier ! Ne
 voit-il pas que son Jardin se dessèche & que
 ses légumes périssent pendant qu'il veut faire

(a) Qui ne voit que le passage renferme le même
 sens dans les deux citations , & qu'il est énoncé de
 même à un mot près ? D'ailleurs le Jardinier a toujours
 eu le talent de dire tout ce qu'il a voulu dans une Edi-
 tion , & de se dédire ensuite dans l'autre.

la fonction de son Curé. Les pauvres qu'il nourrit n'en exigent pas tant de lui : ils pourroient bien dire à son sujet, à-peu-près comme *Chryfalde*, en parlant de *Martine*.

Il vaut bien mieux pour nous qu'il cultive ses herbes,
Que d'accommoder mal les noms avec les verbes ;
De redire cent fois de bas & méchans mots ;
D'insulter les Auteurs qu'il traite tous de fots, &c.

Ce morceau, continue le Jardinier, en parlant du passage qu'il vient de citer, « ce » morceau avoit été honoré de l'approba- » tion du Patriarche de Constantinople [on » peut le croire] & de plusieurs Evêques ; » [c'est ce que nous ne croyons pas] il n'y » a rien de plus chrétien, de plus catholi- » que & de plus sage. » Et de moins jardi- » nier, falloit-il ajouter.

« Comment donc ce *Coger* osa-t'il mêler » son venin aux eaux pures de ce Jardinier ? » Ce fut dans le tems que ce Jardinier s'occu- » poit à écrire au lieu de veiller sur ces ca- » naux. Il en arrivera toujours autant à ceux qui feront une autre besogne que la leur.

« Pourquoi voulut-il perdre ce bon hom-

» me & faire condamner *Belifaire* ? ». Il ne voulut pas le premier , & abandonna le second au jugement du Public. Les gens religieux ne cherchent qu'à prévenir le mal , & ne veulent en faire à personne.

« N'est-ce pas assez d'être dans la dernière classe des derniers Ecrivains ? » Les derniers Ecrivains sont ceux qui attaquent la Religion & les Mœurs ; ceux qui les défendent ont la gloire des bons sentimens , s'ils n'ont pas celle des grands talens qu'un homme sage dédaignera toujours à ce prix.

« Faut-il encore être faussaire ? » Ce n'est point l'être que de rapporter une pensée d'un Auteur , telle que ce même Auteur l'énonce , à un mot près qui ne change rien au sens. Qui fait même si *M. Coger* ne l'a point copiée fidelement sur l'Edition dont il s'est servi ?

« Ne favois-tu pas , ô *Coger* , quels châtimens étoient ordonnés pour les crimes de faux ? » Quiconque en est incapable n'a pas besoin de le savoir.

« Tes pareils sont d'ordinaire aussi mal instruits des loix que des principes de l'honneur. C'est l'être soi-même que d'ou-

trager ainsi un homme qui n'a fait que défendre le Christianisme & la Littérature, dans un Livre où il n'y a pas la plus petite personnalité.

« Que ne lisois-tu les Instituts de *Justi-*
 » *nien*, au titre de *Publicis judiciis*, & la loi
 » *Cornelia* ? » Que ne lisiez-vous votre ca-
 téchisme, ô savant Jardinier ! vous n'au-
 riez pas avancé tant de principes contraires
 à la Religion. Que ne lisiez-vous les Traités
 de *Séneque* ? au titre de *Irâ*, vous auriez
 appris à réprimer les faillies de votre bile ;
 au titre de *Clementiâ*, vous auriez appris à
 pardonner, & même à remercier ceux qui
 ont relevé vos erreurs ; au titre de *Tran-*
quillitate animi, vous auriez appris à jouir
 tranquillement des jours qui vous restent à
 passer sur la terre ; au titre de *Beneficiis*,
 vous auriez appris à faire du bien à vos
 Vassaux, sans vous en vanter ; au titre de
Providentiâ, vous auriez appris à remer-
 cier la Providence de vous avoir comblé
 de présens, & à lui demander pardon d'en
 avoir fait si rarement un bon usage ; au titre
 de *Contemptu divitiarum*, vous auriez ap-
 pris Car ce *Séneque*, Monsieur, est
 un

un excellent homme, comme dit *Hector* dans le *Joueur*.

« Ami *Coger*, la falsification est comme
 » la Poligamie; c'est un cas pendable, un
 » cas pendable. » Ami *Voltaire*, la calomnie
 est un cas odieux, un cas odieux.

« Ecoute, misérable, vois combien je
 » suis bon, je te pardonne. » Le bon cœur!

Jusqu'à je te pardonne, il dit tout durement.

La preuve qu'il a bien pardonné, c'est ce qu'il ajoute dans un autre Ouvrage publié depuis : « ô Muses ! imposez silence au dé-
 » testable *Coger*, Professeur de bavarderie
 » au College Mazarin, qui n'a pas été con-
 » tent des Discours moraux de *Bélisaire* &
 » de l'Empereur Justinien, & qui a écrit
 » de vilains Libelles diffamatoires contre
 » ces deux grands hommes. (a). »

O Muses ! imposez silence, &c. M. *Coger*
 n'a jamais fait de vers (b), & il y a long-

(a) *Princesse de Babylone*.

(b) Il en a fait de Latins, qui sont estimés, mais M. de *Voltaire* n'est pas sensé parler de ceux-là.

tems que les *Muses* & l'honnêteté disent à M. de *Voltaire* de n'en plus faire.

Professeur de Bavarderie, &c. Ne diroit-on pas que M. de *Voltaire* a étudié dans cette école, & que l'Ecolier y a surpassé le Maître ?

Qui n'a pas été content des Discours, &c. Il a cela de commun avec bien d'autres Lecteurs. Ce n'est pas le nom des personnages qui en impose, c'est la maniere dont on les fait parler.

Et qui a écrit des Libelles diffamatoires contre ces deux grands hommes. Si l'*Examen de Bélisaire* publié par M. l'Abbé Coger est un *Libelle*, comment nommera-t'on les *Ecrits* de M. de *Voltaire* contre M. l'Abbé Coger ?



CHAPITRE XVI.

M. LARCHER.

M. de *Voltaire* qui a parlé sur tout, auroit dû savoir qu'il faut être soi-même instruit de tout avant d'entreprendre d'en instruire les autres. *Sumite materiam vestris qui Scribitis æquam viribus.* S'il eût été bien convaincu de cette maxime, il n'auroit pas donné sa *Philosophie de l'Histoire*, où il est Philosophe, à son ordinaire, aux dépens de la raison & de la vérité. Les erreurs qui fourmillent dans cet Ouvrage, portèrent M. *Larcher* à en publier une Critique sous le titre de *Supplément à la Philosophie de l'Histoire* (a), où il démontre que l'Historien philosophe, ou le Philosophe historien n'a présenté au Public qu'un tissu de men-

(a) Cet Ouvrage dont M. *Larcher* donna une seconde Edition en 1769, forme un vol. in-8°. de 414 pages, & se trouve chez *Hérissant* fils, Libraire, rue S. Jacques.

songes grossiers, de contradictions choquantes, de larcins mal-adroits & de ridicules inepties.

Une telle entreprise devoit lui atrirer nécessairement les anathêmes de M. de *Voltaire*; aussi ne les lui a-t'il pas ménagés dans sa Réponse intitulée, *Défense de mon Oncle*. Il faut que ce Neveu respecte bien peu le Public pour employer des termes aussi infâmes, que ceux dont il se sert pour défendre un Oncle qui apparamment ne connoissoit pas plus les bienséances que lui. Il seroit à souhaiter que de telles familles fussent placées où elles doivent être; on n'aura pas de peine à deviner le logement qu'elles méritent.

Ce n'est qu'à regret que nous allons mettre sous les yeux du Lecteur ces lambeaux de corruption. Pourquoi M. de *Voltaire* nous y force-t'il? Notre but a toujours été de faire connoître que cet homme qui prétend instruire les siècles, est très-propre à faire rougir le nôtre par l'excès de ses emportemens.

« Remarquez, s'il vous plaît, mon cher

» Lecteur , la malice du Paillard (a) qui ou-
 » trage si clandestinement la mémoire de
 » mon Oncle (b) Notre infâme dé-
 » bauché cherche un subterfuge (c) »
 Ensuite s'adressant à M. *Larcher* lui-même:
 « il pourra bien t'arriver, lui dit-il, pareille
 » aventure, qu'à feu M. *Deschauffour*; l'Abbé
 » *Desfontaines* l'esquiva (d).

» C'est une chose remarquable dans l'Hif-
 » toire de l'Esprit humain , que tant d'E-
 » crivains folliculaires soient des Sodomites.
 » J'en ai cherché souvent la raison; il
 » m'a paru que les Folliculaires sont pour
 » la plupart des crasseux chassés des colleges,
 » qui n'ont pû parvenir à être reçus dans la
 » compagnie des dames

(a) Nous renvoyons au Chap. de M. *le Franc de Pom-
 pignan*, où l'en verra de quelle maniere cet Oncle in-
 comparable se tira d'affaires , & les belles choses qu'il
 répondit avant de produire les autres belles choses
 que nous offrons ici au Lecteur.

(b) *Défense de mon Oncle*, Chap. 3.

(c) *Ibid*, Chap. 3.

(d) Chap. 5.

» Il ne manque plus au barbare ennemi
 » de mon Oncle , que le péché de bestialité ;
 » il en est enfin convaincu (a).

Et dans un autre Ouvrage , il dit , en
 s'adressant aux Muses , » (b) mettez un bail-
 » lon au pédant *Larcher* , qui sans savoir un
 » mot de l'ancien Babylonien a l'im-
 » pudence de soutenir , &c. ce liber-
 » tin de Collège , votre ennemi & celui de
 » la pudeur , accuse les belles Egyptiennes
 » de Mendès , de n'avoir aimé que des
 » boucs , se proposant en secret par cet
 » exemple , de faire un tour en Egypte ,
 » pour avoir enfin de bonnes aventures.....
 » Dans l'espérance de s'introduire auprès de
 » quelque vieille , il insinue que notre in-
 » comparable *Ninon* , à l'âge de 80 ans
 » Muses , filles du Ciel , votre ennemi *Lar-*
 » *cher* fait plus. Il se repand en éloquence
 » sur la pédérasie ; il ose dire que tous les
 » Bambins de Babylone sont sujets à cette
 » infamie. Il croit se sauver en augmentant
 » le nombre des coupables , &c. »

(a) Chap. 7.

(b) *Princesse de Babylone.*

Qu'on n'attende point des réflexions sur ces traits d'abomination & de délire. Il ne nous en vient qu'une , c'est qu'on se prive de tout droit à la gloire pour les belles choses qu'on a pu dire , quand on s'avilit jusqu'au point d'en produire d'aussi dégoûtantes.



CHAPITRE XVII.

DE M. GRASSET DE GENEVE.

EN voici un auquel M. de *V.* n'a rien dit, à la vérité, mais contre lequel il a voulu beaucoup faire. Le récit de cette querelle fera connoître l'humanité de l'Apôtre de la Tolérance, & le zele avec lequel il s'attache à conformer ses actions aux beaux sentimens & aux sublimes maximes qu'il débite avec tant d'emphase. Voici le fait.

On publia à Genève, en 1758, une Lettre de M. de *Voltaire*, adressée à M. *Tiriot*, dans laquelle *Calvin* & ses Sectateurs étoient fort mal traités. Les Genevois en furent si mécontents, qu'ils composèrent à ce sujet plusieurs Ecrits où M. de *Voltaire* étoit violemment attaqué. On ne se contenta pas de répondre à sa Lettre à M. *Tiriot*; on l'attaqua encore sur sa *Défense de Milord Bolingbroke*, & sur quelques autres Ouvrages qu'il venoit de publier. Le sieur *François Grasset* rassembla, dit-on, ces différentes pieces, y ajouta un Mémoire contre

M. Saurin , de l'Académie des Sciences , & fit imprimer le tout sous le titre de *Guerre de M. de Voltaire*. A peine celui-ci en fut-il instruit , que , pour se justifier auprès des Genevois , il composa un Mémoire dans lequel il défavouoit la plus grande partie de la Lettre adressée à M. Tiriot , & la *Défense de Milord Bolingbroke* , qu'il regardoit comme un Ecrit formel contre la Religion , qu'on ne pouvoit , disoit-il , publier ni attribuer à quelqu'un sans crime ; il le terminoit par une sortie violente contre le nommé *Grasset* , qu'il regardoit comme l'Editeur de toutes ces différentes critiques où il étoit si peu ménagé. Il déchargea toute sa colere sur ce Genevois ; il écrivit contre lui à tous ceux qui pouvoient l'obliger ; & ayant appris que le célèbre M. de *Haller* le protégeoit , il ne craignit point de lui adresser la Lettre suivante.



Lettre de M. de VOLTAIRE à M. de HALLER.

« VOICI, Monsieur, un petit certifi-
 » cat (a) qui peut servir à faire connoître
 » *Grasset* pour lequel on demande votre

(a) Voici le beau certificat qui accompagnoit cette belle Epitre.

« Nous soussignés déclarons que le nommé *Fran-*
 » *çois Grasset* nous ayant volé pendant l'espace de dix-
 » huit ans, ou à-peu-près, qu'il nous a servi en qua-
 » lité de Commis; le magnifique Conseil nous fit de-
 » mander, en 1756, une Déclaration de tout ce qui
 » s'étoit passé; que nous nous conformâmes à cet
 » ordre & la donnâmes à M. l'Auditeur de Norman-
 » die, en l'accompagnant de toutes les pieces qui
 » pouvoient constater ses friponneries; ensuite de
 » quoi le mi-Conseil le décréta de prise de corps.
 » A Genève, le 12 Février 1759. Signés, LES FRERES
 » CRAMMER.» Cette Déclaration faite à la sollicita-
 » tion du très-tolérant M. de *Voltaire*, fut envoyée à
 » plus de cent personnes de Lausanne, où le sieur
 » *Grasset* étoit alors. On poussa le zele jusqu'à l'envoyer
 » à l'Académie de cette Ville, avec cette adresse,
 » à MM. les Recteurs & Membres de l'Académie de Lau-
 » sanne.

» protection. Ce malheureux a fait imprimer à Laufanne un Libelle abominable » contre les Mœurs, contre la Religion, » contre la paix des Particuliers, contre le » bon ordre. Il est digne d'un homme de » votre probité & de vos grands talens, de » refuser à un Scélérat une protection qui » honoreroit les gens de bien. J'ose compter sur vos bons offices, ainsi que sur » votre équité. Pardonnez à ce chiffon de papier ; il n'est pas conforme aux usages allemands ; mais il l'est à la franchise d'un » François qui vous révere plus qu'aucun » Allemand.

» Un nommé *Lerveche* ou *Perveche*, ci-devant Précepteur de M. *Constant*, est Auteur d'un Libelle sur feu M. *Saurin*. Il m'a écrit deux ou trois Lettres anonymes sous votre nom. Tous ces gens-là sont si misérables, qu'ils sont bien indignes qu'un homme de votre mérite soit sollicité en leur faveur.

» Je saisis cette occasion de vous assurer de l'estime & du respect avec lequel je » ferai toute ma vie, &c. »

Voici la Réponse que lui fit M. de *Haller* :
On jugera par elle si les Philosophes déclama-
teurs sont toujours les vrais Philosophes.

Lettre de M. de HALLER à M. de VOLTAIRE.

« J'AI été véritablement affligé de la
» Lettre dont vous m'avez honoré. Quoi !
» j'admire un homme riche , indépen-
» dant , maître du choix des meilleures So-
» ciétés , également applaudi par les Rois
» & par le Public , assuré de l'immortalité
» de son nom , & je verrai cet homme per-
» dre le repos , pour prouver qu'un Tel a
» fait des vols , & qu'un Tel autre n'est pas
» convaincu d'en avoir fait !

» Il faut bien que la Providence veuille
» tenir la balance égale pour tous les hu-
» mains : elle vous a comblé de biens ; elle
» vous a accablé de gloire , il vous falloit
» des malheurs : elle a trouvé l'équilibre en
» vous rendant sensible.

» Les personnes dont vous vous plaignez ,
» perdroient bien en perdant la protection
» d'un homme caché dans un coin du
» Monde , & charmé d'être sans influences

» & sans liaisons. Les loix ont seules ici le
» droit de protéger le Citoyen & le Sujet.
» M. *Grasset* est chargé des affaires de mon
» Libraire. J'ai vu M. *Léverche-la-Roche*
» chez un Exilé, M. *May*, que j'ai visité
» quelquefois depuis sa disgrâce, & qui
» passoit ses dernières heures avec ce Mi-
» nistre.

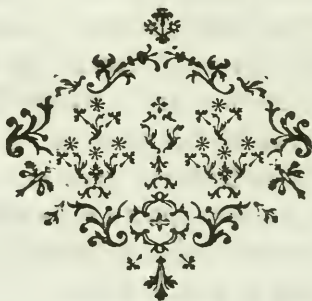
» Si l'un ou l'autre a mis mon nom sur
» des Lettres anónymes ; s'il a laissé croire
» que nos relations sont plus intimes, il
» aura vis-à-vis de moi des torts que vous
» sentez avec trop d'amitié.

» Si les souhaits avoient du pouvoir, j'en
» ajouterois un aux bienfaits du destin. Je
» vous donnerois de la tranquillité, qui
» fuit devant le génie qui ne la vaut pas par
» rapport à la Société, mais qui vaut bien
» davantage par rapport à vous-même : dès-
» lors l'homme le plus célèbre de l'Europe
» seroit aussi le plus heureux.

» Je suis avec l'admiration la plus par-
» faite, &c. »

Nous pourrions citer plusieurs pareils
tours d'adresse de M. de *Voltaire*, des mil-
liers de Lettres qu'il a adressées à des per-

sonnes en place, pour nuire à des particuliers qui avoient eu le malheur de lui déplaire , le tout pour l'honneur des Lettres & le bien de l'humanité ; mais notre intention n'est pas de trop grossir cet Ouvrage. Nous laissons à M. de *Voltaire* la honte de l'inutilité de ses tentatives ; nous lui laisserions même la honte du succès , si nous ne savions qu'il a trouvé très-souvent de vrais Philosophes , où il désireroit de trouver des Gens aussi peu Philosophes que lui.



CHAPITRE XVIII.

C E Chapitre ne contiendra que quelques traits lancés contre plusieurs Ecrivains , que M. de Voltaire a fêtés à sa maniere dans ses différentes Légendes. Il peut s'en trouver parmi eux quelques-uns dont le mérite littéraire ne soit point à l'épreuve d'une critique raisonnable ; mais sans prétendre justifier leurs talens , nous nous contenterons de dire que l'Apôtre de la Philosophie ne les a maltraités , que parce qu'ils ont publié des Ouvrages où l'on respectoit peu cette Philosophie dont il se croit le héros. Nous nous bornerons à indiquer légèrement les motifs plus particuliers qui ont égayé sa verve ou échauffé sa bile.

§ I.

M. G R E S S E T.

DE vers , de prose & de honte étouffé ,
Je rencontrai Gresset dans un café ,
Gresset doué du double privilege
D'être au College un bel Esprit mondain ,
Et dans le monde un homme de Colléges ;

Gresset dévôt ; long-tems petit badin ,
 Sanctifié par ses Palinodies ;
 Il prétendoit avec componction ,
 Qu'il avoit fait jadis des Comédies
 Dont à la Vierge il demandoit pardon.
Gresset se trompe, il n'est pas si coupable.
 Un vers heureux & d'un tour agréable
 Ne suffit pas ; il faut une action ,
 De l'intérêt , du comique , une fable ,
 Des mœurs du tems un portrait véritable ,
 Pour consommer cet œuvre du Démon (a).

Ce trait de satire dont l'agrément ne sauroit faire pardonner l'injustice, n'a d'autre fondement qu'une Lettre par laquelle cet Auteur annonça qu'il renonçoit au Théâtre. M. de *Voltaire* qui se croit obligé de venger tous les genres de Littérature, & qui pouvoit cependant se dispenser de tant de zele pour la Comédie, ne pardonna point à l'Auteur du *Verr-Verr*, cet acte public de renonciation qui fut inféré dans tous les Journaux.

(a) *Le Pauvre Diable.*

Il prétendoit avec componction

Qu'il avoit fait jadis des Comédies

Dont à la Vierge il demandoit pardon.

M. de *Voltaire* ne demandera point pardon à la Vierge d'avoir fait les siennes : il n'est pas assez dévot ; mais s'il étoit raisonnable , il en demanderoit pardon à *Thalie* Ses Comédies en effet sont les plus minces de ses Ouvrages littéraires ; elles ne sont pour la plupart , que des Romans dialogués. Quand on en a fait de pareilles , on devroit être indulgent pour celles des autres.

Gresset se trompe , il n'est pas si coupable.

C'est l'Auteur du *Temple du Goût* qui se trompe lui-même. Le Public a goûté & goûtera toujours *Sidney* & le *Méchant* ; mais *l'Indiscret* , *la Prude* , *Socrate* , *la Femme qui a raison* , *l'Ecoffaisé* , *Charlot ou la Comtesse de Givry* n'obtiendront jamais des éloges que quand M. de *Voltaire* prendra un nom de guerre pour les louer , selon son noble usage.

§. I I.

M. T R U B L E T.

IL travailloit au Journal Chrétien , c'est d'abord un grief; mais ce qui en est un plus grand , il avoit dit dans son *Essai sur divers sujets de Littérature & de Morale*. « Le *Télémaque* est encore plus lû que la *Henriade* ; non qu'il vaille mieux , mais il est en prose. La *Henriade* en est plus belle , plus admirable , plus étonnante d'être en vers ; le *Télémaque* en est plus agréable d'être en prose. On a osé dire de la *Henriade* , & on l'a dit sans malignité : *Je ne sais pourquoi je baille en la lisant*. On a encore appliqué à ce Poëme le mot de *la Bruyere* sur l'Opéra. *Je ne sais pas comment l'Opéra , avec une musique si parfaite & une dépense toute royale a pu réussir à m'ennuyer ; & l'on a dit : Je ne sais pas comment la Henriade avec une poésie & une versification si parfaites , a pû réussir à m'ennuyer. »*

C'en étoit plus qu'il n'en falloit pour s'attirer des anathêmes. Ils sont gais , nous en conviendrons , mais très-peu justes , selon la louable coutume du grand persifflieur.

L'Abbé *Trublet* avoit alors la rage
 D'être à Paris un petit personnage ;
 Au peu d'esprit que le bonhomme avoit ,
 L'esprit d'autrui par supplément servoit ;
 Il entassoit adage sur adage ;
 Il compiloit , compiloit , compiloit ,
 On le voyoit sans cesse écrire , écrire
 Ce qu'il avoit jadis entendu dire ;
 Et nous lassoit sans jamais se lasser :
 Il me choisit pour l'aider à penser.
 Trois mois entiers ensemble nous pensâmes.
 Lûmes beaucoup & rien n'imaginâmes. (a)

Ceux qui ont lu les *Essais de Morale & de Littérature* de feu M. l'Abbé *Trublet* , seront plus équitables. Ils ne pourront refuser à cet Auteur un jugement sain , un esprit de critique toujours juste & quelquefois profond , un style clair , méthodique , correct & élégant. S'il n'a pas toujours le mérite de dire des choses neuves , il a celui de les exprimer avec goût & d'une manière également instructive & ingénieuse.

(a) *Le Pauvre Diable.*

*On le voyoit sans cesse écrire , écrire ,
Ce qu'il avoit jadis entendu dire.*

Quelques jaloux du mérite littéraire de M. l'Abbé *Trublet* l'accuserent d'avoir puisé dans les conversations de M. *de la Mote* & de M. *de Fontenelle* , la plus grande partie de ses *Essais de Morale* & de *Littérature* ; mais qui ne voit pas que cette imputation est aussi fautive qu'elle est ridicule ? Il faut cependant convenir que l'Auteur des *Essais* qui prétend qu'on ne peut lire la *Henriade* sans ennui , n'a fait en cela que répéter ,

Ce qu'il avoit jadis entendu dire

à *la Mote* , à *Fontenelle* & à plusieurs autres Ecrivains.

Lûmes beaucoup & rien n'imaginâmes.

M. de *Voltaire* qui a si souvent inventé d'après les autres , & qui n'a fait , le plus souvent , que colorier & vernisser leurs idées , est-il en droit de s'égayer sur le défaut d'imagination ? D'ailleurs est-ce à un Critique , à un Moraliste qui analyse l'es-

prit & le cœur qu'on doit faire un pareil reproche ?

Voilà déjà deux Académiciens que M. de *Voltaire* attaque ; qu'il se plaigne après cela de ce qu'on manque de respect à l'Académie.

§. I I I.

L E P E R E B E R T I E R.

CE Jésuite étoit un de ceux qui travailloient avec le plus de succès au *Journal des beaux Arts*, connu sous le nom de *Trévoux*. M. de *Voltaire* qui n'entend raillerie sur rien de ce qui intéresse son amour-propre, s'offensa d'abord d'une plaisanterie de ce Journaliste, qui, rapportant dans ses feuilles une Lettre d'un jeune homme, dans laquelle on désignoit, tout bonnement, M. de *Voltaire*, par le seul titre de *digne Rival d'Homere & de Sophocle*, mit froidement en note, *nous ne le connoissons pas*. De plus, le P. *Bertier* s'étoit élevé avec force contre plusieurs endroits repréhensibles de l'*Essai sur l'Histoire Générale*. Enfin, il avoit dévoilé les ruses des Encyclopédistes & fait voir

que leur plan n'étoit autre chose que celui du Chancelier *Bacon*, exécuté par *Chambers*, & ne laissoit jamais échapper l'occasion de relever leurs fautes, de combattre leurs erreurs, de faire connoître leurs plagiats.

Tous ces torts réunis ne méritoient - ils pas quelque honnêteté littéraire, de la part du grand Faiseur ? Il écrivit donc plusieurs Lettres contre lui, il l'injuria dans plusieurs de ses Préfaces, il lui lança des traits satyriques dans ses vers; non content de tout cela, il composa contre lui un Ouvrage sous le titre de *la Relation de la Maladie, de la Confession, de la Mort & de l'Apparition du Jésuite Bertier*, burlesque production qui communique par contagion, au Lecteur, le sommeil léthargique dont il prétend le malade attaqué.



§. I V.

M. L' A B B É M A K A R T I.

ON lit dans une note de l'*Ode sur l'Ingratitude*, ces mots édifiants : « un »
 » Abbé Irlandois, fils d'un Chirurgien de »
 » Nantes, qui se disoit de l'ancienne Mai- »
 » son de *Makarti*, ayant subsisté long-tems »
 » des bienfaits de M. de *Voltaire*, & luiⁱ »
 » ayant, en dernier lieu, emprunté deux »
 » milles livres, s'affocia en 1732 avec un »
 » Ecoffois nommé *Ramsai*, & avec un Of- »
 » ficier nommé *Mornay*; ils passerent tous »
 » trois à Constantinople, & se firent cir- »
 » concire chez le Comte de *Bonneval*. »

La note suivante tirée du Poëme de la Guerre de Geneve, est plus édifiante encore.
 « L'Abbé *Makarti*, Irlandois, Prieur en »
 » Bretagne, Sodomite, Simoniaque, puis »
 » Turc, emprunta, comme on fait, à »
 » l'Auteur de ce grave Poëme, deux mille »
 » livres, avec lesquelles il alla se faire cir- »
 » concire. Il a rechristianisé depuis, & est »
 » mort à Lisbonne. »

Nous ignorons ce qui peut avoir attiré ces complimens à cet Abbé ; nous nous contenterons de penser qu'il devoit avoir du mérite ; qu'il avoit fans doute fait quelque Ouvrage pour la Religion ou contre la Philosophie ; & que M. de *Voltaire* se fait tort à lui-même , en reprochant un service rendu , & peut-être qu'il n'avoit pas rendu.

§. V.

M C R E V I E R.

CET Auteur avoit combattu dans un de ses Ouvrages quelques opinions de M. de *Montesquieu* , que M. de *Voltaire* a tant critiqué lui-même ; mais comme ce dernier veut apparemment avoir à lui seul le privilége de blâmer ou de louer , il s'est déchaîné , à ce sujet , contre M. *Crevier* , qu'il appelle « un mauvais Auteur d'une Histoire » Romaine & d'une Histoire de l'Université , beaucoup plus fait pour la seconde » que pour la première. »

Il ne le traite pas mieux dans ses vers.

Ce lourd *Crevier* , pédant , crasseux & vain,

Prend hardiment la place de *Rollin* ,
Comme un Valet prend l'habit de son Maître.....
Maître *Crevier* dans sa pesante Histoire
Qu'on ne lit point , condamne son talent , &c.

Nous ne dirons point que l'Histoire Romaine par M. *Crevier* , soit un Ouvrage sans défauts ; nous ne voulons que faire connoître que ce n'est pas ainsi qu'on doit traiter un Auteur , & surtout un Auteur qui a consacré sa vie à l'instruction de la Jeunesse. Ce Professeur Emerite de l'Université de Paris mort en 1765 à l'âge de 73 ans , fut l'Eleve de M. *Rollin* & son Successeur. Il avoit hérité de son zele pour l'éducation de la Jeunesse , & d'une grande partie de ses talens. « Il seroit à souhaiter , dit un Journaliste » célèbre , que tous les hommes rares trou- » vassent de pareils Successeurs , leur perte » seroit moins sensible. » *Observ. sur les Ecrits Modernes. Tome. 30.*



CHAPITRE XIX.

M. VAUVENARGUES.

ON ne s'attendroit pas que M. de *Voltaire* qui a critiqué & déchiré tant d'Auteurs dignes des plus grands éloges, qui s'est efforcé d'abaïffer le grand *Cornille*, qui a voulu réduire *Voiture* à quatre pages; *la Fontaine* à cinquante Fables; *Boileau* au *Lutrin* & à l'Art Poétique; *Rouffseau* le Poëte, à cinq ou six Odes, & a autant d'Epigrammes; qui s'est acharné à décrier les Pièces de *Crébillon*, les Œuvres de *Mau-pertuis*, de *Montesquieu*, de *J. J. Rouffseau*, &c. On ne s'attendroit pas, dis-je, qu'il s'aveuglât au point de donner des louanges excessives à quelques Auteurs de nos jours, qui sont bien éloignés de les mériter. Nous pourrions en citer cent exemples; mais pour ne pas mortifier l'amour-propre de ces Ecrivains, nous nous bornerons à choisir un Auteur mort depuis quelques années; ce sera M. de *Vauvenargues*, ancien Capitaine au Régiment du Roi, qui, un an avant

qu'il mourut, publia (a) un Ouvrage qui a pour titre : *Introduction à la Connoissance de l'Esprit humain , suivie de quelques Reflexions & de Maximes*. Il n'étoit alors âgé que de vingt-sept ans. Nous ne prétendons point attaquer les vertus militaires & sociales de cet Officier ; mais nous ne pouvons nous empêcher de rire à la vue des titres littéraires, sur lesquels M. de *Voltaire* fonde son Eloge. C'est ainsi qu'il s'exprime dans une Apostrophe qu'il lui adresse dans son *Eloge Funèbre des Officiers morts dans la Guerre de 1741*.

« Par quel prodige avois-tu , à l'âge de
 » vingt-cinq ans, la vraie Philosophie &
 » la vraie Eloquence , sans autre étude que
 » le secours de quelques bons livres ? Com-
 » ment avois-tu pris un essor si haut dans le
 » siècle des petitesesses ? Et comment la sim-
 » plicité d'un enfant couvroit-elle cette pro-
 » fondeur & cette force de génie ? »

Puis il ajoute : « le jeune homme qu'on
 » regrette ici , avec tant de raison , est M.

(a) C'étoit en 1746.

» de *Vauvenargues* , long - tems Capitaine au
 » Régiment du Roi. Je ne fais si je me trom-
 » pe (a) , mais je crois qu'on trouvera dans
 » son Livre , plus de cent Pensées qui carac-
 » térisent la plus belle ame , *la plus profon-*
 » *dément philosophe* , la plus dégagée de tout
 » esprit de parti. Que ceux qui pensent mé-
 » ditent les maximes suivantes :

» *La raison nous trompe plus souvent que la*
 » *Nature.* »

Cette Pensée est aussi vieille qu'elle est fautive. Les passions viennent de la Nature , & ce sont les passions qui aveuglent la raison. M. de *Vauvenargues* le prouveroit lui-même , si l'on vouloit l'en croire dans la seconde Pensée que vous citez. La voici :

« *Si les passions font plus de fautes que le*
 » *jugement ; c'est , par la même raison , que*
 » *ceux qui gouvernent font plus de fautes que*
 » *les hommes privés.* »

(a) Oui , vous vous êtes trompé. On verra si la profonde Philosophie se trouve dans les Pensées qu'il rapporte de cet Auteur.

Quel galimathias ! Malheur à ceux qui sont gouvernés par leurs propres passions ! Un tel gouvernement est fait sans doute pour occasionner beaucoup de fautes ; mais nous ne voyons pas que ce soit une raison pour que ceux qui gouvernent fassent plus de fautes que les hommes privés.

« *Les grandes Pensées viennent du cœur.* »

Il ne vient du cœur que des sentimens ; les sentimens produisent quelquefois , à la vérité , de grandes pensées , comme les grandes pensées échauffent & élèvent les sentimens ; mais c'est s'expliquer très-mal , que de dire que les grandes pensées viennent du cœur , qui n'est pas la faculté de penser.

« *La fermeté ou la foiblesse à la mort , dépend de la dernière maladie.* »

Dans quel sens M. de *Vauvenargues* a-t'il pris cette pensée ? Si c'est dans un sens philosophique , elle est absurde , pour ne rien dire de plus ; si c'est dans le sens qu'elle offre naturellement , elle est fautive. Les ames

dont la fermeté est fondée sur les motifs & les espérances de la Religion , sont indépendantes de tous les genres de maladie : les âmes foibles & dépourvues de principes ont une maladie habituelle qui les rend ou durs ou stupides à la mort.

« *La pensée de la mort nous trompe , car elle*
» *nous fait oublier de vivre.* »

Quelle étrange Philosophie ! La pensée de la mort ne trompe point , puisqu'elle a un objet certain ; elle ne fait pas non plus oublier de vivre , puisque son effet est de nous apprendre au contraire à bien vivre , à bien employer le tems ; de plus , elle nous accoutume à ne pas trop nous attacher aux choses que nous devons quitter. Comment peut-on appeler cela une erreur , fruit de la pensée de la mort ?

« *La plus fautive de toutes les Philosophies ,*
» *est celle qui sous prétexte d'affranchir les*
» *hommes des embarras des passions , leur con-*
» *seille l'oïveté.* »

On pourroit dire que la plus fautive de

toutes les Philosophies, est celle qui raisonne ainsi. Quel Philosophe a jamais *conseillé l'oïveté*? Les passions peuvent-elles être oïvetes? Le moyen de s'en affranchir consiste-t'il dans la première chose qu'elles détruisent?

« *Nous devons peut-être aux passions les plus
» grands avantages de l'esprit.* »

Cette pensée auroit besoin d'être développée dans un certain sens ; dans un autre sens, elle est si peu neuve, que le *peut-être* est très déplacé.

« *Ce qui n'offense pas la Société, n'est pas
» du ressort de la Justice.* »

Voscius, Puffendorf, Montesquieu l'avoient dit avant M. de *Vauvenargues*, & l'expérience l'avoit fait connoître avant *Voscius, Puffendorf & Montesquieu*. Nous ne parlons ici que pour le droit humain.

« *Quiconque est plus sévère que les loix est un
» Tyran.* »

Encore du louche, & à quoi cela revient-

il ? Si c'est dans les châtimens , par-tout où il y a de bonnes loix , on ne renchérit pas sur les peines ; si c'est dans le cours de la Société , cela est faux. Les loix ne punissent ni les Ingrats , ni les Indiscrets , ni les menteurs , ni les Orgueilleux , ni les Poltrons , &c. fera-t'on Tiran pour exiger des hommes de la bravoure , de la modestie , de la véracité , de la discrétion ? Il est bon que les mœurs soient plus sévères que les loix.

Voilà pourtant les sublimes maximes que M. de *Voltaire* a extraites de l'*Introduction à la connoissance de l'Esprit humain* , où est cette profondeur & cette force de génie , qu'il annonce avec tant d'emphase ? Il est à croire cependant qu'il n'a pas choisi les moins bonnes Pensées de cet Ouvrage ; que doit-on penser des autres ? Un homme d'esprit un peu trop crédule , se plaignoit , il y a quelque - temps , d'avoir acheté ce Livre d'après les éloges que M. de *Voltaire* lui a prodigués. Quelle fût sa surprise , lorsqu'après l'avoir lû , il n'y trouva rien de sublime , rien de neuf , & presque rien de vrai. Cependant , M. de *Voltaire* nous dit , avec assurance ,

assurance, « qu'il ne connoît pas de Livre
» qui soit plus capable de former une ame
» bien née, & digne d'être instruite. J'ignore,
» ajoute-t'il, si jamais aucun de ceux qui se
» sont mêlés d'instruire les hommes, a rien
» écrit de plus sage que son Chapitre sur le
» Bien & sur le Mal moral. »

Le Chapitre sur le Bien & sur le Mal moral, est comme tout le reste, & nous finissons celui-ci en disant que M. de *Voltaire* est aussi aveugle & aussi partial dans ses éloges, qu'il est outré & injuste dans ses critiques.



CHAPITRE XIX.

M. L' ABBÉ RIBALLIER,

Grand Maître du College Mazarin, & Syndic de la
Faculté de Théologie.

ON connoît ce vers de *Virgile*,

Tanta ne animis celestibus ira!

Et la traduction qu'en a fait *Despréaux*,

Tant de fiel entre-t'il dans l'ame des Dévots !

Ne peut-on pas dire, avec raison, que la sensibilité philosophique renchérit encore sur celle des Dévots, & même sur celle des Dieux dont parle l'Auteur de l'*Enéide* ? Ces Esprits célestes qui affichent avec tant d'emphase la tolérance & les grands sentimens, ne fauroient souffrir, sans se venger, le moindre affront, pas même ceux qu'ils s'attirent par leurs indiscretions. C'est ce qui a paru dans mille circonstances, & principalement à l'occasion de la *Censure de Bélisaire*, par la Faculté de Théologie. M. Riballier, en sa

qualité de Syndic de cette Faculté, se vit obligé de présider à la Censure de ce Livre. Aussitôt voilà le Général de l'Ordre philosophique tout en feu ; il dresse ses batteries & cherche à se venger sur un des principaux Membres de la Sorbonne, de l'injure qu'un de ses Elèves a reçue du Corps entier ; il se déchaîne contre ce Docteur avec autant d'indécence que d'injustice ; il ne laisse point échapper l'occasion de lancer contre lui quelque trait ; & dans tous ses Ouvrages, il le dépeint comme un Fanatique persécuteur.

Nous savons néanmoins très-positivement que M. l'Abbé *Riballier* porta dans l'affaire de M. *Marmontel*, toute la modération & toute la prudence convenables. Ennemi, par caractère, de la rigueur & des éclats, il ne fit que se prêter à un devoir dont il ne pouvoit se dispenser par sa place, en laissant à l'Auteur qu'on alloit censurer les moyens de s'épargner des désagrémens.

Cependant M. de *Voltaire* n'a pas craint de mettre dans la bouche de cet homme sage, respecté de son corps & honoré de

la confiance de la Cour , toutes les extravagances que son esprit imagine avec tant de fécondité. C'est ainsi qu'on peut regarder le Discours d'Energumene qu'il lui fait tenir dans les *Honnêtetés Théologiques*. On croiroit que l'Auteur le fait parler dans une assemblée de Philosophes ; car il n'y a que des Philosophes qui puissent tenir ou entendre ce langage. Nous ne rapporterons pas ce fratras d'impertinences & d'absurdités ; il suffit d'en présenter le début pour en donner une idée. Voici donc comment s'annonce cette admirable Profopopée.

« Le Syndic *Ribaud* , *Ribaudier* ou *Ribal-*
 » *lier* , je ne fais lequel , est le premier qui
 » sonne l'allarme [au sujet de *Bélifaire*] ,
 » comme l'exigeoit le devoir de sa charge.
 » Il dépêche à tous les sages Maîtres [les
 » Docteurs de Sorbonne] , son domestique
 » fidele , le Régent *Cogé* , dit *coge pecus* ,
 » & le troupeau s'assemble. Le Syndic arrive
 » hors d'haleine. Après avoir soufflé pen-
 » dant un instant , il prend la parole , &
 » expose la chose en ces termes. Première-
 » ment, Messieurs, &c. »

Reconnoîtroit-on à ce style la dignité d'un Chef d'Ordre, du Patriarche de la Philosophie ? Ces allusions, ces parodies de nom, ces plaisanteries ne sont-elles pas d'un grand goût ? Ne pourroit-on pas dire avec plus de vérité, que c'est le vieux de la *Montagne* qui dépêche continuellement les D*** D*** les D*** non pas à tous les *sages Maîtres*, mais à tous les *Maîtres fous* ? Avec quelle autorité ce Vieillard ne dit-il pas en effet, du pied des Alpes, à chacun de ses Substituts, *coge pecus*, rassemblez le troupeau ; c'est-à-dire, rassemblez les Superficiels, afin qu'il me croient profond ; les Esprits crédules, afin qu'ils comptent sur ma parole ; les Ignorans, afin qu'ils me jugent universel ; les Sots, en un mot, afin qu'ils adoptent mes rêveries comme des découvertes, mes principes comme des oracles, mes décisions comme des sentences, mes mensonges comme des vérités, mes quolibets comme de bonnes plaisanteries.

Le Discours qu'on met dans la bouche du Syndic de la Sorbonne, est digne de cette espèce d'Exorde. Il est composé de

cinq mortels Paragraphes que nous épargne-
 rons au Lecteur. On le termine par faire dire
 à *M. Riballier*, devant les Docteurs de Sorbon-
 ne assemblés pour délibérer sur l'Ouvrage de
M. Marmontel, qu'il composera une critique
 de *Bélisaire*, où il calomnierá l'Auteur;
 qu'il la commencera par une analyse très-
 infidèle du Livre; qu'il en altérera tous les
 passages; qu'il les transposera, afin d'en
 dénaturer le sens & les expressions. « Mon
 » domestique *Cogé*, lui fait-on conclure,
 » qui régenté la Rhétorique aux Quatre-
 » Nations, & qui a étudié la Théologie
 » dans l'Eglogue *Formosum Pastor Coridon*,
 » & la politeffe, dans *Juvenal*, paroîtra
 » avoir fait ce Libelle. Si je le donnois sous
 » mon nom, je ne pourrois pas en être le
 » Censeur, & il ne s'en trouveroit aucun
 » qui voulut l'approuver Il est
 » vrai que cette petite fourberie pourra me
 » couvrir d'opprobre auprès de ce qu'on
 » appelle d'honnêtes Gens; mais quand il
 » s'agit de nuire & de se venger, un Théo-
 » logien doit braver l'ignominie.

Je réponds de *cogè pecus*, il ne craint ni

» la honte ni l'indignation publique ; il s'y
 » exposera avec plaisir pour nous servir :
 » & lorsqu'il en fera couvert , je crois que
 » vous ne refuserez pas , Messieurs , de lui
 » accorder le bonnet ; il l'aura bien mérité.
 » Ainsi parla le Syndic, & ce ne fut qu'un cr
 » d'applaudissement dans toute l'assemblée. »

Quand on veut décrier les Gens dans des Libelles , il faut employer du moins plus de vraisemblance , & les faire parler d'une maniere plus conforme à leur caractère & à leur place. C'est apparemment en faveur de la fine plaisanterie que M. de *Voltaire* se permet ici cette irrégularité.

Mon domestique Coger. Nous ne releverons point l'indécence de cette expression ; c'est la maniere du Peintre. Quand on traite J. B. *Rousséau* de *Scélérat* & de *Monstre* ; l'Abbé *Desfontaines* , de *Pédant* & de *Bouc* ; M. de *Maupertuis* , de *Cuistre* & d'*Ecolier* ; M. de la *Beaumelle* , de *Prédicant* & de *Poliffon* ; l'Evêque *Warburton* , d'*Impie* & de *Crocheur* ; M. de *Pompignan* , d'*homme extravagant* & de *plat Auteur* ; son frere , l'Evêque du *Puy* , d'*Ignorant* & de *Calomniateur* ;

Jean - Jacques Rousseau, de *Gredin* & de *Chien barbet* ; M. *Fréron*, de *Maraud* & de *Giton* ; M. *Vernet*, d'*Hypocrite* & de *Magot* ; M. *Larcher*, de *Pédéraste* & de *faussaire* ; M. l'Abbé *Nonote*, de *Coquin* & de *Fils d'une Blanchisseuse* & d'un *Scieur de bois* ; M. l'Abbé d'*Esf****, de *Laquais* & de *filz de Laquais* ; M. l'Abbé *Makarti*, d'*Escroc* & d'*Apostat*, &c. On peut traiter un Professeur de Rhétorique de l'Université de Paris, de *Domestique*, sans que le Lecteur y fasse la moindre attention. Tous les termes sont égaux pour un Ecrivain qui confond toutes les notions.

Qui a étudié la Théologie dans l'Eglogue Formosum Pastor, & *la Politesse dans Juvenal*. Si M. l'Abbé *Coger* a appris la Théologie dans une Eglogue de *Virgile*, c'est sans doute parce que M. de *V.* avoit appris la Physique dans l'Apocalypse commentée par *Newton*. Quant à la Politesse, on ne fait trop où M. de *Voltaire* l'a étudiée ; mais le style qu'il employe depuis quelque-tems feroit croire que c'est dans le Livre intitulé, *le moyen de parvenir*, & que son Professeur en cette partie se nommoit aussi *pecus*.

Il est vrai que cette petite fourberie pourra me couvrir d'opprobre auprès de ceux qu'on appelle d'honnêtes-gens ; mais quand il s'agit de nuire & de se venger , un Théologien doit braver l'ignominie.

M. l'Abbé Riballier n'est pas dans le cas d'employer de pareils manéges. Il n'appartient qu'à M. de *Voltaire* de faire usage de ces tours d'adresse. Tant d'Ouvrages sous des noms supposés ; les noms de l'Abbé *Bazin* , de *Guillaume Vadé* , de *Jérôme Carré* ; les noms de *Quakre* , de *Ruffe* , de *Chinois* , de *Ministre Protestant* , d'Evêque même , lui ont servi à débiter , *incognito* , tant d'impertinences , qu'il ne lui est plus permis , ni d'imputer aux autres ces honnêtes supercheries , ni de les condamner s'ils étoient capables de les employer à son exemple. Qu'il garde donc pour lui l'opprobre dont ces petites fourberies peuvent couvrir auprès des honnêtes-gens ; qu'il tâche au contraire , de se faire pardonner par les honnêtes-gens ces sortes de fourberies , que les honnêtes-gens n'ont pas oubliées ; qu'il apprenne enfin , que puisqu'il a le front de reprocher aux Théologiens de braver l'ignominie quana

il s'agit de nuire & de se venger, les Théologiens lui répondent avec plus de justice, que ce droit appartient, par privilège, aux Philosophes, & lui-même en servira de preuve.

Je réponds de coge pecus, il ne craint ni la honte, ni l'indignation publique; il s'y exposera avec plaisir pour nous servir: & lorsqu'il en sera couvert, je crois que vous ne lui refuserez pas, Messieurs, de lui accorder le bonnet.

Pour ce qui regarde de braver la honte & l'indignation publique, vous pourriez lui servir de modele, M. de *Voltaire*; mais il ne suivra point votre exemple. En attendant le bonnet que vous lui faites espérer, il n'a pas tenu à vous de lui en ôter un, auquel il fait honneur par ses mœurs & par ses talens. Vous savez bien à qui vous avez écrit, ô plus tolérant de tous les hommes, pour lui faire perdre sa place. Nous avons cité des traits de votre Eloquence; cette petite anecdote servira à l'histoire de vos procédés. Parlez, après cela, des Théologiens qui *bravent l'ignominie quand il s'agit de nuire & de se venger*. Vous avez acquis l'ignominie, & n'avez pû parvenir à la ven-

geance. Quel terrible échec pour un Syndic de Faculté ! Vous voilà d'abord déchu de trois Facultés , de la Faculté de nuire , de la Faculté d'en imposer par vos délations & vos calomnies , & de la Faculté plus intéressante encore de pouvoir tenir secrettes , ou justifier vos honnêtes manœuvres.

Après cela nous nous croyons dispensés de rapporter les autres injures que M. de *Voltaire* prodigue à M. l'Abbé *Riballier*. Il l'a fait figurer de la même maniere dans la Piece de vers qui a pour titre : *les trois Empereurs en Sorbonne* , il ne la point oublié éans l'*Épître à l'Empereur de la Chine* , & il ne l'oubliera pas vraisemblablement dans ses nouvelles productions. Mais M. *Riballier* pourra dire avec les honnêtes gens, que M. de *Voltaire* a attaqués , *his gloriamur inimicitiis*.



CHAPITRE XX.

M. L'ARCHEVÊQUE DE PARIS.

DEPUIS long - tems M. de *Voltaire* s'effaye à faire tous les personnages ; jamais Arlequin n'en a tant joués que lui. Tantôt 1 Juif, tantôt 2 Quakre, tantôt 3 Prédicant, tantôt 4 Capucin, tantôt 5 Abbé, tantôt 6 Bachelier, tantôt 7 Avocat, tantôt 8 Médecin, tantôt 9 Apôtre, tantôt 10 Empereur, tantôt 11 Général d'Armée ; tantôt *A*, 12 tantôt *B*, tantôt *C*, tantôt ceci, tantôt cela,

1 Sermon du Rabin *Akib*.

2 Lettres d'un Quakre à l'ami *Jean-George*, Evêque du Puy. 3 Homélies prononcées à Londres. Homélie du Pasteur Bourn. 4 Les Colimaçons du R. P. l'*Escarbotier*, Capucin indigne. 5. La Philosophie de l'Histoire, par l'Abbé *Bazin*. Lettre de M. l'Abbé de la *Landelle*. 6. Zapata, ou Questions d'un Bachelier. Conseils raisonnables à M. *Bergier*, par une Société de Bacheliers en Théologie. 7. Plaidoyer pour *Ramponeau*. Mémoire pour *Donat Calis*. Lettre d'un Avocat de Besançon à l'Ex-Jésuite *Nonote*. 8. Le Docteur *Akakiæ*. 9. Epître aux Romains. 10. Relâché de l'Empereur de la Chine. 11. Discours aux Confédérés catholiques de *Kaminiex* en Pologne, par le Major *Kaiserling*. 12. l'*A*, *B*, *C*, Dialogue curie ux.

& toujours Sicophante & Pantalon , il se coiffe enfin de la mître & veut jouer le rôle d'Archevêque.

C'est sous le nom d'*Archevêque de Cantorberi* , qu'il adresse une *Lettre Pastorale* à M. l'*Archevêque de Paris*. Nous n'insisterons pas sur l'indécence d'un pareil procédé ; nous ne nous attachons qu'au ridicule. On pourroit dire que le Docteur qui y parle , s'il n'est pas un vrai Pasteur , est du moins un vrai Pâtre , mais ce seroit une plaisanterie à la *Voltaire*.

« J'AI reçu , Mylord , votre Mandement
» contre le Grand *Bélisaire* , Général d'Ar-
» mée de *Justinien* , & contre M. de *Mar-*
» *montel* , de l'Académie Française , avec
» vos Armoiries placées en deux endroits ,
» surmontées d'un grand chapeau , & ac-
» compagnées de deux pendans de quinze
» houpes chacun ; le tout signé *Christophe* ;
» par Monseigneur , *la Touche* , avec para-
» phe. »

L'Archevêque de Cantorberi annonce d'abord son peu de discernement & son ignorance de la Langue française. Ce n'est pas

contre le Grand Bélifaire , Général d'Armée de Justinien , qu'on a fait un Mandement ; c'est contre le bavard *Bélifaire* , héros principal d'un mauvais Roman.

Ce n'est pas non plus *contre M. Marmon-
tel de l'Académie Française* : il avoit déjà rétracté humblement ses maximes : on vou-
loit seulement avertir le Public qu'il ne de-
voit pas ajouter foi aux Homélies de ce
Docteur ennuyeux.

*Avec vos Armoiries placées en deux endroits ,
surmontées d'un grand chapeau , &c.* L'Ar-
chevêque de Cantorberi est un grand Per-
sonnage ; il s'attache aux grandes choses ; &
il a surtout le talent de les annoncer digne-
ment.

« Nous ne donnons , nous autres , de
» Mandemens, que sur nos Fermiers. « L'Ar-
chevêque de Cantorberi plaisante encore
d'une manière très - agréable. Il auroit pû
adresser aussi sa Lettre à ses Fermiers. « Et je
» vous avoue, Mylord , que j'aurois désiré
» un peu plus d'humilité chrétienne dans vo-
» tre affaire. » Et nous nous aurions désiré
un peu plus de prudence dans votre
Lettre. Vous ressemblez au Loup devenu

Pasteur ; votre langage vous fait connoître ; vous n'avez pas bien caché le bout de vos oreilles. Quand vous recommandez l'humilité, c'est le Loup qui prêche l'abstinence.

« Je ne vois pas d'ailleurs pourquoi vous » affectez d'annoncer dans votre titre, que » vous condamnez *M. Marmontel* de l'Académie Française. » Vous qui condamnez tout le monde, pouvez-vous être étonné de cela ? Mais encore une fois, ce n'est point *M. Marmontel* qu'on a condamné.

» Si ceux qui ont rédigé votre Mandement, ont trouvé qu'un Général d'Armée de *Justinien* ne s'expliquoit pas en Théologien congru de votre Communion, il semble qu'il falloit se contenter de le dire sans compromettre un Corps respectable, composé de Princes dû sang, de Cardinaux, de Prélats comme vous, de Ducs & Pairs, de Maréchaux de France, de Magistrats & des Gens de Lettres les plus illustres. » Humble Prélat, vous faites valoir, avec trop de complaisance, les décorations du Corps que vous défendez. Apprenez qu'un Corps n'est jamais compromis par les imprudences d'un de ses Membres,

de même que quelques Membres ne font pas moins dignes de blâme , malgré l'esprit de décence & d'honnêteté qui régné dans la plus grande partie du corps.

« Je pense que l'Académie Françoisé n'a rien à démêler avec vos disputes théologiques. » Nous le pensons comme vous ; mais pourquoi un Académicien s'ingère-t'il de faire le Théologien dans un Roman ?

« Permettez-moi encore de vous dire que si nous donnions des Mandemens dans de pareilles occasions , nous les ferions nous-mêmes. » Mal-adroit Archevêque, que ne faisiez - vous faire de même par un autre , cette Lettre aussi mal-adroite que vous !

« J'ai été fâché que votre Mandataire ait condamné cette proposition de ce grand Capitaine *Bélifaire* , *Dieu est terrible aux Méchans* , je le crois , mais je suis bon. »

Votre Mandataire. Entendez-vous bien ce terme , vous qui êtes le Mandataire de *Bélifaire* avec qui vous n'avez rien de commun ?

De ce grand Capitaine. Ambitieux Archevêque ,

vêque , espérez - vous que ce *grand Capitaine* disgracié rentrera en faveur , & que par reconnoissance , s'il est rappelé , il emploiera son crédit à protéger vos sottises ?

Cette proposition. On l'a condamnée parce qu'elle est fausse ; on auroit pû la condamner aussi comme étant absurde. Que le *grand Capitaine Bélifaire* soit bon tant qu'il voudra , Dieu n'en fera pas moins terrible aux Méchans ; il est ridicule de prétendre inférer de ce que *Bélifaire* est bon , que Dieu ne doit point être terrible aux Méchans.

« Je vous assure , Mylord , que si notre » Roi , qui est le Chef de notre Eglise , di- » soit , *je suis bon* , nous ne ferions point » de Mandement contre lui. » Un Roi ne le dira jamais dans le même esprit & avec les accompagnemens que *Bélifaire*.

« *Je suis bon* , veut dire , ce me semble , » partout pays , j'ai le cœur bon , j'aime le » bien , j'aime la justice , je veux que mes » Sujets soient heureux. ».

Ingénieux Archevêque , vous avez très-bien deviné. Que ne dites-vous toujours de même , & sur-tout que ne dites-vous toujours vrai , en tenant ce langage.

« Nous ne voyons pas que *Bélifaire* soit
 » digne de l'enfer , pour avoir dit qu'il étoit
 » bon-homme. » On a toujours dit effec-
 tivement que ce *Bélifaire* étoit un bon-
 homme.

« Vous prétendez que cette bonté est une
 » hérésie , parce que *S. Pierre* dans sa pre-
 » miere Epitre , Chap. 5 , v. 5 , a dit que
 » *Dieu résiste aux Superbes*. Mais celui qui a
 » fait votre Mandement n'a gueres pensé à
 » ce qu'il écrivoit. Dieu résiste , je le veux ;
 » la résistance sied bien à Dieu. Mais à qui
 » résiste-t'il selon *Pierre* ? Lisez de grace ce
 » qui précède , & vous verrez qu'il résiste
 » aux Prêtres qui paissent mal leur troupeau ,
 » & sur-tout aux jeunes qui ne sont pas
 » soumis aux vieillards. *Inspirez-vous* , dit-il ,
 » *l'humilité les uns les autres , car Dieu résiste*
 » *aux Superbes*. »

« Eloquent Archevêque , au nom de Dieu ,
 ne parlez jamais de Dieu , *Dixit Dominus*
impio , quare assumis testamentum meum per os
tuum , ou quand vous en parlerez , n'en
 parlez jamais aux dépens de vous-même ;
 sur-tout gardez-vous bien de dire qu'il résiste

aux Prêtres qui paissent mal leur troupeau ,
vous, qui empoisonnez celui des autres, car
on vous dira , *ex ore tuo te judico , serve ne-*
quam.

« Or , je vous demande quel rapport il y
a entre cette résistance de Dieu & la bonté
de *Bélifaire* ? » - Si vous ne le voyez pas ,
pourquoi prenez-vous la mître ?

« Il est utile de recommander l'humilité ;
mais il faut aussi recommander le sens
commun. » Etrange Archevêque, on vous
l'a recommandé souvent : par quelle fata-
lité faut-il qu'on puisse dire de vous avec
tant de raison , *admoneri potuit , mutari*
non potuit ?

« On est bien étonné que votre Manda-
taire ait critiqué cette expression humaine
& naïve de *Bélifaire* : est-il besoin qu'il y
ait tant de *Reprochés*. » De quoi se mêle
Bélifaire, tout naïf & tout humain qu'il est,
d'oser fonder les décrets de Dieu ? Ce bon-
homme veut-il être bon aux dépens de Dieu
même ?

« Non-seulement vous ne voulez pas que
Bélifaire soit bon , mais vous voulez aussi

« que le Dieu de Miséricorde ne soit pas
 » bon. » En reprimant la bonhomie de
Bélifaire, on n'a pas prétendu mettre des
 bornes à la bonté de Dieu ; on souhaite
 même qu'il ne cesse jamais d'être bon envers
 vous.

« Quel plaisir aurez-vous, s'il vous plaît,
 » quand tout le monde sera damné ? Nous
 » ne sommes point si impitoyables dans no-
 » tre Isle. » Nous ignorons comment on se
 comporte dans votre Isle ; mais nous vous
 croyons *très-pitoyables* : vos raisonnements
 en font foi.

« Notre Prédécesseur le grand *Tillotson*,
 » reconnu pour le Prédicateur de l'Europe
 » le plus sensé & le moins déclamateur, a
 » parlé comme *Bélifaire* dans presque tous
 » ses sermons. »

« Vous mentez, ô Archevêque, permet-
 tez-nous de vous le dire ; vous en usez à
 l'égard de *Tillotson* votre feu confrère,
 comme vous en avez usé à l'égard de *War-*
burton votre confrère existant. Vous vous
 êtes appuyé de l'autorité de celui-ci, en
 défigurant ses sentimens ; & il vous a dit,

je parlerai bien moi-même fans que vous me fassiez parler , ou si vous me faites parler ; ne me faites dire que ce que j'ai dit. Il falloit attendre qu'il fût mort , comme vous agissez ici fort prudemment à l'égard de *Tillotson*.

« Vous me permettrez ici de prendre son » parti. » Vous ne prenez pas son parti , mais c'est sur lui que vous vous appuyez pour défendre le vôtre.

« Soyez damné si vous le voulez, Mylord ; » vous & votre Mandataire ; j'y consens de » tout mon cœur ; mais je vous avertis que » je ne veux point l'être , & que je souhai- » terois aussi que mes amis ne le fussent » point. Il faut avoir un peu de charité. »

Charitable Archevêque , le bon *Bélifaire* n'auroit pas parlé comme vous.

Mais je ne veux point l'être. Vous le ferez cependant , si vous ne faites une meilleure Lettre pour rétracter celle-ci , si vous perséverez à outrager l'Eglise , si vous n'avez dans le cœur la charité que vous avez à la bouche ; vos amis le feront aussi , s'ils sont assez simples pour suivre vos maximes. Nous ne dirons pas que nous y consentons

de tout notre cœur ; nous l'avons trop bon ; sans nous en vanter : c'est même pour prévenir votre damnation , que notre zele vous avertit d'écrire & d'agir plus conformément à la Religion & à vos devoirs.

« J'aurois bien d'autres choses à dire à » votre Mandataire. Je lui recommanderois » surtout d'être moins ennuyeux. L'ennui » est toujours mortel pour les Mandemens ; » c'est un point essentiel auquel on ne prend » pas assez garde dans votre pays. »

J'aurois bien d'autres choses à dire à votre Mandataire. Nous aurions aussi bien des questions à faire à celui de Bélifaire. Pourquoi , lui dirions-nous , se charge-t'il des querelles des autres , tandis qu'il en a tant à soutenir pour son propre compte ? Pourquoi tient-il chez lui , depuis quelques-années , un bureau d'adresse où tous les Conglaignans trouvent le secret , moyennant un peu de louange , de faire enfanter à sa plume tant de fatyres de commande contre tous ceux qu'ils veulent diffamer ? Pourquoi est-il toujours prêt à écrire sur tout ce qui se dit , sur tout ce qui arrive , sur tout ce qui se décide ? Pourquoi veut-il faire le plaisant

sur des choses & dans un tems où la gravité de son âge & l'épuisement de son esprit devoient lui faire prendre un autre ton ? Pourquoi Mais le Mandataire recommande de n'être point ennuyeux ; nous finirons donc de crainte d'être pis en continuant la Légende.

« Sur ce , mon cher confrere , je vous
 » recommande à la *Bonté* divine , quoique
 » le mot de *bon* vous fasse tant de peine.

» Votre *bon* Confrere l'Archevêque de
 » Cantorberi. »

Et nous , Confrere , sans Confrere , nous vous recommandons à la très-amplé Miséricorde de Dieu , quoique le mot de *Pardon* vous fasse tant de peine , & que personne n'en ait plus besoin que vous.

L'Archevêque de Cantorbéri a joint un *Proscriptum* à sa Lettre , pour completer son délire.

« *P. S.* Quand vous écrirez à l'Evêque de
 » Rome , dit-il , faites-lui , je vous prie , mes
 » complimens. J'ai toujours beaucoup de con-
 » fédération pour lui en qualité de Frere. On
 » me mande qu'il a effuyé depuis peu quel-
 » ques petits désagrémens ; qu'un cheval de

» Naples a donné un terrible coup de pied
 » à sa mule ; qu'une barque de Venise a
 » ferré de près la barque de *S. Pierre* ; &
 » qu'un fromage de Parmesan lui a donné
 » une indigestion violente. J'en suis fâché :
 » on dit que c'est un *bon-homme* , pardon-
 » nez - moi ce mot. J'ai fort connu son pere
 » dans mon voyage d'Italie ; c'étoit un *bon*
 » Banquier ; mais il paroît que son fils n'en-
 » tend pas son compte. »

Quand vous écrirez à l'Evêque de Rome
faites-lui mes complimens. O Archevêque ,
 vous lui en avez tant adressés vous-même ,
 que vous pouvez fort bien vous passer de
 Mandataire.

On me mande qu'un cheval de Na-
 ples a donné un terrible coup de pied à sa mule.
 Que vous plaisantez joliment pour un Ar-
 chevêque Anglois ! Ecoutez aussi ce qu'on
 nous mande. On nous écrit que l'Ex-Jésuite
Nonote vous a donné neuf cens soixante
 soufflets dans son Livre , sans que vous en
 ayez tiré d'autre vengeance que celle de pou-
 voir dire avec M. de *Pourceaugnac* : *il m'a souf-*
fleté, mais je lui ai bien dit son fait ; Que la Ré-
 publique de Genève vous avoit chassé des

bords de son lac , & vous avoit repouffé au loin en terre ferme ; que le sel des plaifanteries de M. *Fréron* vous donnoit souvent des indigestions violentes qui portent à votre cerveau ; & l'on ajoute , pour comble de malheur , que M. de la *Beaumelle* va donner une Edition de toutes vos Œuvres avec des Notes critiques. *Nous en sommes fâchés* , car vous devenez de plus en plus *bon-homme* ; pardonnez-nous ce mot , ou changez votre maniere de badiner.

J'ai connu son pere c'étoit un bon Banquier. Nous avons aussi connu le vôtre , c'étoit un bon Notaire. Il a fait d'assez bons Actes en sa vie ; mais son fils en a fait quelquefois de très-mauvais.

Du badinage on passe naturellement à l'indignation. Ce dernier sentiment est inévitable , quand on voit tant d'audace d'une part , & tant de platitude de l'autre. Qu'on compare la maniere dont l'*Arétin* moderne parle des personnes les plus respectables , & sur-tout du Chef de l'Eglise , avec la maniere dont il écrivoit à *Benoît XIV* , & que l'on dise , non pas *quantum mutatus ab illo !* mais *déposita vir adest larva.*

(a) LETTRE de M. de VOLTAIRE au Pape
BENOÏST XIV, en lui envoyant sa
Tragédie de MAHOMET.

« TRÈS-SAINTE PÈRE,

» Votre Sainteté voudra bien pardonner
» la liberté que prend un des derniers Fide-
« les, mais un des plus grands Admirateurs
» de la vertu, de consacrer au Chef de la

(a) On fera peut-être charmé de savoir ce qui engagea M. de V. à écrire au Pape Benoît XIV. Ce Poète ayant vu une Estampe du Portrait de cet illustre Pontife, crut y appercevoir les traits du génie & de la vertu, & saisi d'enthousiasme, il mit au bas ce Distique latin qu'il lui fit parvenir par le Cardinal *Passionni*.

*Lambertinus hic est Roma decus, & pater orbis,
Qui mundum scriptis docuit, virtutibus ornat.*

On l'a traduit ainsi :

Du Monde & des Romains ce Pontife est le Père,
Sa vertu nous instruit, son esprit nous éclairé.

M. de V. ayant appris que Benoît XIV avoit favorablement reçu le Distique, lui envoya peu de tems après sa Tragédie de *Mahomet*.

» véritable Religion , un Ecrit contre le
 » Fondateur d'une Religion fausse & bar-
 » bare.

» A qui pouvois-je plus convenablement
 » adresser la satyre de la cruauté & des er-
 » reurs d'un faux Prophete , qu'au Vicaire ,
 » & à l'Imitateur du Dieu de la vérité & de
 » la douceur.

» Que votre Sainteté daigne permettre
 » que je mette à ses pieds & le Livre & l'Au-
 » teur. J'ose lui demander sa protection pour
 » l'un & sa bénédiction pour l'autre. C'est
 » dans ces sentimens de vénération que je
 » me prosterne pour baiser ses-pieds sacrés.»

A Paris , le 17 Août 1745.



CHAPITRE DERNIER.

COMMUNION de M. de Voltaire dans l'Eglise Paroissiale de Ferney. Sermon prêché par M. de Voltaire après sa Communion. Commerce de Lettres à ce sujet entre M. l'Evêque d'Annecy & M. de Voltaire. Som-mation, Déclaration, Profession de Foi, Communion de M. de Voltaire, & autres Pièces curieuses, le tout fait pardevant Notaire & Témoins.

ENFIN, voilà M. de Voltaire replacé au nombre des simples Fideles. Nous voudrions de tout notre cœur pouvoir le féliciter sur la sincérité des démarches chrétiennes qu'il fit au mois d'Avril 1768. Mais par malheur, la charité la plus indulgente ne sauroit ajouter foi aux démonstrations extérieures qu'il crut devoir donner au Public, dont l'indignation étoit alors à son comble. Elles sont si insuffisantes, & de plus M. d'Annecy, son Evêque, parut si peu persuadé de la droiture de ses intentions, que nous croyons devoir nous en

tenir à son avis. Ce Prélat ayant appris qu'il avoit communiqué le jour de Pâques dans l'Eglise Paroissiale de Ferney, & qu'il avoit, après sa Communion, fait un Discours au Peuple sur les Larcins & sur le Vol, lui écrivit, le 11 Avril 1768, une Lettre où il déploya tout le zele & toute la modération d'un Pasteur aussi éclairé que charitable ; il lui faisoit connoître combien il desiroit que sa conversion fût sincere, & lui indiquoit, avec ménagement, les moyens qu'il devoit prendre pour faire revenir sur son compte les personnes qui avoient été plus scandalisées qu'édifiées de sa Communion, qu'il auroit dû, disoit-il, faire précéder & suivre de quelques circonstances plus édifiantes.

M. de *Voltaire*, loin de répondre cathégoriquement aux insinuations du Prélat, se contenta de lui écrire d'un style qui n'annonçoit pas le Philosophe parfaitement converti. Il paroît d'abord étonné de la Lettre qu'il a reçue ; & au lieu d'entrer dans les vues sages qu'on lui propose, il ne songe qu'à produire l'étalage de tout ce qu'il a

fait pour ses Vassaux ; il s'occupe à rappeler le souvenir de l'Eglise qu'il a bâtie , & paroît plus content d'avoir édifié une Eglise ; que convaincu de la nécessité d'édifier son prochain. De-là il passe à une justification un peu amere au sujet des calomnies auxquelles il prétend avoir été en butte. Rendons-lui cependant justice , il dit « qu'il » doit mépriser les impostures , sans pour- » tant haïr les Imposteurs ; que plus il avance » en âge , plus il doit écarter de son cœur » tout ce qui pourroit l'aigrir ; & que le » meilleur parti qu'il puisse prendre contre » la calomnie , c'est de l'oublier. » Ces sentimens sont très-louables : mais il seroit à souhaiter que tout ce qu'on a dit contre lui ne fût que des calomnies. Ensuite citant *Cicéron* , qu'il paroît choisir par trop de préférence dans une Lettre d'édification , il ajoute , « que sans la charité l'homme n'est » que l'ennemi de l'homme , que l'esclave » de l'amour-propre , des vaines grandeurs , » des distinctions frivoles , de l'orgueil , de » l'avarice & de toutes les passions. » Il est à croire , après cela , qu'il gémit de bon

cœur de tous les excès dans lesquels ses diverses passions l'ont jetté. Mais pourquoi, pour la plus grande satisfaction des consciences droites & timorées, n'a-t'il pas rétracté plus positivement tout ce qu'il a à se reprocher sur ces différens articles ? Enfin, dans un *Post-Scriptum*, il justifie son Sermon du jour de ses Pâques, par le droit qu'ont tous les Seigneurs de Paroisse, à ce qu'il prétend, d'instruire les Vassaux de tout ce qui se passe, le jour qu'ils rendent le pain béni.

M. l'Evêque d'*Annecy* ne fut point content de cette réponse. Il lui écrivit le 25 Avril, en ces termes.

« Je n'ai pû qu'être surpris qu'en affectant
» tant de ne pas entendre ce qui étoit fort
» intelligible dans ma Lettre, vous ayez
» supposé que je vous favois bon gré d'une
» Communion de politique, dont les Protestans
» n'ont pas été moins scandalisés
» que les Catholiques. J'en ai gémi plus
» que tout autre ; & si vous étiez moins
» éclairé & moins instruit, je croirois devoir
» vous apprendre en qualité d'Evêque

» & de Pasteur , qu'en supposant le scan-
 » dale donné au Public , soit par les écrits
 » qu'il vous attribue , soit par la cessation
 » de presque tout acte de Religion depuis
 » plusieurs années , une Communion faite
 » suivant les vrais principes de la Morale
 » chrétienne exigeoit préalablement de vo-
 » tre part des réparations éclatantes & ca-
 » pables d'effacer les impressions prises sur
 » votre compte , & que , jusques-là , aucun
 » Ministre instruit de son devoir n'a pu &
 » ne pourra vous absoudre ni vous per-
 » mettre de vous présenter à la Table
 » sainte , &c. »

M. d'*Annecy* n'en exigeoit pas trop. Une grande ame qui revient sincèrement à Dieu , n'a pas besoin d'exhortation pour donner à la plénitude de son retour toutes les qualités que le repentir doit inspirer par lui-même. *S. Augustin* aussi grand génie , pour son tems , que M. de *Voltaire* , se porta de lui-même à déplorer ses erreurs & ses fautes. Il ne se borna pas à un simple Sermon sur le Vol.

Après avoir appris à M. de *Voltaire* ce
 qu'il

qu'il devoit faire , M. l'Evêque d'Annecy réfute le prétendu droit qu'ont les Seigneurs de prêcher. Le reste de sa Lettre est rempli de leçons très-sages est très-propres à faire connoître au Pénitent la différence qui subsiste entre une ame élevée par le véritable esprit de la Religion , & une ame conduite par la vaine gloire de la Philosophie.

M. de *Voltaire* répondit encore à cette Lettre par une autre du 29 Avril. Celle-ci ne contient que des plaintes d'avoir été calomnié dans l'esprit du Prélat, qu'une tournure adroite pour faire valoir les services qu'il a rendus , & finit , comme la précédente , par un anéantissement devant la Providence divine où il renferme son néant, ses fautes & son repentir.

Dans sa Réponse du 2 Mai de la même année, M. l'Evêque d'Annecy justifie les personnes que M. de *Voltaire* soupçonne de l'avoir calomnié ; il lui remontre que toute l'Europe étant imbue de ses écrits, il ne doit pas s'attacher à des Particuliers , pour leur imputer aucune délation auprès de son Pasteur ; il lui fait connoître que c'est à lui-

même qu'il doit s'en prendre de s'être mis dans la nécessité d'avoir besoin d'une réparation éclatante ; il l'exhorte à désavouer les Ouvrages qu'on lui attribue , & à les retracter s'il en est l'Auteur , comme le moyen le plus sûr de rétablir sa réputation , selon lui , injustement attaquée ; il termine sa Lettre en abandonnant M. de *Voltaire* à ses réflexions , & lui déclare qu'il ne doit pas s'attendre à de nouvelles Réponses , « jus-
 » qu'à ce qu'un retour de votre part , tel
 » que je le souhaite , lui dit-il , me mette
 » à même de vous convaincre de la droiture
 » de mes instructions & de la sincérité du
 » desir de votre salut qui sera toujours in-
 » séparable du respect avec lequel j'ai l'hon-
 » neur d'être , &c. »

M. de *Voltaire* fit apparemment des réflexions sur les avertissemens de son Evêque. Sans lui r'écrire , il prit le parti de se conformer à son devoir. L'a-t'il fait sincèrement ? nous nous garderons bien d'affirmer le contraire. Nous mettrons les Pieces sous les yeux du Lecteur : il décidera lui-même ce qu'il en doit penser.

A C T E signifié à M. le Curé de Ferney.

« François-Marie de Voltaire , Gentilhom-
 » me Ordinaire de la Chambre du Roi ,
 » Seigneur de Ferney , Tournay , &c. &c.
 » âgé de soixante - quinze ans passés , étant
 » d'une constitution très - foible , s'étant
 » traîné à l'Eglise le saint Jour du Dimanche
 » des Rameaux , malgré ses maladies , &
 » ayant depuis ce jour essuyé plusieurs ac-
 » cès d'une fièvre violente , dont le sieur
 » Bugros , Chirurgien , a averti M. le Curé
 » de Ferney , selon les loix du Royaume ;
 » & ledit malade se trouvant dans l'incapa-
 » cité totale d'aller se confesser & commu-
 » nier à l'Eglise pour l'édification de ses
 » Vassaux , comme il le doit & le desire ,
 » & pour celle des Protestans dont ce pays
 » est entouré , prie M. le Curé de Ferney
 » de faire , en cette occasion , tout ce que
 » les Ordonnances du Roi , & les Arrêts des
 » Parlemens commandent , conjointement
 » avec les Canons de l'Eglise Catholique ,
 » professée dans le Royaume ; Religion dans
 » laquelle ledit Malade est né , a vécu &

» veut mourir , & dont il veut remplir
 » tous les devoirs , ainsi que ceux de Sujet
 » du Roi , offrant de faire toutes les Dé-
 » clarations nécessaires , toutes protesta-
 » tions requises , soit publiques , soit par-
 » ticulieres , se soumettant pleinement à ce
 » qui est de regles , ne voulant omettre au-
 » cun de ses devoirs quel qu'il puisse être ,
 » invitant M. le Curé de Ferney à remplir
 » les siens avec la plus grande exactitude ,
 » tant pour l'édification des Catholiques
 » que des Protestans qui sont dans la mai-
 » son dudit malade : la présente signée de sa
 » main & de deux témoins , dont copie restée
 » au Château , signée aussi du malade & des
 » deux mêmes témoins ; l'original & une au-
 » tre copie laissée entre les mains de mon dit
 » Sr. Curé de Ferney , par les deux témoins
 » souffignés ; fauf à les rendre authentiques
 » par main de Notaire si besoin est , le 30
 « Mars 1769 , à dix heures du matin. »

DE VOLTAIRE.

Bigex , Vaginiere , Témoins.

Déclaration de M. de V O L T A I R E.

« E T depuis au Château de Ferney , le
 » 31 Mars après midi , l'an 1769, pardevant
 » moi Notaire souffigné , & en présence
 » des Témoins ci-après nommés , est com-
 » paru Messire François-Marie de Voltaire ;
 » Gentilhomme Ordinaire de la Chambre
 » du Roi , l'un des Quarante de l'Académie
 » Françoisise, Seigneur de Ferney, Tournex ,
 » Pregny & Chambeisi , demeurant en son
 » dit Château , lequel a déclaré que le nom-
 » mé *Nonote* , ci-devant soi-disant Jésuite ,
 » & le nommé *Guyon* , soi-disant Abbé ,
 » ayant fait contre lui des (a) Libelles aussi

(a) Pourquoi appeller Libelles , & surtout *Libelles*
insipides & calomnieux , deux Critiques excellentes
 que tous les Gens sensés ont appuyées de leurs suffra-
 ges ? Pourquoi se plaindre d'avoir été accusé injuste-
 ment de manquer de respect pour la Religion Catho-
 lique ? Pourquoi assurer qu'on n'a jamais cessé de la
 respecter , & surtout de la pratiquer ? Ce ne sont point
 tant les Abbés *Guyon* & *Nonote* à qui il faut reprocher
 une pareille accusation qu'à l'Auteur du *Cathéca-*

» infipides que calomnieux, dans lesquels ils
 » accusent ledit Messire de *Voltaire* d'avoir
 » manqué de respect pour la Religion Ca-
 » tholique; il doit à la vérité, à son hon-
 » neur & à sa piété, de déclarer que jamais
 » il n'a cessé de respecter & de pratiquer la
 » Religion Catholique professée dans le
 » Royaume; qu'il pardonne à ses Calom-
 » niateurs; que si jamais il lui étoit échappé
 » quelque indiscretion préjudiciable à la
 » Religion de l'Etat, il en demanderoit
 » pardon à Dieu & à l'Etat, & qu'il a
 » vécu & veut mourir dans l'observance
 » de toutes les Loix du Royaume, & dans
 » la Religion Catholique étroitement unie
 » à ses Loix. Fait & prononcé audit Châ-
 » teau lefdits jour, mois & an que dessus,
 » en présence du Révérend Sieur *Antoine*
 » *Adam*, Prêtre, ci-devant foi-difant Jé-

mene, de l'*Histoire du Bannissement des Jésuites de la*
Chine, du *Dictionnaire Philosophique*, de la *Philo-*
sophie de l'Histoire, de l'*Epitre aux Romains*, du Li-
 vre intitulé *Dieu & les Hommes*, de la *Canonisation*
de Cucufin, &c. &c. &c.

» suite, & de Sr. Simeon *Bigex*, Bourgeois de
» la Balme de Rhin en Genevois, de Sieur
» *Claude-Etienne Maugié*, Orfevre Bijou-
» tier, & de *Pierre l'Archevêque*, Syndic,
» tous demeurans audit Ferney, Témoins
» requis. »

Signé, DE VOLTAIRE.

*Autre Déclaration de M. DE VOLTAIRE,
en recevant la Communion.*

« ET depuis, au même Château de Fer-
» ney, à neuf heures du matin, du premier
» Avril 1769, par devant le dit Notaire &
» en présence de Témoins ci-après nommés,
» est comparu ledit Messire *François-Marie*
» *de Voltaire*, Gentilhomme Ordinaire du
» Roi, l'un des Quarante de l'Académie
» Française, Seigneur de Ferney, Tournex,
» Pregni & Chambeisi, demeurant à son dit
» Château de Ferney, lequel immédiate-
» ment après avoir reçu dans son lit, où il
» est détenu malade, la sainte Communion
» de M. le Curé de Ferney, a prononcé ces
» propres paroles :

» *Ayant mon Dieu dans ma bouche, je dis.*

» clare que je pardonne sincèrement à ceux qui
 » ont écrit au Roi des calomnies contre moi »
 » & qui n'ont pas réussi dans leurs mauvais (a)
 » desseins.

» De laquelle Déclaration ledit Messire
 » de *Voltaire* a requis acte que je lui ai oc-
 » troyé, en présence de Révérend Sr. *Pierre*
 » *Gros*, Curé dudit *Ferney*; d'*Antoine Adam*,
 » Prêtre, ci-devant soi-disant Jésuite, de *Si-*
 » *meon Bigex*; de *Claude Joseph*, Capucin du
 » Couvent de *Gex*; de *Claude-Etienne Mau-*
 » *gié*, Orfevre & Bijoutier, & de *Pierre l'Ar-*
 » *chevêque*, Sindic dudit *Ferney*, y demeu-
 » rans, Témoins souffignés, avec ledit
 » Messire de *Voltaire*, & moi Notaire; au-
 » dit Château, lesdites heure, jour, mois
 » & an que dessus. »

(a) On trouve assez extraordinaire que ce pardon des Ennemis ne paroisse, en quelque sorte, fondé que sur l'impuissance où ils ont été de lui nuire. Si ce n'est pas là l'intention du nouveau Converti, pourquô i a-t'il ajouté, & qui n'ont pas réussi dans leurs mauvais desseins? Ces mots étoient plus qu'inutiles dans la circonstance présente.

Profession de foi de M. DE VOLTAIRE.

« L'AN 1769 , & le 15 Avril , par de-
 » vant moi *Claude Raffo* , Notaire Royal
 » au Baillage de Gex , résident à Ferney ,
 » souffigné & en présence des Témoins ci-
 » après nommés , ont comparu Révérend
 » Sieur *Pierre Gros* , Prêtre & Curé dudit
 » Ferney ; *Pierre l'Archevêque* , Syndic dudit
 » Ferney ; *Claude-Etienne Maugie* , Orfevre
 » Bijoutier ; *Jean-Baptiste Antoine* , *Guilhaux-*
 » *me* , *Louis Bugros* , Chirurgien , Aggrégé à
 » l'Académie Royale de Montpellier , Juré
 » en ce dit Pays de Gex ; Révérend Pere
 » *Claude Joseph* , Prêtre & Capucin du Cou-
 » vent de Gex ; & *Pierre Jacquin* , Maître
 » d'Ecole , demeurant audit Ferney , &c.
 » lesquels ont déclaré avoir été présens
 » lorsque Monsieur *François-Marie Arouet*
 » *de Voltaire* , Gentilhomme Ordinaire de
 » la Chambre du Roi , & l'un des Quarante
 » de l'Académie Françoisise , Seigneur de
 » Ferney , &c. &c. demeurant en son Châ-
 » teau dudit Ferney , a fait la Confession
 » de foi suivante , le premier Avril de la-
 » dite année , sur les neuf heures du matin ,

» ayant de recevoir le Saint Viatique dudit
 » sieur Curé de Ferney.

» Je crois fermement tout ce que l'Eglise
 » Catholique, Apostolique & Romaine
 » croit & confesse. Je crois un seul Dieu en
 » trois personnes, Pere, Fils & Saint Esprit,
 » réellement distinguées, ayant la même
 » nature, la même divinité & la même
 » puissance; que la seconde personne s'est
 » fait homme; qu'elle s'appelle *Jesus-Christ*,
 » mort pour le salut des hommes, qu'il a
 » établi la sainte Eglise, à laquelle il ap-
 » partient de juger du véritable sens des
 » écritures; je condamne aussi toutes les
 » hérésies que la même Eglise a condamnées
 » & rejetées, ainsi que toutes les interpré-
 » tations & mauvais sens que l'on y peut
 » donner.

« C'est cette foi véritable & catholique,
 » hors de laquelle on ne peut être sauvé,
 que je professe, que je reconnois seule vé-
 » ritable, je jure, je promets, m'engage
 » de la professer & de mourir dans cette
 » croyance, moyennant la grace de Dieu.»

« Je crois aussi d'une foi ferme , & je
» confesse tous & un chacun des articles
» contenus dans le Symbole des Apôtres que
» j'ai récité en latin fort distinctement ; je
» déclare de plus que j'ai fait cette même
» confession de foi entre les mains du Ré-
» vérend Pere *Joseph* , Capucin , avant que
» de me confesser.

» Telle est l'audition desdits Comparants
» qu'ils ont confirmée par serment véritable
» ble , & de laquelle ils m'ont demandé acte
» que je leur ai octroyé , pour servir à ce
» que de raison. Fait & passé dans le Pres-
» bytere audit Ferney , en présence de *Ber-*
» *nard Jacques* , Manœuvre , & de *J. l'Ar-*
» *chevêque* , ancien Syndic , demeurant audit
» Ferney , Témoins requis & illitterés , de
» ce enquis lesdits Comparans ont signé ,

» *Gros* , Curé. *Claude-Joseph* , Capucin.
» *Pierre l'Archevêque* , Syndic actuel. *Claude-*
» *Etienne Maugié*. *Pierre Jacquin*. *Bugros* ,
» Chirurgien.

» Contrôlé à Gex , le 15 Avril 1769 ,
» reçu vir gt-un sols. »

Signé , DE LA CHAUT.

« Je souffigné *Claude Raffo* , Notaire
» Royal au Baillage de Gex , résident à
» Ferney , déclare & certifie avoir extrait
» & collationné mot à mot sur leurs ori-
» ginaux les actes ci-dessus à moi exhibés
» par M. de *Voltaire* : le tout fait à sa réqui-
» sition. Le 15 Avril 1769. »

RAFFO , avec paraphe.

Ici l'Auteur s'arrête , en attendant que les
fureurs de M. de *Voltaire* lui fournissent de
quoi former un autre Volume.

F I N.



